DESCENDEZ-LE à la PROCHAINE



Commissaire SAN-ANTONIO

Editions "FLEUVE NOIR"

Ce livre numérique ne comporte pas de dispositif de cryptage limitant son utilisation, mais il est identifié par un tatouage permettant d'assurer sa traçabilité.

SAN-ANTONIO

DESCENDEZ-LE À LA PROCHAINE

FLEUVE NOIR

Plus que jamais, je tiens à prévenir le populo que les mecs qui croiraient se reconnaître dans mes bouquins seraient des tocassons vaniteux.

SAN-ANTONIO

À Igor B. Maslowski,
qui paraît aimer ma prose,
j'offre ces foies blancs
afin de grossir sa collection
S.-A.

Première partie

LE MEURTRE DE SAN-ANTONIO

CHAPITRE PREMIER

Au rayon des macchabées en tous genres

Le gars qui pourrait me prouver par $a + b$ qu'il a, au cours de son existence, exécuté une besogne plus débecquetante que celle à laquelle je me livre depuis une huitaine de jours aurait droit, selon moi, au salut militaire, au salut éternel et à une place assise dans les chemins de fer.

Faut vraiment avoir le palpitant arrimé avec du gros filin pour tenir le choc. Et je le tiens, moi, le choc, parce que mon job c'est justement de ne pas faire la fine bouche.

Voilà une semaine que je visite les morgues de France à la recherche d'un cadavre… Non pas du cadavre d'un mec disparu et que je suis chargé de retrouver, mais du cadavre dont nos services entendent faire l'emplette.

Car c'est la vraie vérité du bon Dieu ; aussi ahurissant que cela paraisse, nous cherchons à nous rendre acquéreurs d'un mort. Et c'est moi qui suis chargé de dégauchir le canné idéal ! C'est duraille.

C'est duraille parce que le mort que nous voulons doit répondre à un signalement très rigoureux. D'abord ce doit être un homme. Ensuite, il doit mesurer un mètre quatre-vingt-quatre et être âgé d'une trentaine d'années, être blond, posséder toutes ses dents à l'exception d'une prémolaire qui doit être en argent… Vous le voyez, c'est assez compliqué.

Ça l'est même tellement que, jusqu'ici, après avoir visité les morgues de Paris, de Lille, de Rouen, de Reims, de Strasbourg, où l'on nous signalait des macchabées dont la description avoisinait notre prototype idéal, je n'ai pu dénicher l'oiseau rare !

À Lille, j'ai eu un espoir assez sérieux… Il y avait un type blond, d'un mètre quatre-vingt-deux ; mais il lui manquait la moitié des chailles et il avait deux doigts sectionnés… C'était pas de pot ! Avec un peu de bonne volonté on serait arrivé à l'arranger…

C'est donc de guerre lasse, comme dit l'autre, que je pousse la lourde de l'institut médico-légal d'Orléans…

« Qu'est-ce qu'on irait faire à Orléans à dix heures du soir ! » s'exclamait la femme du paysan qui voulait s'acheter une bagnole…

Il est justement dix heures, mais dix heures du matin ! Et si je disais aux gens qui me regardent passer l'objet de ma visite, probable qu'ils feraient une

drôle de tirelire !

Un type un peu myope affublé d'un uniforme trop étroit pour lui vient à ma rencontre dans le couloir dallé.

— C'est pourquoi ? demande-t-il…

— C'est au sujet d'un cousin à moi qui a disparu… On m'a signalé à la police que vous aviez parmi vos pensionnaires un homme correspondant à son signalement, puis-je le reconnaître ?

Il est d'accord.

— Venez, dit-il…

Une affreuse odeur de mort et de désinfectant flotte dans la bâtisse.

Nous arpentons un bon métrage de couloirs, et il me conduit au sous-sol par le truchement d'un ascenseur plus long que haut.

En bas, l'odeur de mort se complique de relents d'humidité. J'en ai des picotements dans la moelle épinière…

— Entrez ! invite le maître de ce domaine du cannage, et il pousse une lourde épaisse comme la couennerie d'une cliente de tireuse de cartes.

La pièce où je pénètre ressemble à toutes celles que j'ai déjà vues dans ces sortes d'endroits. Elle est nue, glacée, blanche et vous n'avez pas besoin de vous raconter des choses tristes pour garder votre sérieux.

— À quoi il ressemble, votre cousin ? demande le mec.

Je lui fais une brève description…

— Je vois, dit-il, c'est sûrement le pauvre gars qu'on m'a amené jeudi dernier…

— Que lui est-il arrivé ?

— Suicide au gaz…

Je hausse les épaules.

Vous avouerez qu'il faut en tenir une drôle de couche pour renifler du gaz de ville au prix où en est le mètre cube !

Le gnome en uniforme tire sur une manette, il y a comme un bruit de billes roulant dans un tube de métal, et le tiroir s'ouvre.

À l'intérieur est allongé un pégreleux qui est ce que j'ai vu de mieux jusqu'à présent comme article maison. Apparemment, c'est pile ce qu'il me faut…

On lui donne la trentaine, il est blond et, si j'en crois mon coup d'œil, il fait son mètre quatre-vingt-quatre, comme un grand !

Je m'approche, je tire sur ses lèvres pour les écarter, et je gaffe son clavier. Il lui manque pas une touche. M'est avis que j'ai déniché l'oiseau rare…

— Vous le reconnaissez ? me demande l'employé…

— Oui, je dis, c'est bien lui…

Je demande :

— Comment ça s'est passé ?

— Il était, paraît-il, dans un petit meublé depuis quelque temps. Et il s'est suicidé…

— Une femme ?

Il hausse les épaules pour signifier qu'il n'en sait rien, mais que ça ne l'étonnerait pas le moins du monde.

— Pourquoi n'a-t-on pas prévenu la famille ? je m'exclame.

— Ah ! ça… Voyez la police…

Je le remercie, j'écrase une larme imaginaire au coin de mon œil et je mets les voiles en lui disant que je vais prendre mes dispositions pour faire enlever le corps de mon malheureux parent auquel j'entends donner une sépulture décente…

En quittant la morgue, je passe à la Sûreté. Je demande Ribot, le divisionnaire ; un vieux pote à mézigue avec qui j'ai fait la java lorsque j'usais des fonds de slip dans les claques de Paris… Il est devenu gras comme un pain de saindoux et ses yeux se diluent derrière ses pommettes bouffies comme des comprimés de saccharine dans un bol d'eau chaude.

— Salut, Bibendum ! je fais…

Il fronce les sourcils, ce qui escamote tout à fait ses châsses…

— Mais c'est San-Antonio ! fait-il enfin…

— En chair, en os, mais moins en graisse que toi ! je réponds…

Il se rembrunit. Tous les gros se rembrunissent lorsqu'on les charrie.

— Appuie un peu sur ta valve, je dis… Je voudrais voir comment ça se passe quand tu dégonfles ta baudruche !

— Monsieur est toujours aussi futé, ronchonne Ribot… Monsieur a toujours son almanach Vermot dans sa poche revolver…

— Juste ! je réponds… Ça tue le temps… On tue assez de braves gens pour s'offrir ce petit supplément…

J'en fais le tour après avoir serré les cinq saucisses de Savoie plantées dans un camembert trop fait composant sa dextre.

— Alors, quoi de neuf ? demande-t-il…

— J'ai soif…

— Allons au troquet du coin… J'ai ma bouteille de pastis personnelle.

— Ce qu'on sait s'organiser en province ! je m'écrie…

Il boude…

— Te fous pas de la province, elle a du bon…

Nous descendons à son bistro. Il me demande des détails sur ma vie privée…

— Comment va Lulu ?

— Quelle Lulu ? je demande…

— Mais… la souris avec qui tu étais lorsque je suis parti de Paris !

Je pars d'un grand éclat de rire…

— Qu'est devenue ta chemise verte à rayures ? je fais…

— Quelle chemise ? grommelle Ribot.

— Celle que tu portais lorsque tu as quitté Paris… Mon pauvre gros, Lulu ! Je ne sais même plus de laquelle tu veux parler…

— Bref, fait-il, tu n'as pas changé !

— Si, j'ai changé de poulettes, et je continue d'en changer… C'est une

habitude qui relève presque plus de l'hygiène que du sentiment, mais ça n'est ni pour parler de mes conquêtes, ni pour mesurer ton tour de taille que je suis ici…

— Boulot ?

— Y a de ça…

— T'es sur une piste ?

— Pour ainsi dire, oui !

— Quelqu'un de dangereux ?

— Pas dangereux du tout ! Moins dangereux que l'enfant qui vient de naître… Il s'agit d'un mort…

— Un mort ?

— Oui…

— Qui ?

— Je ne le connais pas… Ça n'est du reste pas son identité qui m'intéresse… ou si peu ! J'ai besoin d'un mort et il fait l'affaire.

Ribot est à deux doigts de l'apoplexie.

— Tu as besoin d'un mort ?

— Je viens de te le dire.

— Pour… pour quoi faire ? juge-t-il bon de bégayer…

— Oh, pas pour passer la paille de fer, évidemment… Il n'y a pas grand-chose qu'on puisse demander à un type canné. Alors, ce mort-là, je ne lui demande pas autre chose que de continuer à être mort. Je ne peux pas t'expliquer ça, comme dit le Vieux : secret professionnel. Je t'en ai déjà trop dit !

Ribot, il est peut-être pointilleux, mais il a le respect du boulot. Du moment qu'un collègue lui dit n'avoir pas le droit de l'ouvrir, il n'insiste pas.

— Bon… En quoi puis-je t'être utile ?

— J'ai trouvé à la morgue d'Orléans le type qu'il me faut. Seulement, avant d'en prendre livraison, je tiens à m'assurer que ce macchabée est disponible, c'est-à-dire que personne ne viendra me le réclamer. Tu vas me fournir quelques détails sur l'identité et la vie de ce mec-là…

Je lui dis de quel zouave il s'agit et il met le cap en direction de la cabine téléphonique.

— Voilà, fait-il lorsqu'il est de retour, j'ai mis sur l'histoire un de mes petits gars. D'ici une demi-heure, tu auras tous les détails, en attendant si on se tapait un morceau de fromage de tête ? Ils le réussissent que c'en est une bénédiction dans cette tôle…

— Tu creuses ta tombe avec tes dents, je dis, lugubre.

Il hausse les épaules…

— Possible, admet-il, mais étant donné le volume du bonhomme, j'en ai pour un moment, non ?

*

On vient de pousser la boustifaille dans notre magasin général à grands renforts de petit anjou lorsqu'un zig maigre comme le Trésor français s'insinue dans l'estanco.

Il s'approche de notre table et salue.

— C'est Dubois, me dit mon collègue, comme si je n'avais vécu jusqu'à ce jour que pour faire la connaissance de Dubois.

Ribot dit à son subordonné :

— Assieds-toi, raconte au commissaire San-Antonio ce que tu as à lui dire, pendant ce temps on va te préparer un sandwich.

La bouffe, c'est son souci majeur à Ribot. Il ne pense qu'à ça… Il doit avoir dans la besace un ver solitaire long comme un rouleau de papier peint.

Dubois, c'est le genre obscur et besogneux… Le type qui s'achète un complet tous les dix ans, qui moud le café et essuie la vaisselle chez lui tout en faisant ponctuellement un lardon à sa grognace. L'agent payeur des allocations doit lui apporter ses prestations dans une valise tellement il en palpe épais ! Pour sa pomme c'est le gros lot tous les mois ; il s'est construit son capital comme les castors, vous voyez ce que je veux dire ?

— Alors ? je lui susurre, très engageant.

— Eh bien voilà, attaque-t-il, le mort dont il est question s'appelle Pantowiak…

— Un Polak ?

— Oui. Il est à Orléans depuis une quinzaine. Il ne fréquentait personne, ne recevait aucune visite. S'il a de la famille, celle-ci est restée en Pologne, je suppose… On ignore les motifs de son geste désespéré…

Au style oratoire de Dubois, je reconnais l'influence Ribot… Ses mecs, mon pote les fait jacter comme écrivent les journaleux : à grand renfort d'images toutes faites et de phrases dont on trouve la traduction dans tous les manuels de conversation étrangers.

Il continue…

— C'était un homme d'humeur sombre, ses camarades de travail pensent qu'il est venu dans notre ville à la suite d'un chagrin d'amour… Il regardait les filles d'un air nostalgique et il lui est même arrivé de pleurer…

— O.K., murmuré-je…

Ce que je viens d'apprendre me fortifie dans l'idée que j'ai mis la main sur le mort idéal.

— Ton Polak me botte, je dis à Ribot ; je vais l'adopter… Un fourgon mortuaire piloté par l'un de nos chauffeurs viendra en prendre livraison. Fais préparer les paperasses pour le transfert… Le gars s'en va sur Paris ; officiellement il est réclamé par un cousin, vu ?

— D'accord…

Ribot me considère d'un air flou.

— Tu repars quand ? me demande-t-il…

— Tout de suite…

— Tu ne peux pas disposer d'une petite heure encore ?

— Pourquoi ?

— Parce que je connais un petit coin où on mange le poulet en barbouille, recette berrichonne, c'est une pure merveille de l'art culinaire français.

— Fermez le ban ! je brame en rigolant…

*

En fin de journée, le cadavre du Polak est parvenu à destination, c'est-à-dire dans la petite salle des conférences de la maison Poulaga où je fonctionne en qualité de gros ponte des services secrets.

Le chef penche sa balise sur le défunt.

— Vous l'avez mesuré ? dit-il au gars du labo qui assiste à la séance.

— Un mètre quatre-vingt-trois, chef !

— Donc, ça peut aller… Il y a la question des dents… Ou plutôt de la dent…

— Nous attendons un chirurgien-dentiste, il fera l'extraction de la prémolaire correspondante et la remplacera par une autre…

— Sur un cadavre, ce sera difficile, je suppose, je fais…

— Il est payé pour ça, tranche le chef qui a horreur d'une foule de trucs, y compris des objections.

— Alors, on peut manœuvrer ?

— Allez-y…

Le type du labo s'éloigne. Il revient quelques minutes plus tard, flanqué d'un collègue et d'une valise. Il sort une paire de gants en caoutchouc de sa poche, les enfile et ouvre la valoche.

Dedans il y a des vêtements d'homme : un complet gris de bonne coupe, à peine fatigué ; une chemise en Nylon blanc, une cravate tricotée noire, des chaussettes noires, des mocassins de cuir noir.

Les deux gars se mettent en devoir de déloquer le Polak et de lui passer les fringues qu'ils viennent d'apporter… Ils n'oublient pas le slip…

Le chef assiste à la séance de strip-tease.

— Ça me paraît coller, dit-il…

— Ça colle, reconnaît le copain du laboratoire, ça colle à l'exception des chaussures qui sont trop justes… Ce type a des panards terribles ! Les chaussettes peuvent, à la rigueur, aller en mordant un peu sur le talon, mais les chaussures, même en les mettant à la forme on ne peut espérer les lui passer, car il est raide comme la justice… ce qui ne facilite pas les choses…

Le chef flatte de la main son élégante calvitie…

— Voilà qui est fâcheux, murmure-t-il… Fâcheux… Dites à Blachin de nous apporter toutes les godasses qu'il aurait pu ramener d'Allemagne, ces temps… Il est tellement coquet que, sans risque de se tromper, on peut penser qu'il en a rapporté douze paires ! Comme il chausse du quarante-six, ce serait bien le diable si on ne trouvait chaussure au pied de ce mort…

*

Ce qu'il y a de bien, avec le Vieux, c'est qu'il gamberge à tout. Avec lui, c'est comme avec les dentellières de Bruges : tout est fignolé de façon impec. Son idée des godasses de Blachin, c'est une petite merveille dans le genre système D.

Et comme il connaît bien ses zouaves !

Blachin, en toute impartialité, y a pas plus moche que lui sur la planète Terre : il est grand, gros, rouge, chauve, mafflu, plein de verrues avec et sans poils ; et ajoutez, pour couronner le tout, un air gland comme on n'en trouverait que dans une encyclopédie de la connerie à travers les âges !… Sa qualité dominante : l'intelligence… Son défaut le plus discret : la coquetterie.

Il est coquet comme un pou ! Et il est persuadé que si on le présentait sur un plateau à Miss Univers, aux côtés de Tyrone Power, c'est sa pomme que la donzelle choisirait, sans l'ombre d'une hésitation, pour jouer à papa-maman.

Tout son fric passe en costars et en linge fin. Il est le champion du tweed, du prince-de-galles, de la tricotine, de la flanelle… Le roi de la chemise en soie, l'empereur de la cravate et le Zeus de la godasse. Il ramène de chaque expédition des fringues plus extraordinaires les unes que les autres dont il emplit ses armoires avec un ravissement d'harpagon.

Cette marotte a du bon, puisque, grâce à elle, nous pouvons nous procurer pour notre mort des godasses made in Germany.

Deux jours plus tard, il a sa fausse dent, le Polak, et il est prêt pour sa mission.

Le chef me fait appeler.

— San-Antonio, je pense que, maintenant, la phase la plus importante – ou du moins, la plus délicate – de l'opération va se dérouler. C'est à vous de jouer…

— O.K., ça fait un moment que j'attends ça…

— Ce soir, un avion militaire vous conduira à Strasbourg… avec votre petit ami, le rigide…

J'éclate de rire.

— Le Rigide, c'est un chouette blaze à lui refiler, je m'esclaffe.

Il ne daigne pas partager mon hilarité, ni se montrer flatté de l'avoir provoquée.

— Une fois à Strasbourg, une voiture vous chargera l'un et l'autre… Le chauffeur connaît le parcours, lorsque vous ne serez plus qu'à un kilomètre de votre lieu de destination, il vous laissera, et alors vous agirez comme bon vous semblera, compris ?

— Compris…

— Vous savez exactement ce que vous aurez à faire ?

— Je le sais, boss.

— Alors n'y revenons plus. Voici les différents objets que vous devez introduire dans les poches du Rigide : un briquet, un paquet de cigarettes

américaines entamé, dans la poche gauche de la veste, ainsi que ce trousseau de clés ; j'ai dit gauche, n'oubliez pas ce détail, car notre mort doit être gaucher… Voici une boîte d'allumettes allemandes qui va dans la petite poche intérieure de la veste. Voici le portefeuille garni qui va dans la poche intérieure droite ; droite : toujours pour le même motif… Voici un morceau de crayon, un mouchoir, un canif qui va dans la poche gauche du pantalon… Il n'y a rien dans la poche droite. Je préfère vous laisser le soin d'introduire ces objets au dernier moment, car je crains qu'en les y mettant tout de suite ils n'en sortent au cours des multiples manipulations.

Il glisse les machins énumérés dans un petit sac de toile qu'il ferme au moyen d'un cordon rouge.

— Tenez, prenez…

J'attrape le sac et le mets sous mon bras.

— Maintenant, voyons le reste, poursuit le chef.

Il ouvre un tiroir de son bureau et y puise un soufflant de gros calibre. Un engin pareil mérite qu'on lui retienne une vitrine au musée de l'Armée… Ça doit cracher des noyaux gros comme des cigares, ce composteur-là ! Et, pour comble de raffinement, il est muni d'un silencieux…

— Prenez, dit le Vieux, c'est ce que les Allemands fabriquent de plus perfectionné… Il y a un chargeur de dix balles là-dedans, ce sont des balles explosives… Tirées à bout portant elles font beaucoup de dégâts, beaucoup trop, vous me comprenez ?

— Je vous comprends parfaitement, chef !

CHAPITRE II

Drôle de turbin !

La voiture est une vieille Opel peinte en noir ; le chauffeur un Alsacien entre deux âges aussi loquace qu'une armoire normande.

Il fait une nuit d'encre et la route sinue dans des bois en décrivant des mouvements de grand-huit.

À mes côtés, sur la banquette, se trouve le Rigide. Il est allongé, raide comme un poteau, les talons reposant sur le plancher de la voiture, le crâne coincé par le plafond, le reste de son corps dans le vide. Ça fait un drôle d'effet de se balader avec un compagnon de cette nature. Je vous jure bien que vous avez plus envie de lire les aventures de Bibi Fricotin que du Baudelaire !

Nous longeons sur une certaine distance un cours d'eau dont les jaillissements d'écume scintillent dans l'obscurité. Je sais, pour avoir potassé le trajet sur la carte, qu'il s'agit de la Kinzig, un affluent du Rhin.

J'en déduis donc que Freudenstadt n'est plus très loin.

Donc, ça va être à moi de jouer…

J'allume une cigarette et je me mets à gamberger à la situation. Au fond, mon job n'a rien de tellement déprimant, seulement il est délicat comme tout… C'est du travail d'horloger et comme, soit dit entre nous et la rue de Rivoli, je suis à ma manière une sorte d'orfèvre, c'est bien entendu à moi que le boss a pensé pour l'exécuter…

La tire arrive à l'orée d'un village. Mon chauffeur se range soigneusement en bordure de la route…

— Je descends ici, dit-il…

Il me tend un porte-cartes de mica.

— Les papiers de la voiture…

— Merci…

Il descend de voiture, j'en fais autant afin de prendre sa place au volant… Il a un bref salut, un peu trop raide, un peu trop germanique à mon gré, puis il serre la ceinture de sa gabardine verte et s'éloigne sans se retourner en direction du village. Je lui laisse le temps de prendre du champ ; je me glisse derrière le volant et j'actionne la guinde… Je me mets à rouler doucement. La nuit est toujours très noire, mais avec quelque chose de velouté et d'émouvant. Elle sent bon la terre fraîche et la nature humide… Je traverse

sans encombre le village endormi. Il y a, à l'autre extrémité, un poste français avec de la lumière. En passant devant j'ai le temps d'apercevoir quatre soldats qui jouent aux brèmes à une table et un cinquième qui se tape en solitaire un grand coup de traminer, son flingot entre les jambes…

Puis c'est la route serpentine…

Sur la droite, couronnant une hauteur, se dresse un castel démantelé comme on représente sur les affiches de voyages conseillant aux touristes de visiter la Forêt-Noire.

Le chef m'a dit : « Lorsque vous verrez les ruines, sur la droite, au sortir du pays, vous continuerez jusqu'à ce que vous aperceviez en bordure de la route un mur écroulé. Vous pourrez vous arrêter à hauteur de ce mur, car la propriété des Bunks n'est distante que d'une centaine de mètres… Vous ne pouvez pas vous tromper : elle se dresse derrière un rideau d'arbres et son toit est orné de deux flèches de métal terminées par une boule de verre… »

J'arrive au mur écroulé et j'arrête le moteur. Je descends de mon bahut pour prendre contact avec le lieu de mes proches exploits.

Quelques pas, sur la route, m'amènent à proximité du fameux rideau d'arbres ; derrière lui, effectivement, m'apparaît la masse sombre de la maison aux deux flèches. Je reviens à l'Opel, je remets le moteur en marche et, tout en restant en première, j'aborde le talus.

La bagnole tangue dangereusement et mon copain le Rigide bascule. Son crâne pète contre la vitre. Ça fait exactement comme un coup de marteau, mais, dans ce cas, il ne craint plus de se faire de bosse. C'est du solide, comme mort… On peut y taper dessus ! Et puis, comme disait l'autre, s'il savait où je vais le conduire tout à l'heure il aurait davantage les chocottes ! Mais les morts ont sur les vivants l'avantage de ne plus rien savoir et de ne plus trembler…

Comme j'ai l'œil d'un acrobate, je fais passer ma tirelire à travers une grande brèche du mur… J'atterris alors dans un pré fortement herbu dans lequel mes roues patinent. Sans arrêter, je décris un cercle, après avoir éteint les phares, de manière à ce que le capot du tréteau se trouve juste en face du trou au cas où j'aurais à m'évacuer rapidos… Puis je casse quelques branches d'arbre, j'en glisse une partie sous les roues de l'auto afin de pouvoir décarrer sans crainte de m'enliser pour le cas où il se mettrait à flotter… L'autre partie me sert à camoufler l'avant de mon engin dont les nickels pourraient attirer l'œil d'un passant.

Cette besogne de camouflage terminée, j'extrais le Rigide de la voiture… Je le cramponne par le milieu du corps et je le charge sur mes épaules comme s'il s'agissait d'un tronc d'arbre. C'est vachement tocasson comme turbin, because le Polak commence à décomposer vilain et qu'il fouette terriblement… Dans la voiture, je m'en apercevais moins peut-être à cause du nuage de fumée dont je m'environnais ?… Mais au grand air, c'est un vrai championnat de puanteur. Le chef tenait à ce que cette décomposition soit commencée pour la réussite de la chose. On voit que c'est pas lui qui s'offre

le voyage… Vous parlez d'une croisière ! Bien sûr, ça n'a rien de fatigant de mettre au point des expéditions de ce genre avec une rame de papier et un stylo à bille, seulement, quand on s'envoie le turf, à la bonne vôtre !

Je traverse le pré… J'arrive en bordure de la propriété. Celle-ci est clôturée par un solide grillage à grosses mailles. C'est du Rhinocéros comme marque ! Je dresse mon fardeau contre ledit grillage et je le hisse par-dessus en le prenant par les chevilles. Lorsque la moitié de son corps a dépassé la clôture, je donne une détente et il bascule. Ça fait un bruit de sac de plâtre tombant d'un premier étage… Ouf ! Je crois bien que je n'ai encore jamais accompli une besogne aussi déprimante que celle-ci. Comme un signe, je grimpe le long du grillage et je passe dans la propriété.

Je charge à nouveau mon pensionnaire sur mon dos. Avant de reprendre ma marche, je me repère… La maison est devant moi et la route est à gauche… J'oblique sur la gauche… Je fais environ cent mètres à travers les arbres centenaires et je retrouve la route. Je n'en suis séparé que par la clôture. J'adosse le Rigide à un tronc épais… Ceci fait, je respire largement pour me remettre de mes efforts…

Le transport s'est effectué dans les meilleures conditions possibles… Il s'agit maintenant de ne pas commettre d'impair. Tout est silencieux. Un instant, j'ai redouté qu'un chien quelconque ne vienne jeter la perturbation dans mon programme, mais rien ne s'est produit. Au loin, entre les frondaisons, la maison semble roupiller. Je suis vergeot, somme toute !

Je prends le petit sac de toile attaché sous mon bras. J'en retire les objets qu'il contient : le briquet et les cigarettes dans la poche gauche de la veste ainsi que les clés… Bon, voilà qui est fait… Une petite boîte d'aloufs dans la pochette intérieure… Ça y est… Le portefeuille à droite… Bien ! Reste le mouchoir, le morceau de crayon et le canif dans la fouille gauche du grimpant…

En introduisant ces dernières bricoles dans le falzar du mec, mes doigts touchent ses cuisses à travers l'étoffe. J'ai toujours eu de la répulsion pour les cuisses d'homme, ce qui prouve bien l'orthodoxie de mes mœurs, mais alors, pour les cuisses d'homme mort, ce que j'éprouve n'est pas racontable !

Je retiens une envie sincère de dégueuler…

Deux ou trois profondes aspirations pratiquées à une certaine distance du cadavre pestilentiel me retapent.

Je me convoque pour un petit sermon de circonstance.

« San-Antonio, mon trésor, si tu as une nature de midinette, va falloir plaquer le service et te lancer dans la couture… »

Ce serait marrant, dans le fond, de terminer petite main après avoir été un virtuose de la mitraillette et du colt à canon scié !

Je passe d'un œil critique le macchabée en revue.

Debout contre son arbre, il a l'air d'un totem nègre…

Bon… Il est paré… Sapristi ! Mes yeux viennent de tomber sur les pompes de Blachin… Bien cirées, elles luisent dans un rayon de lune ! J'éprouve une

petite satisfaction en constatant que le grand boss qui pense à tout n'a pas pensé que ces chaussures brillantes de cire ne pouvaient être celles d'un homme ayant marché à travers la nature… Je vais un peu plus loin ramasser de la terre argileuse et j'en macule ses godasses… J'en cloque sous les semelles, j'en glisse dans les œillets des lacets… De cette manière, il a tout du gros marcheur fourbu, le Rigide !

Cette fois, je peux y aller… Je me recule d'une dizaine de pas. J'empoigne la pétoire au silencieux, je vise soigneusement le Polak entre les deux yeux et je presse la détente. Cela ne fait pas davantage de bruit qu'un pet de lapin. Je m'avance pour juger du travail. Dans l'obscurité, on n'est jamais sûr de faire du bon boulot. Mais je peux être content de mon talent de tireur… La valda est entrée juste où je voulais et il a la moitié de la calbombe enlevée… De la sorte, il est méconnaissable, mon Polak… Absolument méconnaissable.

Satisfait, je rengaine mon compliment… Bien entendu, il ne saigne pas ; mais je tiens à ce que sa mort paraisse remonter à plusieurs jours, comme il a beaucoup plu ces temps derniers dans la région, personne ne s'étonnera de ne pas trouver de sang. Il faudrait, pour avoir des doutes sur la réalité de ce meurtre, qu'un médecin légiste fasse l'autopsie, mais il est peu probable que les choses aillent jusque-là…

Je fais basculer le Rigide dans l'herbe… Un instant encore je prête l'oreille. Le calme le plus parfait, le plus paradisiaque, règne dans les azimuts. Tout va bien…

Je rebrousse chemin et franchis la clôture au même endroit que précédemment.

Lentement, je me dirige vers l'Opel. Elle est toujours là, bien sage sous ses branchages… J'ôte ceux-ci, je grimpe dans la tire, et je démarre tout doucettement.

Dix minutes plus tard, je trace en direction du village…

En passant devant le poste français, j'aperçois les joueurs de cartes et le buveur de litron. Tous se livrent aux mêmes occupations.

N'était cette tenace odeur de clamsage, je pourrais croire que rien ne s'est passé depuis tout à l'heure…

La nuit est aussi sereine qu'une nuit de crèche. Il y a, maintenant que les nuages qui l'obscurcissaient ont fait la malle, de gentilles petites étoiles qui tremblotent.

Je stoppe devant le poste.

Celui qui ne joue pas aux cartes s'avance.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il.

Il a des sardines de sergot sur sa manche.

Je biche mon air le plus suave.

— Voilà, j'expose, je viens de Stuttgart et je vais à Fribourg. Entre Freudenstadt et ici, il y a une grande propriété clôturée par un épais grillage…

Le sergent a sommeil, il fait du morse avec ses paupières.

— Et alors ? bougonne-t-il…

— Je me suis arrêté en bordure de cette propriété pour satisfaire un petit besoin et il m'a semblé… Je…

Mon égarement est admirablement joué, car je lis l'intérêt et l'impatience dans les yeux de mon interlocuteur.

— Eh bien ! parlez ! grogne-t-il…

Je baisse le ton.

— Je crois bien qu'il y a…

— Quoi ?

— Un cadavre de l'autre côté du grillage…

— Un cadavre…

— Oui… Je… Cela sentait épouvantablement mauvais… Une odeur de décomposition ! J'ai frotté une allumette. Il m'a semblé voir le corps d'un homme dans l'herbe de la propriété, au pied d'un arbre…

Le soldat se gratte le crâne.

— Il vous a semblé ? insiste-t-il.

— C'est façon de parler… J'en suis certain… Un homme grand… avec une partie de la tête arrachée.

Du coup, l'autre se met à siffler.

— Hé, vous autres ! lance-t-il vers l'intérieur du poste… Vous entendez ce qui se passe ? Il y a là un type qui prétend avoir vu un cadavre dans la propriété des Bunks…

Il entre dans la turne et, d'un signe de tête, m'invite à le suivre. Je cligne des châsses à la lumière. Ça pue la tanière et le tabac dans le secteur. Et puis, il y a par-dessus le tout une odeur, une odeur de gros rouge qui est l'odeur même de la France.

Les quatre types me regardent, leurs cartons dans les pognes, hésitant entre l'intérêt que provoque ma nouvelle et l'ennui qu'elle leur cause.

— Faut prévenir le lieutenant, émet l'un d'eux.

Le sergent opine.

— Giroud, va le chercher ! ordonne-t-il…

Il se tourne vers moi, me regarde d'un air vaguement réprobateur.

— Si vous vous êtes gourré, va y avoir un drôle de foin ; le lieutenant, il aime pas beaucoup qu'on l'emmerde pour balpeau.

— Je ne me suis pas gourré.

Le lieutenant arrive. C'est pas du tout un jeune et fringant officier tel que le mot lieutenant vous en fait imaginer. Non, il est bas du prose, presque bedonnant et deux paquets de cresson lui sortent des étiquettes.

— Qu'y a-t-il ? aboie-t-il.

Le sergent s'étrangle.

— C'est cet homme qui prétend avoir trouvé un cadavre…

— Ouais, glousse l'officier…

Il m'examine pour voir si je suis bituré. Pour un peu, il me demanderait de lui faire sentir mon haleine afin de vérifier si elle avoue l'alcool.

— Un cadavre de quoi ? demande-t-il…

— D'homme, je réponds.

— De Français ou d'Allemand ?

La rogne me prend, mais je la refoule… J'ai un rôle à jouer, faut pas l'oublier. Et je dois gaffer à mes sautes d'humeur.

— Je l'ignore, dis-je. Un homme mort à qui il manque une partie de la tête ne ressemble plus à grand-chose et, à moins qu'il soit nègre ou Chinois, il est difficile de préciser sa race.

— Vous n'êtes pas Allemand ? demande l'officier.

— Non, et je m'en voudrais…

Mes paroles ont l'air de lui procurer un ravissement ineffable. Il sourit, ce qui ne doit pas lui arriver souvent.

— Vous êtes Français ?

— Non, Suisse…

Il se renfrogne un tantinet.

— On fait ce qu'on peut, dis-je, mais j'ai beaucoup d'affinités avec la France.

— Comment vous appelez-vous ?

— Jean Nikaus…

— Vous avez des papiers ?

— Bien entendu…

Je lui tends les faux papelards qu'on m'a remis à Strasbourg. Il les épluche soigneusement.

— Vous êtes représentant ? demande-t-il…

— Oui…

— Où l'avez-vous trouvé, ce cadavre ?

— Dans la propriété des Bunks, dit le sergent.

— Qu'est-ce que vous faisiez à ces heures dans la propriété des Bunks ?

— Je n'étais pas *dans* la propriété, mais *devant* ! J'ai été pris d'un besoin que j'avais différé depuis trop longtemps.

Je recommence le récit fait au sergent.

Il m'écoute en tripotant sa fourragère.

— Bizarre, bizarre, fait-il… Qu'est-ce que ce cadavre ferait chez les Bunks…

— Ça, je n'en sais rien, assuré-je… Et je ne sais pas qui sont les Bunks…

— Les Bunks ! Vous ne savez pas qui sont les Bunks !

— Non !

Il me regarde d'un air incrédule…

— Voyons, enchaîne-t-il, d'un ton apitoyé. Les Bunks, ce sont des grossiums du charbon… Vous avez dû en entendre parler, non ?

Comme je ne suis pas à un mensonge près, le plus sérieusement du monde, je réponds :

— Non !

CHAPITRE III

Ça se déclenche !

Le lieutenant, après quelques nouvelles questions oiseuses et quelques nouvelles considérations non moins oiseuses, décide d'en référer au capitaine, lequel, sans hésitation, en réfère au commandant. Comme le commandant s'apprête à téléphoner au colonel, je me dis que d'ici le président du Conseil j'ai le temps d'en écraser et je prends congé de ces messieurs en leur certifiant que je me rends à l'hôtel du patelin où ils peuvent venir récolter mon témoignage aux premières heures de la matinée.

L'aubergiste s'apprête à fermer boutique au moment où je m'annonce avec ma tire.

C'est un gros lard à trois mentons qui a le regard aussi expressif qu'une douzaine d'huîtres.

— Une chambre, je lui demande, et, auparavant, un petit casse-graine bien arrosé.

Il s'empresse. C'est exactement le gargotier d'opérette. Style Cheval Blanc ! Il ne lui manque qu'un bonnet de coton à rayures.

Il ouvre la porte de l'office et se met à meugler :

— Frida !... Frida !...

Une servante radine. Une belle poupée de porcelaine, douillette comme un édredon, avec du téton, solide, des yeux pâles, l'air c… et les cheveux blond filasse.

Je lui cligne de l'œil de mon air le plus farceur et elle me dédicace un sourire extrêmement bovin.

Ça commence bien ; les amours ancillaires, moi, j'ai jamais été contre, je suis un fervent du rapprochement des masses et, dans l'état où je me trouve, je ne demande qu'à rapprocher ma masse de la sienne.

Vous avez dû entendre parler du délassement du guerrier ? Le type qui a inventé ça en connaissait long comme Bordeaux-Paris sur la psychologie des conquérants au repos !

Moi, toutes ces giries m'ont donné faim et m'ont mis les nerfs en pelote. Or, une jolie souris est ce qu'on a trouvé de mieux contre la tension nerveuse, si vous ne me croyez pas, allez le demander à votre médecin habituel.

Frida m'apporte une assiette de charcuterie large comme un bouclier de

gladiateur.

Je lui flatte la croupe, parce que c'est toujours comme ça qu'on pratique avec les juments et les bonnes de bistro et que cette méthode, si elle ne cadre pas exactement avec les règles du savoir-vivre, a toujours donné les meilleurs résultats.

Frida me lâche un nouveau sourire plus vaste encore que le premier.

— Franzose ? elle me demande.

— Ya, je lui fais.

Les gretchens ont toutes un préjugé favorable pour les gnaces de chez nous ; et les gnaces de chez nous, même s'ils professent des sentiments internationalistes, ont suffisamment de patriotisme dans le calbart pour se montrer à la hauteur de leur réputation.

Fixer rancard dans ma piaule à cette pépée, c'est un jeu d'enfant pour un homme qui a bousculé tant de greluses qu'il est obligé d'embaucher un chef comptable et douze secrétaires pour en faire le compte !

J'engloutis mon assiettée de charcutaille, je vide ma bouteille et je fais un petit salut protecteur au patron.

Cinq minutes plus tard, Frida gratte à ma porte. Ça la démange. Quand ça démange à une fille, c'est toujours à une porte qu'elle gratte ! Et à une porte de monsieur…

Je ne la fais pas attendre.

Dire que c'est une affaire serait exagéré. Frida c'est jusqu'en amour le genre bovin. Pendant que vous lui faites le grand jeu, elle reste aussi statique qu'une motte de beurre ; et il y a en elle à cet instant presque autant d'infini.

*

Il est environ dix heures du matin lorsque je me réveille. Un morceau de soleil glisse entre les rideaux et, déjà, d'odorantes odeurs montent du rez-de-chaussée.

Ma porte s'entrouvre. Le visage poupin de Frida apparaît. Elle est luisante comme une savonnette.

— Messieurs officiers franzoses vous demandent ! me dit-elle.

Elle approche de mon plume et me tend sa bouche. Je lui roule le patin de la sympathie et je me lève.

Un instant plus tard, je trouve un petit état-major dans la salle à manger de l'auberge. Mon lieutenant de la veille est là, avec un colonel et un officier de gendarmerie allemand. Ils sirotent une grande bouteille de traminer. Allons, l'occupation française m'a l'air de bien se passer.

En m'apercevant, le lieutenant se lève.

— Voici Nikaus, qui a aperçu le mort, dit-il au colonel.

Le colonel a les cheveux grisonnants et une petite moustache à la Adolphe Menjou.

Il me salue d'un hochement de tête.

— Affaire très compliquée, dit-il…

— Vraiment ? je demande…

— Oui… Nous sommes allés, accompagnés par la police allemande, au domicile des Bunks. Le cadavre est celui de leur fils : Karl…

— Vous avez l'assassin ?

Il hausse les épaules.

— Je suis officier et non pas flic, grommelle-t-il.

À la façon dont il prononce le mot « flic », on comprend parfaitement qu'il n'a pas les représentants de cette corporation en très haute estime.

Il continue :

— Vraisemblablement, il s'agit d'une vengeance. Les Bunks sont favorables à un rapprochement franco-allemand… Karl Bunks était attaché à l'ambassade allemande à Paris ; voici quinze jours qu'on ne l'y avait pas vu… j'ai eu Paris au fil, cette nuit. Sans doute était-il venu dans sa famille… Quelqu'un du pays qui n'admet pas la collaboration nouvelle l'aura rencontré, reconnu et lui aura réglé son compte… Les cas de ce genre abondent… Le décès de ce garçon remonte apparemment, aux dires du major, à une quinzaine en effet !

Je suis ses explications avec l'attention d'un sourd soucieux de ne perdre aucun mouvement de lèvres.

— Sa famille a dû être bouleversée, je murmure.

Il hausse les épaules.

— Les Allemands ont le sens des catastrophes… Ils sont toujours très bien lorsqu'une tuile leur tombe sur le coin de la tête.

Je regarde avec inquiétude le gendarme qui les accompagne.

Le colonel suit mon regard.

— Il ne parle pas français, dit-il.

Je voudrais hasarder une question, mais je n'ose pas trop, de peur de paraître trop curieux.

— Comment personne ne l'a-t-il découvert avant ? je questionne. Voilà qui est curieux, non ?

Le colonel semblait attendre cette phrase. Un petit rictus contracte les coins de sa bouche.

— Très curieux, murmure-t-il.

Il fait une brusque volte-face et m'attrape par le revers de mon veston.

— Seulement, ce qui est curieux, monsieur… heu, Nikaus… Ce qui est vraiment curieux, c'est que vous ayez pu l'apercevoir de la route…

Un voile chaud m'enveloppe la théière.

— Co… comment ? je balbutie…

— Oui, renchérit l'officier… En effet, comment ! Comment avez-vous pu l'apercevoir de la route alors qu'il en était éloigné de cent mètres au moins et qu'il y avait un court de tennis entre la route et lui…

J'ai un pincement au bulbe du cerveau. Et moi qui me suis mis dans les

draps avec la satisfaction du devoir accompli ! Comme un crétin, j'ai pris le grillage du court de tennis pour celui bordant la route.

Il y a un instant éternel de silence. Un silence pendant lequel on sent mijoter la matière grise de chacun des assistants.

— C'est ridicule, je murmure…

— Mais non, fait le colon, c'est étrange, sans plus…

Il se verse à boire, sirote son glass de blanc, le repose et dit :

— Bien que n'étant pas flic, j'aimerais au moins résoudre ce mystère. Un homme capable de découvrir en pleine nuit un cadavre situé derrière un obstacle à cent mètres de lui, cet homme-là, monsieur… heu, Nikaus, cet homme-là doit avoir un don de visionnaire. Ou alors, il est doué pour la recherche du cadavre… Dans les deux cas, il éveille l'intérêt.

Je comprends que je me trouve dans une impasse terrible. Alors, aux grands maux, les grands remèdes.

— Mon colonel, dis-je, puis-je avoir un entretien privé avec vous ?

Il hésite, mais mon regard est si incisif qu'il accepte.

Je l'entraîne tout au fond de la salle dans une embrasure de fenêtre. Là, au moins, nous sommes certains de ne pas être épiés par des yeux ou des oreilles indiscrètes.

J'entrouve ma veste, écarte un point précis de la doublure qui, à cet endroit tient avec des pressions. J'en extrais ma plaque spéciale et je la montre au colon.

Il ouvre de grands yeux et me la rend.

— Vous auriez dû me le dire tout de suite, dit-il.

— Ma mission doit rester secrète, fais-je. Je vous serais reconnaissant d'oublier immédiatement qui je suis et de poursuivre votre enquête exactement comme si cet incident ne s'était pas produit… Vous seriez très aimable de me faire citer comme témoin chez les Bunks… Mettons que je m'intéresse à eux… Mettons aussi que j'aie des yeux de lynx et que je sois capable de voir un cadavre à cent mètres… Ou plutôt, mettons que ce soit l'odeur putride seulement qui m'ait fait pressentir un drame, qui m'ait poussé à la curiosité… Je suis certain que vous arrangerez très bien la chose, mon colonel…

Il fait un signe affirmatif.

— Comptez sur moi.

Nous nous rapprochons de la table.

Le lieutenant paraît affreusement vexé d'avoir été tenu à l'égard de cette petite conférence. Le gendarme louche sur la bouteille et sur son verre vide…

— Monsieur… heu, Nikaus, vient de me donner une explication satisfaisante, conclut le colonel. C'est l'odeur qui l'a choqué… C'est ça, l'odeur… Il a eu… Il s'est permis de franchir la barrière pour se rendre compte et… il… Bref, pas de questions…

Il se lève.

— Puis-je vous demander de nous accompagner sur les lieux du drame,

monsieur… heu, Nikaus !

— Mais certainement, colonel !

Je suis dans une rogne noire. Cette crème de juteux, avec ses façons brusquement déférentes risque de tout compromettre…

CHAPITRE IV

Ni fleurs, ni couronnes

Quand vous pénétrez dans la baraque des Bunks, ça vous fait le même effet que lorsque vous franchissez la porte d'une mosquée ou d'un temple bouddhiste.

Une impression d'ampleur insolite et vaguement sépulcrale vient vous masser le cervelet. Le style est gothique. Les pièces sont immenses et on a envie de marcher au pas de l'oie dans toute la boîte.

Un maître d'hôtel plus rigide que mon copain le Rigide nous salue en se cassant en deux. J'ai l'impression que son corset, en obéissant à ce mouvement, fait un bruit de godasse neuve.

Il nous dit, dans un français très bredouillé, qu'il va nous annoncer à Herr Bunks.

J'attends le Herr Bunks avec curiosité. Je l'imagine déjà : très teuton, avec monocle et calvitie accentuée par le rasoir… Mais il ne faut jamais avoir d'idées préconçues : Bunks est un petit sexagénaire pâlot, au visage aigu. Il a une épaisse chevelure blanche, séparée par une raie ; des lèvres minces, un regard bleu-vert, ardent et furtif à la fois, auquel les verres de ses petites lunettes à monture d'argent donnent des reflets étranges.

Il est très calme…

En pénétrant dans la pièce, il adresse un bref salut au colonel qu'il a déjà vu dans la matinée et se tourne vers moi d'un air interrogateur.

— Voici M. Nikaus, qui a découvert, cette nuit, le corps de votre malheureux fils, dit le colonel.

Je m'incline. Il a un mouvement de tête hautain.

À cet instant, une pépée entre dans le salon. Oh ! madame ! Ça vaut son bulletin de présence sur cette planète ! Une garce pareille, quand elle fout le pied dans votre univers, vous n'avez plus qu'à vous asseoir, après avoir remonté la sonnerie de votre réveille-matin sur huit heures et à la regarder votre chien de saoul.

Permettez que je vous donne un aperçu du personnage.

Imaginez une couverture de *Life*, primée au concours de la meilleure illustration !

Elle doit revenir des sports d'hiver, car elle est hâlée comme un moniteur

d'Antibes. Elle est de taille moyenne, merveilleusement moulée, avec des seins et des fesses qui disent merde à la gaine Scandale. De longs cheveux d'un blond très pâle – des cheveux à la Veronica Lake – encadrent son visage de madone aux yeux verts… Elle est vêtue d'un tailleur noir et d'un chemisier blanc qui met en relief son visage bronzé…

— Ma fille, dit Bunks.

Nous saluons, le colon et moi, la gorge séchée par l'admiration…

Bunks dit en français à l'arrivante :

— Christia, voici la personne qui a découvert le corps de Karl !

Elle éprouve aussitôt un vif intérêt pour ma pomme.

Ses yeux verts de tigresse m'enveloppent entièrement.

— Vraiment, murmure-t-elle.

Elle ajoute :

— Pouvez-vous nous expliquer ce que vous faisiez dans notre propriété en pleine nuit ?

Lui dire que c'est grâce à un besoin de pisser que j'ai découvert son frangin me paraît impossible.

— Je suis voyageur de commerce, Fräulein, j'ai voulu cette nuit me dégourdir un peu les jambes car, au volant, je sentais le sommeil me gagner. Je me suis mis à marcher, le long de votre propriété… Il faisait doux et tiède… Et alors j'ai été surpris par, je vous demande pardon, Fräulein, une odeur épouvantable… Il m'est arrivé souvent depuis le début de la dernière guerre de respirer une odeur de ce genre… J'étais persuadé qu'il s'agissait d'un être humain. Un instant j'ai eu l'intention de donner l'alerte, mais en pleine nuit j'ai tout de même eu peur de me tromper. Alors je me suis permis de franchir la clôture pour en avoir le cœur net. J'ai constaté que mon odorat ne m'avait pas trompé. Que faire ? J'ignorais tout de cette propriété… Comme elle recelait un cadavre, il n'était pas très indiqué de prévenir les propriétaires en premier chef.

« Ce sont donc les autorités que j'ai alertées…

Je me tais, ravi de ma trouvaille. Ma parole, je suis tellement convaincant qu'il me semble que les choses se sont passées ainsi ! Ce que c'est que la persuasion !

Elle continue de me regarder.

— Ce qu'il y a d'étrange, dit-elle, c'est qu'un promeneur ait décelé depuis la route l'odeur dont vous parlez, alors que, dans l'après-midi d'hier, trois de mes amis et moi-même avons joué au tennis dans le court contre la grille duquel se trouvait le corps de mon frère…

C'est un nouveau mauvais point pour bibi… Une autre fois, je prendrai garde à bigler un peu mieux les alentours lorsque je ferai de la mise en scène… Ce court de tennis que j'ai pris pour la route sera l'un de mes mauvais souvenirs…

Je hausse les épaules le plus innocemment du monde.

— Ceci est très curieux, en effet, dis-je… Peut-être le vent soufflait-il dans

un autre sens…

Piètre suggestion ! J'en conviens en la faisant.

Bunks tranche l'entretien comme un pudding.

— La police éclaircira ceci, dit-il…

Cela veut dire : faites la valise, vous commencez à me courir… Le colonel, qui n'a en effet rien d'un policier, surtout pas son aplomb, plonge pour un nouveau salut.

— Croyez que je compatis à votre douleur, Herr Bunks… personnellement je mettrai tout en œuvre pour que le coupable soit démasqué et châtié.

Je m'incline à mon tour…

— Navré d'avoir été le point de départ de cette affreuse nouvelle… J'ai laissé mon adresse aux autorités pour le cas où mon témoignage serait nécessaire…

Nous partons ; je sens sur mes épaules le double regard de Bunks et de sa fille.

Une fois hors de la demeure, je m'avise de demander au colon où se trouve le corps de la victime.

— Mais… chez eux… fait-il… Je sais, j'aurais dû envoyer le cadavre à la morgue, seulement, étant donné la personnalité de Bunks, il m'était difficile de leur infliger cette épreuve supplémentaire… D'autant, je vous le répète, qu'ils sont très francophiles, donc à ménager…

— Bien sûr…

Je prends congé de l'officier. Je sens qu'il est brûlant de curiosité. Il donnerait sa Légion d'honneur pour savoir ce que je suis venu fiche ici et ce que j'y ai maquillé, au juste. Mais je n'ai pas de pitié ; s'il aime les mystères, il n'a qu'à lire des romans policiers…

— Au revoir, colonel…

Je le quitte sur la place du village et je me dirige vers l'auberge. Maintenant, ma mission est accomplie et je peux regagner Paris ; je le dois même – car j'ai l'impression qu'un gros turbin se prépare déjà pour moi, là-bas…

Avant de me mettre en route, je décide de me taper une graine solide. Le gargotier de l'hostellerie n'est pas manchot et j'aime assez sa bouffe tance.

Frida me guettait. Elle rosit d'émotion en voyant radiner son petit Franzose. En voilà une dont j'ai meublé les souvenirs pour un bout de temps, soit dit sans vouloir me faire de publicité. Elle dresse mon couvert et s'active à me servir.

— Vous, repartir ? demande-t-elle mélancoliquement.

— Oui, ma jolie, moi repartir… Les hirondelles aussi partent, mais elles reviennent.

Cette promesse n'a pas l'air de la rassurer. On a dû trop la rancarder sur l'insouciance française…

J'expédie le menu.

Alors, au moment où je règle l'addition, elle penche son corsage plein à

craquer au-dessus de moi.

— Vous aimez kirsch ?

— Beaucoup…

— Bon, alors moi aller mettre bouteille de vieux kirsch dans votre automobile.

Elle me sourit tristement.

— Souvenir, balbutie-t-elle.

J'en suis remué.

— T'es une gentille môme, Frida… D'accord, va porter ta bouteille de raide dans ma guinde, ça me donnera l'occasion de penser à toi, pendant le voyage.

Je réalise qu'au fond, ces paroles sont loin d'être un compliment puisqu'elles laissent entendre que je pourrais l'oublier sitôt tourné le coin de la route…

— Je ne me laisserai pas accaparer par le volant, j'ajoute…

Ceci en pure perte, because la subtilité ça n'est pas son turf à Frida. Sortie des grosses salades de valet de ferme, elle n'entrave que pouic aux madrigaux savants…

Elle s'éclipse.

À ces façons mystérieuses, je devine que la bouteille de kirsch ne va pas lui coûter très cher. Sans doute va-t-elle l'étrangler à la cave, en douce…

Mais, comme le dit Félicie, ma brave femme de mère : « À cheval donné, il ne faut pas regarder les dents ! »

Pour lui laisser le temps d'opérer sa manœuvre, j'allume un cigare. L'aubergiste me débite un laïus, moitié en français, moitié en allemand, pour m'exprimer sa satisfaction d'avoir eu sous son toit un homme d'une telle qualité.

Juste au moment où il reprend son souffle, une formidable détonation retentit.

— Qué zaco ? je demande.

Il semble tout aussi stupéfait que moi.

— On dirait que ça vient du hangar, énonce-t-il…

Il court à la porte de derrière de l'auberge. Je lui file le train, les précieuses mordues par les dents acérées du pressentiment.

Lorsque je ressens ça, vous pouvez décrocher le bignou et alerter les pompelards : neuf fois sur dix c'est qu'il vient d'arriver quelque chose.

Et ce qui est arrivé, cette fois, est plutôt moche.

Ma brave Opel qui m'attendait dans la cour ressemble à une guinde sur un champ de bataille. Il en manque la moitié, le reste n'est plus qu'un tas de ferraille tordue qui flambe allègrement.

De ce tas de ferraille émergent deux jambes et un derrière… Au milieu de la cour, entre autres débris, il y a une main de femme déchiquetée, crispée sur le goulot d'une bouteille qui fut une bouteille de kirsch ; et il n'y a pas besoin d'être licencié ès lettres pour comprendre que cette main fut la main de Frida.

Je me dis qu'une fois de plus, le petit mec aux cheveux blonds qui a des ailes dans le dos, et qui m'accompagne dans toutes mes randonnées, a vachement fait son turbin.

S'il n'avait pas soufflé à l'oreille de Frida qu'une bouteille de kirsch me ferait plaisir, c'est moi qui serais le bénéficiaire de la bombe que des fumelards ont glissé dans mon bahut. Et probable qu'à cette heure, moi qui vous jacte, j'aurais les claouis dans le pommier du jardin !

CHAPITRE V

Miss Auto-Stop

Moi qui croyais ne plus revoir le colon, c'est gagné !

Tout le ban et l'arrière-ban des troupes d'occupation rapplique pour voir ce qui se passe.

Le tableau est suffisamment éloquent et se passe de commentaire.

— Vous avez été reconnu ? me demande le colonel.

— On le dirait…

Je suis profondément emmouscaillé…

— Voyons, fais-je à l'aubergiste, qui est entré dans votre cour, ce matin ?

Il hausse les épaules…

— Je n'ai vu personne, mein Herr, seulement je ne surveillais pas…

En Deutschland, c'est comme à Fouilly-les-Oies : lorsqu'il arrive du pet, tout le monde la boucle… Des petites séances commac donnent à réfléchir aux braves populations…

— En tout cas, dis-je au colonel, je n'ai pas de temps à perdre, vous voilà du pain sur la planche, on dirait ?

« Vous n'auriez pas une bagnole quelconque ? Il faut absolument que je regagne Strasbourg dans les plus brefs délais…

— Qu'à cela ne tienne ! Je vais vous y faire conduire !

— Vous êtes gentil, merci…

Il appelle aussitôt un brigadier.

— Envoyez immédiatement une Jeep et un chauffeur pour conduire monsieur à Strasbourg. Qu'il fasse le plein d'essence…

*

Une demi-heure plus tard, je suis à côté d'un brave gars en uniforme qui pilote une Jeep flambant neuve avec une rare dextérité.

Je voudrais gamberger un peu à ce qui vient de se passer, mais avec un bavard pas mèche ! Il l'a fait exprès, le colon, de me cloquer ce moulin à paroles ! Il aurait pas pu me refiler un Breton bourru ou un Auvergnat analphabète ? Non, ces messieurs de l'armée d'occupation m'ont octroyé le

gratin du gratin, un Parigot de Montrouge… Et c'est toute sa vie, qu'il dégoise, le gamin… Tout, depuis la communale où il commençait à toucher les petites filles, jusqu'à son service militaire, en passant bien entendu par ses virées à la foire du Trône, ses coucheries dans les bois de Verneuil, son entrée chez Citroën, quai de Javel ; et sans oublier les bitures de son vieux, les fausses couches de sa frangine et sa bagarre, dans un bar rue des Abbesses, une nuit de 14-Juillet…

Au bout de dix minutes, j'en ai le bol gros comme ça, et je sais tellement de choses sur lui que je pourrais raconter sa vie à l'endroit et à l'envers, suivant la demande du client.

Il fait beau… Un soleil tiède et pâle qui met des traînées d'or et d'argent dans les trouées de sapins… Vous vous rendez compte si le bonhomme est bucolique, apostolique et romain ?

Comme je suis en pleine admiration – je n'ai pas bien pu bigler le paysage à l'aller puisqu'il faisait nuit –, voilà mon chauffeur qui déclare :

— Drôlement tarte, hein, le patelin…

Lui, faites confiance, c'est pas la poésie qui lui coupera l'appétit. Son univers finit à Saint-Nom-la-Bretèche ou à Marly…

— C'est pas si mal que ça, j'objecte…

— Ouais, dit-il, pour quarante-huit heures avec une pépée bien carrossée je dis pas non. Mais pour faire le gland avec un uniforme, ça tourne vite au cauchemar… Des mois dans ces forêts, y a de quoi devenir dingue, parole !

Un bath sourire illumine sa tronche de titi.

— Enfin, la quille approche… Je vais retrouver Mouton-Duvernet, la cantine de chez Citron, et la petite langouste avec qui je m'envoyais en l'air au moment de gerber…

Comme il est philosophe, il ajoute :

— Celle-là ou une autre… M'étonnerait qu'elle m'ait attendu : cette gisquette, l'avait un réchaud dans sa culotte, parole !

Nous en sommes là lorsqu'au bord de la route, deux cents mètres plus en avant, apparaît une silhouette de femme.

Autant que nous en puissions juger à cause de l'éloignement, il s'agit d'une jeune femme.

En nous apercevant, elle lève le bras…

— Une stoppeuse, dit mon compagnon.

Il a murmuré ça d'un ton d'envie. Pour lui c'est une aubaine. Il est évident que s'il était seulard, il la chargerait, la souris, seulement, en somme il est à mon service et il ne peut prendre semblable décision…

La silhouette se précise. Oui, c'est une jeune môme. Vingt berges et des poussières !

Brune, bien roulée, le genre de petit lot qu'il est agréable de rencontrer sur une route, en pleine Forêt-Noire.

Elle est vêtue d'un imperméable en plastic, bleu très clair. Une élégante valoche en peau de porc est posée sur le talus, à côté d'elle.

Le petit chauffeur est frémissant comme un jeune chien qui se retient de pisser.

— Qu'est-ce qu'on fait, patron ? murmure-t-il, comme nous parvenons à la hauteur de la poulette…

— Ben, voyons, je lui dis, qu'est-ce que maquille un Franzose lorsqu'il trouve une gentille gosse perdue sur les routes ? Si on la chargeait pas, le gros méchant loup pourrait la becqueter. Autant que ça soit nous qui en profitions.

Il stoppe dans un nuage de poussière.

La môme s'avance. Gentillette et le regard farceur.

— Vous allez sur Oppenau ? demande-t-elle…

Son français est un peu épais, mais très correct.

— Ya, Fräulein, dit mon gars. Donnez-vous la peine de grimper.

Je descends de la Jeep, j'ouvre la portière à la fille et je lui passe sa mallette.

— Vous allez à Oppenau ? questionne le soldat.

— Non, dit-elle, je vais en réalité à Strasbourg.

— Nous aussi !

— C'est splendide !

Elle a eu du mal à prononcer ce dernier mot.

— Et quand je dis que je vais à Strasbourg, poursuit-elle, c'est encore inexact, car je vais y prendre le train pour Paris…

— Ah ! fit le petit gars désappointé car il espérait rester seul avec la poule après m'avoir éjecté…

Il ajoute, parce que chez lui, la babillarde est une seconde nature.

— Vous allez voir du monde, à Paris ?

— Non, dit-elle, chercher du travail. J'ai obtenu un passeport et un visa d'entrée… Je connais le français et l'anglais, je suis dactylographe, avec ça, je dois, paraît-il, pouvoir m'arranger ?

Il rigole, le titi.

— Oui, dit-il, avec ça, et votre armature, vous êtes sûre de réussir à Pantruche.

Jusqu'ici je n'ai rien dit. J'auscultais un peu la passagère. Mon jugement est favorable. Il a toujours tendance à l'être lorsqu'il s'agit d'une belle gosseline.

— Je vais aussi à Paris, dis-je, si cela ne vous déplaît pas nous pourrons faire la route ensemble, en bavardant, le temps passe plus vite. Et puis, qui sait, mes conseils pourront peut-être vous être de quelque utilité ?...

— Mais je suis ravie au contraire, minaude la greluse.

Elle a prononcé « râvie », avec une demi-douzaine d'accents circonflexes sur le *a*.

Le petit chauffeur me décoche un regard chargé d'admiration et d'envie.

Pour lui, brusquement, je deviens un vrai caïd.

— Et enlevé, c'est pesé ! murmure-t-il entre ses dents.

Comme ce levage-éclair l'a foutu en rogne, il se met à déblatérer les troupes américaines qui sont pourries de marks, alors que les Français n'ont

que leur culot pour se défendre.

— D'accord, conclut-il, les filles de par ici ont un faible pour les troufions français, seulement elles aiment mieux les marks.

De rage, il appuie sec sur le champignon.

CHAPITRE VI

Drôle de bizness !

Le voyage est ma foi fort agréable. Cette petite fille qui part à l'aventure possède un je ne sais quoi de crâne qui me plaît. Elle n'est pas bête du tout, ce qui est appréciable, l'intelligence n'étant pas le fort des gnères d'une façon générale.

À Strasbourg, je glisse un lacsé dans la fouille du petit chauffeur en lui conseillant d'aller se farcir la négresse dans le clandé du patelin. Puis, j'entraîne ma voyageuse vers le quai de départ du bolide, car, justement, le train doit décarrer dans une minute.

— Mais je n'ai pas de billet, objecte-t-elle.

Toujours ce bon vieux conformisme teuton, ce souci des règlements.

— Nous le prendrons dans le train, je lui dis.

Par chance, je dégauchis un compartiment qui n'est occupé que par une sœur de charité. Pour épouvanter celle-ci, je me mets à raconter des histoires salées. L'effet ne se fait pas attendre, la nonne cramponne son baluchon et hisse le grand foc.

Nous voilà peinards, la petite frisée et moi.

Drôle de voyage en vérité. Je suis parti avec un macchabée et je rentre avec une gentille petite greluse. Y a pas, la vie a du bon.

— Excusez mes grivoiseries, je lui dis, simplement, je tenais à mettre en fuite cette brave religieuse.

Elle ouvre des yeux d'azur dans lesquels on lit une incompréhension aussi fausse que la rivière de diamants de votre belledoche.

— Pourquoi ? demande-t-elle.

— Voyons, mon chou, pour avoir le plaisir de rester en tête à tête avec vous…

Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux, ce qui ne lui va pas trop mal.

— Comme on a toujours besoin de qualifier les gens dont on vient de faire connaissance, dis-je, en mon for intérieur, je vous ai baptisée Miss Auto-Stop, mais je suis sûr que vous avez mieux que ça sur votre passeport.

— Je m'appelle Rachel, dit-elle, Rachel Dietrich.

— Et moi, Jean Martin…

J'ajoute :

— Vous permettez que je m'asseye à vos côtés ? C'est pour le cas où j'aurais à vous dire quelque chose à l'oreille…

*

Il est environ huit heures du soir lorsque nous débarquons gare de l'Est.

Une nuit claire s'installe dans Paris. Je retrouve avec une volupté l'odeur de métro, de foule, et de parfums riches qui est l'odeur de Paname.

Elle paraît désorientée.

— Sûr que c'est moins calme que la Forêt-Noire, je lui dis, mais vous verrez, on s'y fait très vite !

J'hésite à l'emmener chez moi. Je sais bien que Félicie n'est pas à la maison ces temps-ci mais tout de même, je ne veux pas perdre mes bonnes habitudes d'indépendance.

— Écoutez, Rachel, je connais une vioque qui fait le meublé. Je vais vous conduire chez elle et lui demander qu'elle vous loue une chambre, d'accord ?

— Vous êtes gentil, Jean…

Vous allez dire que pour un flic, ça n'est pas fortiche, mais je ne peux jamais m'habituer à un faux blaze… Il me semble toujours qu'on s'adresse à un autre.

La mère Tapautour, je ne sais pas si je vous ai déjà affranchi sur son compte. Elle a des studios discrets rue des Batignolles pour les couples qui ne veulent pas se faire le grand jeu au milieu des Champs-Élysées… Dans le genre vieille donneuse on fait pas mieux. Elle a été dans le pain des fesses avant-guerre, mais depuis que la mère Richard a piqué sa crise, elle a abandonné le cheptel pour se lancer dans le cinq à sept.

C'est une grosse vache qui pèse ses deux tonnes, comme la première petite baleine venue et qui n'a qu'un seul souci en ce bas monde : s'empiffrer des sucreries…

Elle m'accueille avec un bon sourire. Elle m'aime bien depuis le jour où je lui ai conservé son nez propre à la suite d'une sale affaire.

Elle me déclare qu'elle est extraordinairement d'accord pour héberger cette chère mignonne, même qu'elle va lui donner la chambre aux Ibis parce que c'est la plus choucarde qu'elle ait ici !

Tandis que Rachel dépiote son bagage, je biche la mère Tapautour par le bras.

— Gaffe, je lui dis, mon blaze, pour cette souris, c'est Jean Martin, vu ?

— Vu.

Je vais présenter mes hommages à la gosse. Je lui dis qu'elle prenne un bain pendant que je m'occupe d'un course urgente, qu'elle ne se bile pas, que je reviendrai d'ici une paire d'heures pour lui faire un petit Paris by night à ma façon.

Ensuite, je vais en courant jusqu'au boulevard Haussmann prendre un

bahut.

*

Le chef écoute mon rapport comme il écoute toujours tous les rapports, c'est-à-dire adossé au radiateur du chauffage central, en massant son crâne aussi désolé que le désert de Gobi.

Il m'écoute sans renauder, sans m'interrompre.

Lorsque j'ai terminé, il tire sur ses manchettes de soie, va s'asseoir dans son fauteuil pivotant et me demande :

— Selon vous, les Bunks ont été dupes ?

Je hausse les épaules.

— Difficile à dire, chef… Le coup de la bombe dans ma voiture prouve qu'ils ne se sont pas fait d'illusions sur mon identité. Mais je crois que nous avons réussi sur la question essentielle : celle qui concerne la mort de Karl. Cette bombe sent plus la vengeance que la diplomatie. Ils me croient l'assassin du fils ; leur première réaction a été une réaction humaine : à mort !

Le chef hoche la tête.

— C'est probable en effet. Il ne nous reste qu'à attendre que l'affaire se tasse. D'ici quelques jours, nous tenterons le grand coup…

Le big boss me sourit.

— À moins que, d'ici là, vous ne puissiez faire parler Karl…

Je secoue la tête…

— Je ne crois pas qu'il se laisse aller…

— J'aimerais que vous fassiez une nouvelle tentative, San-Antonio. Il faut essayer le côté psychologique. En apprenant qu'il est officiellement mort, peut-être éprouvera-t-il le choc déterminant, vous ne pensez pas ?

Je connais le patron. Lorsqu'il fait une suggestion de cette manière, appuyée, on peut considérer qu'elle est l'expression de son désir. Et il est de ces hommes dont les désirs sont des ordres, je ne sais pas si vous voyez ce que je veux dire ?

— Très bien, boss, je vais aller lui dire un petit bonjour.

Je lui serre la main racée qu'il me tend avec précaution et je prends l'ascenseur hydraulique. Il faut compter avec cet appareil trois fois plus de temps pour se déplacer, mais justement parce qu'il est lent on a le temps de s'y reposer.

Parvenu au rez-de-chaussée, je pousse une porte de fer et je continue ma descente dans le sous-sol.

Dans cette région se tiennent les salles d'entraînement au tir. J'aperçois quelques-uns de mes collègues qui s'entraînent à faire des cartons.

Je leur adresse un petit salut de la main et je continue mon chemin jusqu'à l'extrémité du couloir. Là, se dresse la grille massive d'une porte. J'appuie sur un déclic dissimulé dans une anfractuosité du mur et la porte s'ouvre. De

l'autre côté, le couloir se poursuit, plus étroit. Encore une porte de bois, épaisse comme un matelas Dunlopillo. Je frappe.

Un grand escogriffe vient m'ouvrir, un journal à la main.

— Bonjour, Gaudrant, je lui fais, tu passes de vraies vacances, ma parole !

Il rouscaille.

— Drôles de vacances… Pour le grand air, on est servi, et puis la vue sur la mer est tellement empoignante.

Il fait le tour de la pièce blanchie à la chaux et seulement meublée d'un fauteuil de bureau.

— Quatre pas en long, trois en large… J'ai compté cent vingt fois depuis ce matin…

« Et dire que j'ai voulu faire ce métier parce que j'aimais vraiment l'action.

— Bast, je lui fais en lui claquant le dos ; tous les métiers ont leurs inconvénients, mon petit père. Comment se porte le pensionnaire ?

Il hausse les épaules.

— Pas mal… Il ne dit rien ; il continue à rêver… Je finis par croire que c'est ou un fakir ou un poète… Les bras derrière la tête, à regarder le plafond en mâchouillant un petit bout de bois…

— Ouais… Ouvre !

Il sort une clé Yale de sa fouille et actionne une porte basse. Cette porte ferme la petite chambre secrète de la boîte, celle qui n'est pas comprise dans le plan officiel de la boîte et qui nous sert pour nos affaires trop intimes.

Une odeur âcre de litière me fouette l'odorat.

Ça fait un bout de temps que ce pèlerin occupe cette petite piaule et comme elle ne comporte qu'une aération de fortune, l'air est plus vicié qu'une mère maquerelle spécialisée dans les petites filles.

Une petite ampoule munie d'un grillage jette dans le réduit une lumière grise et mauvaise qui fatigue les nerfs.

Un bat-flanc occupe toute la largeur de la cellule. C'est sur cette rude couche qu'est étendu Karl Bunks.

Il a beaucoup maigri depuis quelques jours. Je remarque, maintenant que j'ai vu sa famille, qu'il ressemble bigrement à sa sœur. Par exemple, il est loin de posséder son hâle appétissant. La détention l'a blanchi comme le soleil blanchit les os… Son regard s'est enfoncé, ses joues se sont creusées comme les flancs d'une bête malade. Tout son être a subi une sournoise métamorphose. Le rythme de sa respiration n'est plus le même…

Un anneau de fer dans le mur, le même passé à l'une de ses chevilles ; une chaîne unissant les deux…

Je tire la porte à moi, histoire de me donner le temps d'adopter une contenance. Car je suis gêné par le spectacle de ce jeune homme enchaîné. Je suis un homme d'action, et j'aime que mes adversaires soient debout sur leurs cannes.

Je m'avance.

— Salut, Bunks…

Il me jette un regard froid, dépourvu du moindre sentiment.

Je le contemple.

— C'est fou ce que vous ressemblez à votre sœur, mon cher… En moins bronzé…

Un nouveau regard, mais toujours aussi désintéressé.

— Ça ne vous surprend pas que je vous parle de votre sœur ?

Il a un faible mouvement des épaules qui signifie : « Il en faut plus que ça pour me surprendre. »

Y a pas, c'est quelqu'un, ce mec-là ; il en a dans le ventre.

— J'ai fait sa connaissance hier, ainsi que de celle de votre père… Votre famille habite une très jolie propriété… Ça fait un peu cathédrale, mais c'est de la cambuse !

Son regard a pris une expression. Je sais qu'à cette minute, il « voit » la propriété, le parc, la route, les sapins…

Je poursuis implacablement :

— Oui, l'air est pur, là-bas… Ça sent le sapin…

Je rigole.

— Ici aussi, ça sent le sapin, n'est-ce pas, Bunks ? Seulement pas de la même manière…

Son attitude farouchement indifférente me chiffonne.

— À propos de sentir le sapin, dis-je, j'ai une petite nouvelle à vous annoncer…

Cette fois, il n'a pu s'empêcher de me regarder avec une vivacité qui trahit son système d'impassibilité.

Il en a aussitôt honte comme d'une incongruité et repart dans sa torpeur.

— Une drôle de nouvelle, Bunks, qui vous touche indirectement : vos obsèques auront lieu demain !

Il sourit.

— Ne vous méprenez pas. Nous ne voulons pas vous tuer, du moins pas si vite. Mais comme nous vous avons soustrait au monde, nous désirions que les choses soient en règle. Maintenant, elles le sont… Vous avez été découvert le visage fracassé, dans la propriété de votre père… Il s'agit, aux dires des autorités, d'une vengeance d'éléments nazis… Lorsqu'on fait montre de sentiments aussi francophiles que les Bunks, ce sont des choses auxquelles il faut s'attendre. Soit dit en passant, votre famille supporte très bien le choc…

Je comprends sans avoir besoin qu'il me fasse un dessin que ça n'est pas aujourd'hui encore qu'il se décidera à parler. Je crois de bonne politique de ne pas même essayer de lui poser de questions. Les humains, ce sont des mulets pensants ; plus vous essayez de vaincre leur entêtement, plus ils se butent.

J'allume une cigarette.

— Je m'excuse de prélever sur votre faible attribution d'oxygène, je murmure…

Je lui tends mon paquet. Très naturellement, il puise dedans.

— Merci, fait-il.

C’est le premier mot qu’il prononce aujourd’hui. Je consulte ma montre.

— Bon, eh bien, je suis ravi de voir que la santé est bonne murmuré-je. Je suis obligé de vous quitter… J’ai un rendez-vous… galant ! Tiens, avec une de vos compatriotes, une délicieuse personne prénommée Rachel… Au fait, peut-être la connaissez-vous, je l’ai pêchée dans votre bled… Peut-être êtes-vous allé en classe avec elle ? Peut-être l’avez-vous pelotée ?…

Il est amorphe.

— En tout cas, fais-je, je vais lui apprendre l’amour à la française… Vous ne pouvez pas savoir combien je suis bon professeur.

Soudain, il se redresse sur son bat-flanc, se met à genoux et m’empoigne par les épaules.

— Je vous défends de…

Il se tait, ôte ses mains de ma personne.

— Excusez-moi, murmure-t-il.

Je le contemple un instant, et je sors.

CHAPITRE VII

Une mouche à miel pas ordinaire

En quittant cette geôle, je me sens si bourré d'amertume que je décide de siphonner un glass pour chasser le bourdon qui rôdaille.

Le café du coin – où nous avons nos habitudes – est tout indiqué pour souscrire à cette nécessité.

Cet établissement, c'est comme qui dirait pour ainsi dire la succursale de la maison Poulaga à laquelle j'ai l'honneur et le désavantage d'appartenir. Le patron est aussi amorphe qu'une tortue atteinte de poliomyélite et la bonniche nous appelle par nos prénoms… À ces heures, l'estanco est presque désert. Quatre pégreleux font une belote à la table du fond en dégustant des Vittel fraise.

Le taulier lit la dernière, l'ultime de *France-Soir* en remuant son café.

— Qu'est-ce que ce sera, m'sieur Tonio ? demande la vamp du comptoir. Elle est gentillette, peut-être un peu trop bouffie, dans quatre ou cinq ans, elle sera suffisamment fondante pour faire une patronne de troquet. Elle aguichera le client ayant un faible pour l'esthétique d'avant-guerre. Pour le moment, elle se prend pour Martine Carol améliorée Rita. Elle a un corsage en transparent qui laisse voir une combinaison rose et un soutien-trucs noir. Elle avance les lèvres en parlant et les fesses en marchant. Si vous avez le malheur de poser sur sa croupe une main nonchalante, elle brame à la garde, et le patron, qui doit dans les coins lui masser le fignedé, jure que les flics sont les pires saligauds de la création.

C'est dans ce petit univers de bons bougres pas compliqués que j'amène mon grand pif.

— Un Dubonnet, je fais, en réponse à la question professionnelle de la serveuse.

Elle me fait la belle dose.

Pendant que je sirote ma mixture, je songe que la vie est tout ce qu'il y a de tocasson pour certains.

Ainsi, ce Karl Bunks qui moisit dans un petit trou secret et qui ne peut plus rien espérer d'autre qu'une balle dans la calbombe !

Notez qu'il l'a bien cherché. S'il avait tenu son nez au sec, ça ne lui serait pas arrivé. Mais non, monsieur et sa famille veulent faire dans l'idéal de haut

luxe ! La grande Allemagne et le toutim… Air connu.

Alors ces gros pontes, au lieu de se tenir peinards et de jouir de leur pognozoff, réorganisent un gigantesque réseau d'espionnage pro-nazi, sous le couvert de leurs sentiments Europe Nouvelle !

Et ils s'amusent à brouiller les cartes diplomatiques qui n'ont guère besoin de ça, présentement…

Maintenant, vous avez dû suffisamment gamberger à ce qui précède pour que je radine avec mon flaminaire afin d'éclairer votre lanterne.

Entre nous et le coin du buffet, je peux bien vous avouer que depuis quelque temps, des pourparlers très avancés sont en cours entre les Ruscofs et les Amerloques au sujet de l'Allemagne.

À force de se tirer la bourre, ils ont fini par comprendre qu'ils ont intérêt à mettre les œufs en commun et à partager l'omelette. Ça contriste les légumes dans le genre des Bunks qui craignent de voir leur tas de jonc se faire la malle un beau jour.

Alors ces dites légumes financent tous les dégourdis de la dernière et qui veulent encore jouer au petit pompier. Karl Bunks a pris la direction d'un groupe à Paris. Depuis un bout de temps, nous le surveillions, et puis voilà qu'une nuit, ses foies-blancs ont embarqué un attaché de l'ambassade soviétique qui transbahutait une serviette pleine à craquer de paperasses. Les papiers n'ont qu'un intérêt secondaire, mais le kidnappé en présente un très supérieur, il faut le croire, car Moscou a fait un foin terrible. Il paraît qu'ils tiennent à récupérer l'attaché, mort ou vif, avant le mois prochain. Vous dire pourquoi, j'en suis bien incapable, ne le sachant pas moi-même. L'ambassadeur d'URSS a remis une note impérative aux ministres des Affaires étrangères, lequel l'a transmise à celui de l'intérieur, lequel l'a passée au grand patron. Lorsqu'elle est parvenue au gars San-Antonio, elle était tellement surchargée d'avis confidentiels et pressants, qu'il fallait une loupe pour parvenir à la déchiffrer.

Alors le boss et moi, on a examiné sérieusement la question. La seule manière de récupérer l'attaché russe ou sa carcasse, puisque ses supérieurs se contentent éventuellement de celle-ci, c'était de s'assurer de la personne de Karl Bunks que nous savons l'instigateur du coup. Ç'a été fait discrètement par mes soins. Je l'ai amené dans le petit garde-manger que vous savez et il a été confié à nos meilleurs spécialistes de la question ; mais c'est un garçon peu loquace qui sait admirablement tenir sa langue.

Alors, le chef a tenu le raisonnement suivant :

— Un mort est plus facile à découvrir qu'un vivant, car d'un mort, on est obligé de se débarrasser. En faisant croire aux Bunks que leur fils est tué, ils penseront qu'il s'agit de représailles, et il y a gros à parier que l'attaché en subira les conséquences si ce n'est pas fait. Nous aurons donc davantage d'espoir de ramener ses abattis…

Comme vous le constaterez, les sentiments n'ont pas grand-chose à voir avec cette histoire, seulement, rappelez-vous, bande d'endoffés, qu'on n'a

jamais fait du contre-espionnage avec des sentiments.

Voilà pourquoi j'ai fait la pantomime du cadavre, en Allemagne. Tout simplement parce que, à court de ressources, nous avons pris le parti d'attaquer à notre façon…

— Remets-moi ça, gamine…

Elle me sourit avec dévotion.

C'est une brave petite greluse. Un de ces jours faudra que je lui propose une virée à la cambrousse… C'est le genre du brancard à travailler dans l'herbe, au bord de l'eau, comme dans les films sentimentaux.

Comme elle passe à proximité pour renouveler les consos des joueurs de belote, je la cramponne par la taille.

— Toi, je lui susurre, t'es la gosseline de mes rêves… Faudra que je t'explique ça en long et en large un de ces quatre !

— Hé là ! grogne le patron de derrière son canard, pas de charres au personnel, commissaire !

— Toi, le gros, je lui dis, potasse les petites annonces, histoire de voir si tu ne trouves pas le pavillon de tes rêves où remiser ta viande, on t'a assez vu comme ça, enflure !

Il flanque son *France-Soir* dans le bac à plonge et barrit. Il explique que le jour où il a acheté cette turne à deux pas des condés, il aurait mieux fait d'entrer au couvent ; que des gens aussi mal embouchés, c'était la honte de la capitale et que tant que la France aurait des représentants pareils, le pays serait promis au chaos et à l'anarchie !

— Passe la main, je lui fais, on va te jouer *La Marseillaise* !

Il me regarde et, comme toutes les fois qu'il vient de pousser une gueulante, il éclate de rire.

— On boit un blanc ? propose-t-il.

Le blanc, c'est son carburant d'élection. Il s'y tient quelles que soient l'heure et les circonstances.

— On en boit un, j'admets, mais on le boit rapidos because j'ai une souris au frais qui doit s'impatienter…

Il allonge son bras par-dessus le zinc et me claque l'épaule.

— Sacré vieux tendeur ! dit-il.

Mais aussitôt, il fait une grimace épouvantable.

Il regarde la paume de sa grosse main à l'intérieur de laquelle perle une goutte de sang.

— Non de foutre ! hurle-t-il, on vous déguise en porc-épic à la Grande Taule, maintenant ?

— Qu'est-ce que tu renaudes ?

Il suce le creux de sa main.

— Y a une épingle qui dépasse sur votre épaule et je me l'ai enfoncée dans la pogne, bordel de m… !

— Une épingle !

Je palpe ma veste sur l'épaule gauche.

À mon tour, je rencontre une pointe acérée.

— Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ! je m'exclame.

J'ôte ma veste. J'examine le point hérissé et je découvre effectivement, plantée dans le rembourrage de l'épaule, une petite épingle dorée. Ça n'est pas seulement une épingle ordinaire, non seulement parce qu'elle est dorée, mais aussi parce que sa tête, tout en n'étant pas plus grosse qu'une épingle ordinaire, représente un insecte… une abeille, dirait-on. C'est une véritable pièce d'orfèvrerie…

J'en suis baba.

— Ce que c'est joli ! s'exclame la bonniche. C'est de l'or ?

Je regarde de plus près…

— On le dirait… Mais je n'en suis pas certain.

L'un des joueurs de belote se lève, intéressé. Il se présente : le bijoutier de la rue à côté.

Il prend l'épingle.

— Oui, c'est de l'or, dit-il… Amusant travail, finesse !

Je reprends l'épingle et la pique au revers de ma veste.

Je suis plongé dans des réflexions tellement profondes qu'elles me flanquent le vertige.

Où ai-je bien pu ramasser cette épingle d'or ?

Et d'abord, il est une chose certaine, c'est que je ne l'ai pas ramassée mais qu'on me l'a piquée dans la veste.

— Qui ? Pourquoi ?

Je passe en revue mes faits et gestes, mes contacts de ces derniers jours…

Il faut que je sache. Je sens que c'est important, très important, terriblement important. On ne plante pas pour le plaisir une épingle d'or dans les vêtements de quelqu'un… On ne se sépare pas, par jeu, d'un objet de valeur… Non !

Est-ce la pauvre petite Frida ? Afin de me laisser un souvenir ? Peut-être… Seulement elle me l'aurait donné ouvertement, elle aurait même fait « mousser » le cadeau comme elle le faisait avec sa bouteille de kirsch, ou plutôt celle de son patron…

Qui, alors ? La fille racolée sur la route ? Mais nous n'avons encore fait aucun froti-frota avec Rachel. Elle n'a pas eu non plus l'occasion de rester seule avec ma veste…

— À votre santé ! dit le patron.

Je découvre le verre de blanc posé sur le comptoir, devant moi. Je le saisis comme un automate ; je le porte à ma bouche.

— C'est de l'anjou, fait encore le patron.

Alors, ça me vient en pleine trombine au moment où je vais boire… Je sais qui m'a planté cette épingle dans les fringues. C'est Karl Bunks.

Oui, c'est lui. Et son mouvement convulsif, tout à l'heure, qui l'a fait me saisir par les épaules n'avait pas d'autre objet. Moi, comme un cornichon, j'ai cru qu'il s'agissait d'un sursaut de révolte !

Je t'en fous ! Les hommes de la trempe de Bunks ne se laissent pas aller à

ces mièvreries de petite fille nerveuse.

Qu'est-ce qui lui a pris ? Il n'a pas agi de la sorte sans une raison impérieuse…

Je vide mon verre.

— Merci, dis-je au patron, demain ce sera ma tournée…

*

Une fois sur le trottoir, je m'aperçois que le ciel s'est couvert. La nuit est gonflée de gros nuages malades. Il fait une chaleur d'orage qui vous passe de grands coups de râpe sur les nerfs. Je bigle la façade grise de la Grande Maison, en face et, comme un automate, je m'y dirige…

Je grimpe à notre étage et je dis au préposé de m'annoncer auprès du Vieux.

— Qu'il entre ! répond la voix du boss dans le tube acoustique.

Je pousse la porte capitonnée de son domaine. Il est assis devant une feuille de papier blanc… Une boîte de pastilles de menthe à portée de la main…

Il tire ses manchettes.

— Du nouveau ? me fait-il.

— Je ne sais pas, dis-je en m'asseyant sur l'accoudoir d'un fauteuil club.

— Vous ne savez pas ? s'étonne-t-il.

— Hélas !…

— Il a parlé ?

— Non, et du reste je vous avoue que je ne lui ai rien demandé. J'ai préféré lui faire une petite séance de démoralisation gratuite, je ne sais pas si j'ai bien fait…

Le boss hésite, pèse la situation.

— Sans doute, dit-il enfin.

Voyant mon air préoccupé il demande :

— Et alors, qu'est-ce qui vous chiffonne ?

J'ôte l'épingle de mon revers.

— Ça, dis-je.

Il prend l'épingle, l'examine.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Jusqu'à preuve du contraire c'est une épingle… d'or.

« Dites, patron, lorsque vous avez fait récupérer les nippes de Karl Bunks, vous avez bien recommandé qu'on prenne absolument tout ce qu'il avait sur lui, non ?

— Oui, j'ai même beaucoup insisté sur ce point.

— Je m'en doutais… Qui a fait la récolte de ses vêtements ?

— Ravier.

— On peut lui dire un mot ?

— Oui, s'il est encore là.

Il baisse un taquet d'ébonite.

« J'écoute », dit une voix…

— Ravier, immédiatement !

— Bien, chef.

Quatre minutes après, Ravier, un bon gros pas compliqué, pénètre dans le bureau.

Il s'incline.

— Vous m'avez demandé, patron ?

— San-Antonio a une ou deux questions à vous poser…

Je me tourne vers Ravier.

— C'est toi qui as déloqué le pensionnaire de la cave ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Ça s'est passé comment ?

Il ouvre de grands yeux.

— Mais… fait-il, tout simplement. Je lui ai dit de se déshabiller complètement et de passer les vêtements que je lui apporterais…

— Tu as assisté à l'opération ?

— Ben oui.

— Tu étais dans la cellule ?

— Ben dame… presque !

Je me mets en renaud.

— Joue pas à l'ahuri de la noce, Ravier ! Je vais te dire ce que tu as fait. Tu lui as dit de se déshabiller et, pendant qu'il opérait, tu as fumé une cigarette à côté, avec le gardien de service. Tu lui as parlé de tes hémorroïdes et de ta bonne femme qu'a une descente de matrice, mais tu ne l'as pas regardé !

Ravier rougit.

— Le patron ne m'a pas dit de le regarder se mettre à poil, bougonne-t-il, n'est-ce pas, chef ? Vous m'avez dit de récupérer ses vêtements et tout ce qu'il avait sur lui.

Je me radoucis.

— Je ne t'engueule pas. Raconte exactement le processus…

— Je lui ai ordonné de se déshabiller entièrement. Auparavant, j'ai prélevé moi-même dans ses poches tout ce qu'elles contenaient… Lorsqu'il a été nu, j'ai raflé ses fringues, je lui ai donné les autres et je suis parti.

Je le prends par le poignet.

— Bon, c'est bien. Tu as vidé ses poches ; as-tu palpé sa doublure ?

— Vous pensez, bien sûr ! s'exclame Ravier avec un haussement d'épaules.

— Écoute-moi bien, Ravier. As-tu pensé à regarder les revers de sa veste avant de le laisser seul ? Réfléchis et réponds franchement.

Il fronce le sourcil. Sa bonne grosse face rubiconde pâlit.

— Non, répond-il loyalement, je n'ai pas songé à ça…

Je soupire.

— Parfait. Donc, il devait avoir cette épingle au revers, c'est le seul endroit où un homme puisse la mettre pratiquement…

« Et ensuite, Ravier, lorsque tu as eu ses vêtements, tu n'as pas fouillé la

cellote ?

— J'ai regardé rapidement autour et puis sous le bat-flanc pour vérifier si rien n'était oublié.

— Tu n'y as pas passé la main ?

— Non.

— De sorte que s'il avait piqué l'épingle que voici dans le bois tu ne pouvais l'apercevoir ?

— C'est vrai…

Le chef n'a pas cessé de tripoter ses manchettes en silence.

— Ça va, dit-il brusquement à Ravier, nous n'avons plus besoin de vous… Une autre fois, ne laissez rien au hasard…

Le gros rougit à nouveau, puis il sort à reculons.

— Donc, cette épingle provient de Karl Bunks.

— Oui, et il cherchait à me la faire sortir de sa cellule…

— Comment cela ?

Je lui raconte l'incident du bistro.

— Vous êtes sûr que c'est lui qui vous l'a piquée dans la veste ?

— Maintenant, oui.

— Vous envisagez le motif de cet acte apparemment absurde ?

J'hésite. Je me lève. Je gagne la porte.

— Oui, dis-je en sortant.

CHAPITRE VIII

Descendez, on vous demande

La soirée est de plus en plus lourde lorsque je parviens dans les meubles de la mère Tapautour.

L'orage imminent vous comprime la poitrine et vous bloque les éponges. J'ai horreur de cette atmosphère de cataclysme. Il me semble toujours que la planète va exploser, ce qui est une sensation des plus désagréables.

Avant de monter l'escalier de l'immeuble, je tire l'épingle d'or de mon revers de veste où je l'ai fixée avant de quitter le burlingue du Vieux et je la plante dans l'épaule, juste à l'endroit où l'avait enfoncée Bunks…

Parvenu au troisième étage où crèche la vioque je sonne.

C'est elle qui vient m'ouvrir, un rahat-loukoum à la main.

— Enfin vous ! s'exclame-t-elle, la bouche pleine de ses infernales sucreries… Cette chère mignonne commençait à désespérer…

Je ricane.

— Moi, mémée, je suis comme le gros lot, je me fais désirer, mais je finis toujours par sortir pour ceux qui savent m'attendre.

La vieille essuie ses lèvres flétries où le rouge se délaie avec le sucre.

— Je lui ai offert des chocolats… Elle est adorable, cette enfant.

Elle me téléphone un coup de coude complice au creux de l'estomac.

— Vous n'allez pas vous ennuyer, farceur !

Ce serait quelqu'un d'autre, je ne tolérerais pas ces familiarités ; mais la mère Tapautour est une vieille carne pour laquelle j'ai toutes les faiblesses. Elle est tellement typée, tellement incroyable qu'on ne songe pas à rouscailler avec elle.

Je frappe à la porte du studio.

— Entrez ! fait Rachel.

Elle est assise dans un fauteuil. Elle a posé ses fringues et a revêtu une robe de chambre en tissu éponge blanc qui la nimbe comme d'une lueur irréelle.

— Il faisait tellement chaud, explique-t-elle.

— Ben, voyons…

J'ajoute en lui caressant la nuque :

— Je n'ai pas été trop long ?

Elle bat des cils.

— Je commençais à penser que vous m'aviez abandonnée…

— Et ça vous faisait quoi ?

— De la peine, balbutie-t-elle en détournant les yeux.

Ce genre d'aveu appelle automatiquement le baiser.

Je la prends par le haut des bras, je la soulève littéralement de son fauteuil et je colle mes lèvres sur les siennes.

Venant d'une bergère qui est toute nue sous une robe de chambre flottante, ça vous incline davantage à potasser le rapport Kinsey plutôt que les derniers imprimés sur les indirectes. Je l'entraîne jusqu'au paddock en lui débitant de ces mots sans suite et sans fin qui fouettent le sang.

Lorsqu'on a suffisamment joué à la bête à deux dos, je lui roule un patin final. Vous remarquerez que l'amour commence et finit toujours de la même façon…

— Bon, si tu permets, ma chérie, je vais me raser un peu, je dis… Pour te sortir, c'est indispensable, j'ai un de ces pièges qui me fait ressembler à un acteur italien.

— Vous avez un rasoir ?

— Non, mais la mère Tapautour doit en avoir un, tu penses : avec la barbouze qu'elle a !

Je pose ma veste et je quitte la pièce.

Comme je le prévoyais, la mère maquerelle est dans les parages, l'air faussement innocent.

Je cours à elle et je lui bonnis à l'oreille :

— Parlez-moi, dites-moi n'importe quoi !

Je pose mes pompes et, à pas de loup, je viens à la porte du studio. Le trou de la serrure est tout à fait à la hauteur de mon œil lorsque je suis à genoux.

Ce qu'elle a dû se rincer les châsses, la vieille ! On a une vue magnifique de la pièce… Autant que des tribunes au parc des Princes ! Au fond du couloir, la mère Tapautour me jacte inlassablement comme un perroquet remonté.

Je vois Rachel sortir du cabinet de toilette où elle se trouvait lorsque j'ai quitté la carrée.

Elle vient à la porte et tire la targette… Heureusement que la mère Tapautour est une vicelarde qui aime bigler les ébats de ses petits protégés… Pour ce faire, elle a muni toutes ses piaules de targettes et a ôté les clés des serrures…

Maintenant, Rachel, se croyant tranquille, va droit à la veste. Elle palpe les poches. La première chose qu'elle en sort, c'est le revolver. Elle ôte le chargeur, le vide des balles qu'il contient et glisse celles-ci dans une potiche. Après quoi, elle réintroduit le chargeur dans l'arme et l'arme dans ma poche. Puis elle s'attaque à mon larfouillet. Elle potasse mes papelards, ceux qui sont au nom de Nikaus, citoyen helvétique… Elle hausse les épaules et le remet en place. Ensuite, elle palpe consciencieusement ma veste. Pour une fille qui postule à un emploi de secrétaire, elle a un doigté rare. Elle ne met pas

longtemps à trouver ma plaque spéciale dans la doublure. Elle la regarde et un sourire flotte sur ses lèvres…

Elle poursuit ses investigations. Elle palpe maintenant le rembourrage des épaules. Tout de suite elle trouve l'épingle.

Cette fois elle a un coup de surprise phénoménal. Sa bouche s'ouvre, elle écarquille les yeux… Elle a un geste qui est un geste d'allégresse… Elle s'empare de l'épingle et la glisse dans son sac à main.

Je quitte mon poste d'observation pour rejoindre la mère Tapautour.

— Vous avez un rasoir ? je lui demande.

— Pour vous raser ? demande-t-elle.

Je hausse les épaules.

— Pas pour trancher la gorge à quelqu'un, évidemment. Vous me prenez pour qui ?

— Oui, j'en ai un…

Coquette, elle ajoute :

— Quelquefois des messieurs oublient le leur…

— Bien sûr, je fais… Et puis quoi, vous ne vous rasez jamais que deux fois par jour…

Elle est asphyxiée, mais prend le parti de rire.

— Comme vous êtes farceur, tout de même…

Elle ne me pose pas de questions sur mon petit manège de la serrure. Peut-être se dit-elle que je suis un maniaque…

Elle m'emmène dans sa salle de bains personnelle. Elle est vachement outillée pour le barbichage, la daronne. Son rasoir est électrique. Je m'en flanque un coup ; les résultats ne sont pas merveilleux, car je n'ai pas l'habitude de ces sortes de mécaniques mais, après tout, je n'ai pas l'ambition – ce soir surtout – de jouer les Brummell…

Je me rafraîchis le museau, me lave les pognes, rajuste mon nœud de cravate et, après avoir vidé la moitié d'un flacon d'eau de Cologne sur mon dôme, je reviens à la petite Rachel. Elle a retiré la targette. Elle s'habille paisiblement.

Comme j'entre, elle me décoche un radieux sourire.

— Changement à vue, je dis, qu'est-ce que tu penses du bonhomme lorsqu'il est savonné ?

— Magnifique, murmure-t-elle… Oh ! mon chéri…

Je m'assieds dans un fauteuil.

— On crève, je dis… Jamais vu une nuit aussi lourde… Tu ne te sens pas mal à l'aise, toi ?

— Non, fait-elle…

Elle va ouvrir la croisée.

— C'est beau, Paris, fait-elle en s'y attardant un peu.

Je ne réponds rien. Je continue à remuer mes pensées… Un dilemme se pose : dois-je intervenir illico ou attendre ?

Rachel m'a prouvé par son attitude qu'elle faisait partie de la bande. Donc,

par elle, je dois pouvoir remonter la filière. Seulement, là est le point faible. Si je la laisse aller, elle va prévenir les autres que Bunks est vivant. Cette épingle lui en a apporté la preuve… Que dois-je faire ? Bon Dieu, comme c'est moche d'avoir à prendre des décisions de cette ampleur ! Je donnerais bien mille balles pour avoir l'opinion du chef… Impossible de lui téléphoner maintenant. Je dois décider seul, et décider vite ! Je ris.

— Qu'as-tu ? me demande-t-elle.

Je ris parce que je pense que Bunks a eu une idée extraordinaire. Lorsque je lui ai dit que j'étais en cheville avec Rachel, il a voulu prouver qu'il vivait encore. Alors, devinant que la souris allait éplucher mes faits et gestes, passer ma vie au peigne fin, fouiller mes poches… il s'est dit qu'il avait une chance de se manifester à travers moi. Il a choisi comme messager son propre geôlier… Ça, reconnaissons-le, c'est du boulot !

Elle s'approche de moi, frôleuse, le regard moite, comme les filles en ont lorsque vous leur avez prouvé que vous n'êtes pas un empêché du calcif.

— Qu'as-tu ? demande-t-elle.

Peut-être est-ce cette attitude enveloppante qui me décide. Je me lève, je passe ma veste. Je sors mon pétard… Je vais à la potiche, la renverse sur le lit et récupère mes dragées… Je recharge posément le décrasseur en la regardant tendrement.

Elle est devenue un peu pâlichonne, faut reconnaître. Mais elle ne bronche pas.

J'ouvre son sac à main, je récupère l'épingle et je la fixe à mon revers.

Enfin, je me tourne vers elle.

— Alors ? je demande.

Elle n'a pas un geste. Ses joues sont tirées, ses narines pincées et il y a dans ses yeux des lueurs inquiétantes.

Je m'approche d'elle, à petits pas. Je lui flanque une mornifle carabinée qui l'envoie valdinguer sur la carpette.

Et je redis :

— Alors ?

Sur un ton engageant.

Rachel se relève, elle a la joue écarlate.

— Vous êtes une brute, grince-t-elle.

— Confidence pour confidence, ma jolie, vous êtes une petite salope !

J'ajoute…

— Seulement, une salope, ça ne se contente pas de faire l'amour et les poches… Ça parle… Et vous allez parler !

Elle s'approche de moi.

— Je n'ai rien à dire, monsieur le commissaire !

— Voyons, ne me faites pas croire cela ! Une femme a toujours quelque chose à dire !

Je l'attrape par le bras.

— Par exemple ce que vous avez fichu du Rusco ?

— Je ne sais rien !

— Non ?

— Si !

— Même pas où l'on peut contacter les zouaves de Karl ?

Elle se campe devant moi, ardente, sauvage !

— Écoutez bien, commissaire. Je ne parlerai pas. Chez nous, il n'y a pas de… comment appelez-vous ça… de lavettes ! Nous savons nous taire. Vous m'avez eue, très bien… Mais je vous préviens tout de suite que vous ne tirerez rien de moi.

Elle a parlé, moins sous l'effet de la colère que pour mettre au point la situation.

Je sais qu'elle a dit vrai. Elle ne parlera pas. Eh bien, me voilà beau avec un nouveau pensionnaire clandestin.

Alors, une idée diabolique me traverse le cerveau.

Une de ces idées comme heureusement on n'en a que très peu et dont il est inutile de se vanter.

Je marche sur elle, la gueule mauvaise. Je sens que mon foie distille de l'acide prussique.

Je dois avoir la bouille si terrible qu'elle se met à reculer, épouvantée…

— Ah ! tu ne parleras pas, je grommelle.

— Non…

— Ah, tu ne parleras pas !…

Maintenant, elle est presque adossée à la fenêtre ouverte.

Prompto je me baisse, je lui empoigne les chevilles et je la fais basculer par-dessus la barre d'appui.

Un cri terrible qui tombe dans les profondeurs obscures… Miss Auto-Stop n'aura pas fait de vieux os à Paris !

*

J'ouvre la porte donnant sur le couloir.

Je n'aperçois plus la mère Tapautour. J'aime autant qu'il n'y ait pas eu de témoin ; même de témoin timoré qui bigle par le trou des serrures comme des larbins de palace.

Elle est en train de se confectionner du cacao. En attendant que son breuvage soit prêt, elle se fabrique des tartines de beurre et confiture qui donneraient la nausée à un rat d'égout.

— Dites, mémée, je fais, j'ai une mauvaise nouvelle pour vous : une de vos locataires vient d'avoir un accident ou une dépression nerveuse, bref, elle s'est jetée par la fenêtre.

— Mon Dieu ! s'écrie-t-elle. Qui est-ce ?

— La petite qui était avec moi.

Elle me regarde d'un air incrédule…

— Hé là, vous rigolez ?

Mais mon visage lui indique le contraire.

— Je suis tout ce qu'il y a de sérieux, la gosse a passé par la croisée… Alors, écoutez-moi bien : vous ne m'avez pas vu ; elle est venue ici toute seule en prétendant attendre un monsieur qui n'est pas venu… Vous ne savez rien ! Pour le reste vous bilez pas, vous n'aurez pas d'ennuis ! Je vais arranger le coup… Ça boume ?

Elle fait un signe d'acquiescement.

— Vous me ferez prendre des cheveux blancs ! dit-elle.

— Pas de danger, je fais, avec la teinture que vous employez !

CHAPITRE IX

Dernière tentative

— Voilà, dis-je au boss. J'ai fait ça, patron, bien que ce ne soit pas joli, parce que, à mon avis, nous n'avons pas d'autres façons de pousser ces salopards à l'action qu'en nous manifestant.

Les délais que nous accordent les Russes pour retrouver leur bonhomme expirent dans quatre jours, c'est du peu !

Il lisse son crâne en peau de fesse.

— En quoi la mort de cette fille poussera-t-elle les nazis à se manifester ? demande-t-il, d'un ton où perce une obscure réprobation.

— Suivez-moi, chef ! Lorsque, à Freudenstadt, ma bagnole a eu fait explosion, les Bunks ont aussitôt su que j'étais indemne. Ils avaient certainement quelqu'un de leur bord dans les parages de l'hôtel. L'aubergiste lui-même est peut-être dans le coup, qui sait ?

« Donc, ils ont appris, presque en même temps, que les forces d'occupation mettaient une voiture à ma disposition. Le colonel l'a gueulé dans la cour, devant tout le monde.

« Il aurait fallu être sourdingue pour ne pas le savoir. Il leur restait donc la possibilité d'organiser un coup fourré ; seulement, étant conduit par un soldat français, cet attentat prenait tout de suite une signification trop grave. Ça devenait un crime international. Ils ont préféré dépêcher une fille à eux sur la route pour essayer de m'avoir à la douceur… Ça leur permettait de se rancarder un peu sur moi… Je suppose que ma personnalité devait les intriguer un brin, non ?

— Continuez, dit le chef…

Il me regarde comme au cirque on regarde les évolutions du trapéziste sans filet. Seulement, ma gymnastique aérienne est une gymnastique morale…

— Donc, ils ont collé cette gosse à mes trousses. Il est évident qu'elle devait les contacter dès que possible. Or, elle n'a pu se manifester depuis le moment où elle a été avec moi, c'est évident. Je ne l'ai pas quittée d'une semelle et, une fois qu'elle a été chez la mère Tapautour elle n'est ni sortie, ni n'a téléphoné…

— Alors ?...

— Alors, fais-je, ne recevant aucune nouvelle d'elle ils vont bien essayer de

savoir ce qui lui est arrivé… Lorsqu'ils verront dans la presse, demain, qu'une mystérieuse jeune femme non identifiée s'est défenestrée, ils enverront quelqu'un à la morgue afin de vérifier s'il s'agit de Rachel. J'ai donné des instructions formelles pour qu'aucune photographie d'elle ne soit publiée.

— Je commence à voir où vous voulez en venir, murmure le boss. C'est très fort, j'en conviens. Nous allons installer une permanence à la morgue, et tous ceux qui viendront regarder le cadavre de la jeune femme seront pris en filature…

— Voilà ! triomphé-je.

— Vous avez eu cette idée avant de… de la pousser, San-Antonio ?

— Oui, fais-je en pâlissant un peu…

Le patron se lève.

— Chapeau bas, murmure-t-il, admirateur.

— C'est le cas de le dire, boss !

*

Je suis dans mon lit, et j'en écrase comme un loir.

Je rêve que je suis embauché aux Folies-Bergère pour faire des trucs en ombres chinoises à la vedette du spectacle… Nous sommes derrière un écran en verre dépoli, un projecteur nous biche en pleine poire. Je soulève la plume d'autruche qui l'habille et je commence l'exercice lorsqu'une sonnerie retentit. Cette sonnerie veut dire : en scène ! Bon Dieu ! mais j'y suis, en scène !

La sonnerie continue, lancinante.

Merde à la fin ! Il devient dingue, le régisseur, ou quoi ?

C'est à ce moment que je me réveille et que je comprends que cette sonnerie insistante est, en réalité, celle du téléphone.

Fulminant, je me dirige vers l'appareil, le crâne rempli des cloches du sommeil.

Illico j'identifie la voix : C'est celle du patron.

— Je suis heureux de vous joindre, dit-il…

Je l'interromps.

— Quelle heure est-il, chef ?

— Quelque chose comme deux heures du matin.

— Je peux vous poser une question ?

— Faites vite !

— Vous arrive-t-il de dormir ?

— Non, je ne sais pas de quoi vous voulez parler, déclare-t-il le plus sérieusement du monde.

Il enchaîne presque aussitôt.

— Demain matin, vous allez prendre le rapide de huit heures pour Strasbourg…

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Une chose bizarre…

— Elle a un rapport avec l'affaire qui nous intéresse ?

— C'est pour le savoir que je vous envoie là-bas. Apparemment rien ne permet de le supposer…

— Alors ?

Il y a un silence.

— Vous n'avez jamais remarqué que j'ai un grand nez, San-Antonio ?

— On marche à l'instinct, maintenant ? je demande…

Cette réplique est un peu osée. Le chef n'est pas d'humeur à se laisser charrier.

— Tant qu'on n'avance pas d'une façon logique, oui ! Soyez à mon bureau avant le départ du train, pour que je vous explique…

— À quelle heure ?

— Mettons six heures…

— Entendu, mais la planque de la morgue ?...

— Je mettrai quelqu'un de sérieux là-dessus, faites-moi confiance.

Il crache dans l'appareil :

— Good night !

Et raccroche.

Le déclic m'a meurtri les oreilles. Je pose le récepteur sur sa fourche.

M'est avis que j'aurais mieux fait d'aller pêcher la baleine à Terre-Neuve le jour où je suis entré dans les services secrets !

Deuxième partie

TOUT SE PAIE !

CHAPITRE PREMIER

Vingt-deux, v'là San-Antonio !

Le petit vieux à gueule de valet de chambre en retraite achève son yaourt avec des mines de poétesse sur le retour. Puis il essuie ses lèvres minces, lisse du plat de la main les quatorze cheveux collés en large sur son crâne blême et me demande :

— Vous connaissez celle du bonhomme qui achète les caméléons à ses enfants ?

Comme je ne la connais pas, je lui réponds que non ; et comme je suis un gentleman, je n'ajoute pas que je n'ai pas la moindre envie de me la faire raconter…

J'ai à penser, et il peut aller se faire cuire un œuf, lui et son caméléon…

Mais nous venons seulement de dépasser Bar-le-Duc et le petit vieux entend rester le plus possible au wagon-restaurant et jouir jusqu'au trognon de son vis-à-vis.

— Eh bien voilà, commence-t-il, c'est un bonhomme qui achète un caméléon à ses enfants pour leur montrer comme cet animal change de couleur.

— Très intéressant, je fais, tout en m'abîmant dans un océan de pensées…

— Il met le caméléon sur un chiffon rouge, continue le vieux.

— Qui ça ? demandé-je distraitement…

Le petit vieux aux quatorze cheveux ouvre des yeux interloqués…

— Mais le bonhomme, balbutie-t-il…

— Quel bonhomme ? je continue, l'esprit de plus en plus ailleurs.

— Mais celui qui a acheté un caméléon à ses enfants…

Je reviens sur la terre, si l'on peut dire, puisqu'en l'occurrence je suis dans un rapide lancé à cent à l'heure dans les plaines lorraines.

— Ah oui…

Le petit vieux se masse encore les cheveux… Je regarde son bocal et je me demande si ce sont bien des cheveux ou bien si ce ne sont pas des traits à l'encre de Chine qu'il se fait au pinceau tous les matins.

— Le bonhomme met le caméléon sur un chiffon rouge et le caméléon devient rouge, poursuit-il. Il le pose sur un chiffon noir et le caméléon devient noir… Il le pose sur un tissu écossais et… le caméléon éclate.

Sur ce, le petit vieux se fend le parapluie.

— Et puis ? je demande…

Il devient triste comme un film de Gaby Morlay.

— Vous ne comprenez pas ? Le caméléon éclate… Il éclate parce qu'on l'avait posé sur du tissu écossais.

Il se marre à nouveau, pour essayer de m'entraîner dans son sillage.

— Ce que c'est drôle, fais-je lugubrement…

Ça le décourage ; il se renfrogne et j'en profite pour méditer tout mon saoul.

Je regarde ma breloque ; elle dit onze heures. Nous arriverons à Strasbourg au début de l'après-midi… Pourvu que j'arrive à temps ! Ça serait le clou si je faisais un voyage là-bas pour des haricots…

Je sais que chaque minute compte. Le médecin de l'hôpital l'a dit au grand boss. Notre client ne passera pas la journée. S'il lui reste encore un atome de vie à mon arrivée, je dois coûte que coûte lui arracher son secret…

*

L'affaire a débuté tout couennement, comme toujours…

Un type est tombé malade dans l'hôtel où il était descendu à Strasbourg, terrassé par une attaque aiguë de poliomyélite. On l'a collé illico dans un poumon d'acier. Ça c'était hier au soir. Mais le mal ne peut être enrayé et le type est en train de clamser, à moins que ça ne soit déjà fait.

La direction de l'hôtel a fait coltiner ses bagages à l'hosto. Il y a eu un petit curieux, soit parmi le personnel de l'hôtel, soit parmi celui de l'hôpital, ce petit curieux a fouinassé dans la valoche du gars et devinez ce qu'il y a trouvé ?

Une bombe, tout simplement… Pas une bombe d'amateur, non, mais un engin tout ce qu'il y a de soi-soi, avec mécanique de précision, détonateur réglable, chauffage central, salle de bains et confort moderne.

Évidemment, le larbin a poussé des cris d'horreur en découvrant cette praline. Les flics sont venus… On a fouillé les papelards du mec, mais il n'avait sur soi qu'une carte d'identité au nom de Cluny qui s'est avérée archifausse. Comme doit incessamment s'ouvrir à Strasbourg une session internationale pour l'élaboration d'un traité de commerce avec l'Allemagne, les flics se sont dit que le type avait sûrement une idée de derrière la tête et ils ont alerté les services secrets.

Le chef, qui a le nez aussi creux qu'un roman de Pierre Loti, m'a mis sur le coup en se disant que tout ça était tellement louche qu'il fallait un caïd pour donner la lumière…

J'ai commencé par interviewer au fil le médecin chef de l'hôpital, ce matin, à la première heure.

— Ce type est fichu, m'a-t-il dit… Il meurt rapidement.

— On peut correspondre avec lui ?

— Non, il est à l'intérieur d'un poumon d'acier.

— Faites installer un micro dans le poumon de façon à ce que le moindre chuchotement soit audible.

— Il n'est plus capable, même, de chuchoter…

— Y a-t-il un moyen de lui donner un « coup de fouet », comme aux 4 CV ?

— Peut-être, mais il ne faudrait pas tarder…

— Préparez tout, j'arrive…

Et j'ai sauté dans le rapide.

Ceci dit, vous comprenez que le vieux tordu aux quatorze cheveux me court singulièrement sur les claouis avec ses resucées d'almanach Vermot.

Justement l'employé du wagon-restaurant distribue les additions. Je lâche un billet de mille, je lui dis de garder la mornifle pour assurer à sa vieille mère une fin d'existence douillette et je plante là mon valet de chambre retraité au moment où il se propose de me raconter l'histoire des deux lopes qui ne s'entendaient pas, mais qui refusaient de se séparer parce qu'elles étaient catholiques !

CHAPITRE II

Les grands moyens

Un tendre soleil pionce sur Strasbourg lorsque j'y débarque. Je regarde les toits, mais il n'y a pas plus de cigognes que d'intelligence dans les yeux d'un gardien de la paix.

Et je profite de l'occase pour vous faire un aveu : eh bien, chaque fois que je suis venu à Strasbourg, je n'ai pas vu une seule cigogne.

Une voiture noire avec un flic au volant est rangée sur le parvis de la gare. Un type en pardessus mastic et chapeau imperméable se tient debout à côté de la guinde. Pas besoin de suivre des cours du soir pour comprendre qu'il s'agit d'un brave matuche.

Je me dirige vers lui.

— Parions que c'est moi que vous attendez ? je demande.

Il me regarde d'un air méfiant.

— Commissaire San-Antonio ? demande-t-il

— Soi-même.

Il porte deux doigts aux ongles coupés court à son chapeau.

— C'est en effet vous que j'attendais, monsieur le commissaire.

Et il m'ouvre la portière.

— Comment va Cluny ? je demande…

Il hausse les épaules.

— Lorsque je suis parti, il y a un quart d'heure, il vivait encore, mais il était extrêmement bas… Franchement, je doute que vous puissiez lui tirer une parole…

— Nous verrons bien…

Il m'offre une cigarette, mais je la refuse, j'ai liquidé deux paquets de cousues en cours de route…

L'hôpital n'est pas très éloigné. C'est un vaste bâtiment gris et triste, comme tous les hôpitaux de France.

Mon compagnon me guide à travers un dédale de couloirs qui reniflent l'éther et l'agonie. Enfin il s'arrête devant une lourde sur laquelle il est écrit : « Défense absolue d'entrer », il frappe discrètement deux petits coups. On ne répond pas « entrez », mais une gentille infirmière vient ouvrir.

Elle est petite, blondasse, rondouillarde, bref, le genre de petit lot qu'on

aime à trouver en voyage.

Elle a l'air grave.

Son air grave vient de la présence dans la piaule de deux messieurs en blouse blanche qui, à en juger à leur maintien sévère, doivent être des huiles dans le corps médical du coin.

L'un est chauve avec des lunettes à monture d'or, l'autre est maigre avec un nez pointu. Les deux ont le même physique distingué et les mêmes yeux savants.

Ils me regardent avec intérêt. On leur a parlé de moi et ils savent que, dans mon genre, je suis chef de clinique dans les services secrets. C'est donc avec une certaine considération qu'ils s'avancent vers moi, la main tendue.

— Muller, dit le premier.

— Rosenthal, fait le second.

— San-Antonio, dis-je…

Et je me tourne vers l'étrange appareil occupant le milieu de la salle.

Je ne sais pas si vous en avez déjà vu, mais, un poumon d'acier c'est un drôle de machin.

Ça incommode de voir un pégreleux dans cette cage de fer. Ce qui est le plus impressionnant, c'est qu'il soit à l'horizontale.

Je me penche au-dessus de la lucarne de verre. Je regarde. Mon premier sentiment est que je n'ai jamais vu cet homme. Mon second est que ça n'est pas n'importe qui. Il a un visage distingué, une fine moustache blonde, des cheveux blond gris, des traits réguliers.

Je constate que le dispositif de sonorisation a été placé.

— Il vit ? je demande…

Il est difficile de s'en rendre compte, car le mec est rigoureusement immobile.

— Oui, font les toubibs…

— Il n'a pas parlé ?

— Non…

— Vous comptez lui appliquer un traitement actif pour essayer de lui rendre momentanément sa connaissance ?

— Tout est prêt, dit le second toubib, celui qui a nom Rosenthal.

Il croit bon de m'expliquer :

— C'est un procédé non encore vulgarisé. Je l'ai vu tenter avec un succès relatif en Suède, il visait à la guérison du patient, mais mes confrères scandinaves n'ont obtenu qu'une amélioration passagère ; très marquée, mais passagère…

— C'est tout ce que je demande, fais-je cyniquement…

« Allez-y…

Et je me recule dans le fond de la salle.

Les deux toubibs se penchent au-dessus d'une petite table et tripotent des flacons, des ampoules, des seringues.

Puis ils s'approchent de l'épouvantable appareil. Ouvrent un panneau placé

sur le côté et font une injection dans les flancs du patient.

Ils referment le panneau.

— Il ne reste plus qu'à attendre, déclare le toubib à bésicles.

— Ça opère vite, votre drogue ?

Ils froncent le sourcil. J'ai dans l'idée qu'ils devaient s'imaginer autrement que je ne suis un as des services secrets.

— Si ce traitement est opérant, disent-ils, nous obtiendrons un résultat dans l'heure qui vient…

L'infirmière va chercher des chaises pour tout le monde et nous prenons place autour de la machine infernale, guettant par le voyant de verre les réactions possibles du zigoto.

J'en profite pour me rancarder auprès de mon collègue de la police locale.

— Vous avez transmis la photo et les empreintes de cet homme à l'identité judiciaire ?

— Oui, il est inconnu.

— Vous avez trouvé une trace quelconque de lui avant son arrivée à l'hôtel ?

— Aucune. Il débarquait d'une voiture privée. Le conducteur de cette voiture s'est éloigné… C'était une voiture noire, mais le fait a passé tellement inaperçu que le portier de l'hôtel a été incapable de préciser la marque.

— Il n'a pas eu de visite, au cours de son séjour ?

— Non…

— Personne ne l'a contacté par téléphone ?

— Personne…

— Bref, il serait tombé de la lune que ça serait du kif ?

— À peu près…

— Seulement il n'est pas tombé de la lune. Vous avez passé son blaze dans les journaux locaux ?

Il me regarde, tout dérouté.

— Son quoi ? fait-il…

— Son nom ! Sa photo ?…

— Non, nous avons observé le silence le plus complet lorsque cette bombe a été découverte, car nous avons compris que la chose était grave.

Bien sûr, ils ont eu peur de se mouiller. Dans un sens, je préfère qu'ils m'aient conservé l'affaire intacte.

— Attention, me dit l'un des médecins, il reprend connaissance.

CHAPITRE III

Bavardage à sens unique

Le type, en effet, vient d'ouvrir les châsses.

Il bat des paupières et son regard se fixe sur les visages groupés au-dessus de lui, devant la lucarne.

Il ouvre la bouche, mais aucun son n'en sort. Il voudrait parler, mais la chose lui est impossible

Je crois que le boulot ne va pas être facile.

Je regarde le médecin au crâne déplumé.

— Il présente bien les réactions que vous espériez ? fais-je.

— Oui.

— Il ne pourra pas se manifester mieux que ça ?

— Je l'ignore… J'espère que si…

Je réfléchis et je me dis que mon zèbre pouvant battre les cils, s'il jouit de ses facultés, je peux toujours lui poser des questions…

J'attrape le petit microphone et je le porte à ma bouche.

— Pouvez-vous entendre ? je demande…

L'homme ne bronche pas. Son regard s'immobilise. Il doit ressasser cette question. Il lui faut du temps pour la réaliser et pour comprendre qu'elle s'adresse à lui.

J'attends un instant.

— Si vous me comprenez, reprends-je, battez simplement des paupières.

Nous attendons, les yeux rivés sur l'intérieur de ce monstrueux coffrage qui conserve la vie d'un homme, comme une lanterne conserve la vie d'une flamme.

Soudain, le pseudo-Cluny bat faiblement des paupières.

— Compris, dis-je.

Je cherche à condenser mes questions, de manière à ce qu'il puisse leur répondre de cette façon élémentaire.

— Vous avez eu une attaque de poliomyélite, dis-je, vous vous trouvez actuellement dans un poumon d'acier, vous comprenez ?

Nouveau battement de cils.

Cet interrogatoire est étrange. J'ai l'impression de jouer dans un film de Boris Karloff.

— Vous subissez présentement une légère amélioration, mais il se peut que celle-ci soit de courte durée. En bref, nous ne pouvons nous prononcer sur vos chances de guérison. Le mieux, pour vous, est donc que vous fassiez une déclaration si vous en avez envie… Avez-vous quelqu'un à faire prévenir ?

Il reste fixe. Ses yeux bleuâtres ne reflètent rien ; me voient-ils encore ? J'en doute, à en juger par leur éclat bizarre.

Pense-t-il seulement ? Est-il encore capable d'assembler des mots dans son crâne délabré ?

Je joue toute la partie sur une seule question, maintenant… Il ne doit pas penser, ou trop peu pour se dire que je peux être un policier et que ces paroles qui lui parviennent constituent un interrogatoire officiel.

— QUI FAUT-IL PRÉVENIR ?

Si dans sa torpeur d'agonisant, il parvient à répondre à cette question, je pourrai démarrer l'affaire, remonter jusqu'à la source…

C'est l'essentiel…

— QUI FAUT-IL PRÉVENIR ?

Alors je m'aperçois que, ne pouvant parler, il lui est matériellement impossible de répondre à cette question-ci.

Il ne peut s'exprimer que par la négative ou l'affirmative.

Il faut trouver un système…

— Vous avez quelqu'un à alerter ?

Il bat des cils…

— Une femme ?

« Oui », font ses paupières.

— Elle habite Strasbourg ?

Immobilité…

— Paris ?

Immobilité…

Sapristi, je ne peux pas passer en revue toutes les villes du globe…

— Elle habite la France ?

C'est général, mais aux grands maux les grands remèdes…

Il fait le signe affirmatif…

— Bon… Une grande ville ?

« Oui. »

J'ai de plus en plus l'impression de jouer aux noms de ville. Mais en ce moment ça n'est pas un jeu, c'est une tragédie.

Les médecins, l'infirmière, le flic suivent les péripéties de ce véritable drame à deux personnages dont un seul parle.

Tous sont crispés, tendus, plus crispés et plus tendus que s'ils assistaient à une opération chirurgicale périlleuse.

— Une grande ville de l'Est ?

Immobilité…

— Du Sud-Est ?

Immobilité…

— Du Midi ?

Battement des paupières…

— Marseille ?

Immobilité…

— Nice ?

Immobilité…

— Cannes ?

Il bat des paupières.

Voilà enfin un résultat… Cet homme a quelqu'un à faire prévenir à Cannes. Mais comment faire préciser une adresse ?

— Cette dame habite un appartement ?

« Oui », font les paupières…

— Dans le centre ?

Je sursaute…

— Elle s'appelle Cluny ?

Immobilité…

Fausse joie !

Je décide de prendre le taureau par les cornes. En l'occurrence, le taureau, c'est l'alphabet.

— Vous me comprenez bien, n'est-ce pas ?

« Oui », fait-il.

— Je vais égrener l'alphabet, très lentement. Lorsque j'arriverai à la première lettre du nom de cette personne vous me ferez signe.

Je commence : A… B…

Il fait signe.

— Son nom commence par B ? je demande…

Signe affirmatif…

— Parfait, la seconde lettre maintenant : A… B… C…

Je poursuis, très lentement ; à L, il fait le signe.

— C'est L, la seconde lettre ?

« Oui. »

La troisième lettre est donc fatalement une voyelle.

— A ?

« Oui. »

Je crois bon de préciser…

— Donc, le nom commence par BLA ?

Signe affirmatif.

— Continuons…

— Je me remets à réciter l'alphabet… Le type garde les yeux fixes. J'en suis à la lettre T et il n'a pas donné de signal.

Un des médecins me touche le bras.

— Vous pouvez arrêter, me dit-il, voyez : il est mort !

CHAPITRE IV

R.A.S.

C'est la tuile.

Votre petit copain San-Antonio a fait le voyage Paris-Strasbourg uniquement pour apprendre d'un agonisant qu'il connaît à Cannes une pépée dont le blaze commence par BLA. Vous avouerez que ça n'est pas lerche…

C'est la bouteille à encre, et même à encre de Chine… Dans toute sa noirceur !

Primo, on trouve un type avec une bombe perfectionnée dans sa valoche sans avoir la moindre idée sur la manière dont il comptait l'utiliser.

Deuxio, ce pèlerin, au moment de claboter, consent à ce que nous contactions une femme pour lui dire ce qui vient de lui arriver. Le pseudo-Cluny avait-il assez de jugeote pour comprendre que nous avons ou que nous allions trouver sa praline, dans les bagages ? Oui, sûrement, puisqu'il a pu se livrer à ce petit jeu compliqué (pour un mourant) de l'alphabet. Alors, en se doutant que ça allait chauffer il aurait mis sa femme – ou sa mère, ou ce que vous voudrez – dans le bain ?

Tout ça tourne aussi rond qu'un œuf.

Je soulève mon bada, parce qu'un macchab c'est un macchab et qu'on lui doit le respect.

Je me tourne vers mon collègue de la police strasbourgeoise.

— On y va ?

Il fait un signe affirmatif sans me demander où.

Je salue les toubibs d'un geste désinvolte et j'emboîte le pas au collègue.

— Drôle d'affaire, hein ? murmure-t-il

— Oui, je sens que je vais avoir du fil à retordre…

Je grimpe dans la voiture mise à ma disposition.

— Où désirez-vous aller ? fait-il…

— À l'hôtel où il était descendu…

Il donne les indications au chauffeur.

En cours de route, je lui dis :

— Vous allez faire photographier ce pégreleux, hein, les yeux ouverts, je veux un bon cliché, genre identité…

— Bien.

La voiture s'arrête. J'en descends seul…

— Occupez-vous de ces photos, il me les faut d'urgence. Rendez-vous à la police, je veux examiner les bagages du mort. Pendant que vous y êtes, faites-moi retenir une couchette dans le train de nuit pour la Côte d'Azur ; il doit bien y en avoir un, non ?

— Certainement.

— Bon.

— Dois-je vous renvoyer la voiture ?

— Inutile, je me démerderai par mes propres moyens…

Il est gêné de prendre congé de moi en étant assis alors que je suis debout.

Il se livre à un tas de contorsions qui veulent être des courbettes.

Je le calme d'un hochement de tête.

Puis je pousse la porte tournante de l'hôtel.

Un petit groom en livrée bleue se précipite à ma rencontre, il m'examine les paluches, espérant y trouver deux valises accrochées puis, voyant qu'elles sont vides, il regarde derrière moi. Enfin comprenant que je suis un voyageur sans bagages, par conséquent un gars qui n'a pas besoin de ses services, il se désintéresse de ma personne.

Je m'avance vers l'immense comptoir de la réception…

Un type qui ressemble à Erich von Stroheim, mais à un Erich von Stroheim sans envergure, tourne de mon côté un crâne aussi lisse qu'un secrétaire d'acajou.

— Monsieur désire ?

Je lui montre ma carte.

Il se casse en deux.

— À vos ordres, monsieur le commissaire.

— Je viens au sujet du type d'hier, lui dis-je.

— Je le suppose, murmure-t-il d'un ton déférent.

— Je voudrais avoir quelques éclaircissements sur son comportement durant son séjour chez vous.

— J'ai tout dit à vos collègues…

— À mes collègues peut-être, je ronchonne sous-entendu que je me fous de mes collègues comme de son premier cor au pied.

Et j'attaque, sec :

— Il est arrivé hier, n'est-ce pas ?

— Hier matin, oui…

— À quelle heure ?

— À dix heures du matin…

— Il faut combien de temps pour venir de la gare ici, en taxi ?…

— À peine cinq minutes…

— Y a-t-il des trains qui arrivent vers dix heures moins dix ?

Il réfléchit.

— Non, aucun, le dernier avant cette heure-là est le rapide de Bruxelles qui arrive à huit heures dix…

Je réfléchis. Donc mon zèbre n'est pas venu par le train, car il est peu probable qu'il se soit baguenaudé pendant près de deux heures dans les rues avec des valtouzes à la main, à la recherche d'un hôtel… À moins qu'il ne soit allé auparavant chez quelqu'un…

— Le portier l'a vu descendre d'une voiture, je crois ?

— Pas le portier, le groom.

Je désigne le petit gars en livrée bleue :

— Ce moucheron ?

— Oui.

Je fais signe au môme.

— Écoute, trésor.

Il vient, l'air vexé. Boudeur, tellement boudeur que le type chauve lui jaspine quelque chose en dialecte alsacien. Ce quelque chose a la vertu de rendre le gamin ineffable.

— Vous voulez me parler, m'sieur ?

— Non, je veux plutôt que tu me parles. Le type d'hier, l'homme qui a pris une attaque, on me dit que tu l'as vu arriver ?

— C'est vrai, m'sieur ?

— Il était en voiture ?

— Oui…

— Comment était cette voiture ?

— Noire… J'ai pas remarqué. Faut vous dire, m'sieur, je croyais pas que c'était un client car l'auto s'est arrêtée plus loin que l'hôtel. C'est seulement quand j'ai vu le bonhomme sortir ses valises…

— Il était accompagné d'une seule personne ?

— Un homme… Mais je ne l'ai pas regardé…

— L'homme a hésité avant d'entrer ici ?

— Non…

Je lui tends un billet de cent balles.

— Bon, laisse-nous.

Je me tourne vers Erich von Stroheim.

— Il vous a demandé une chambre ?

— Oui…

— Il a précisé la durée ?

— Pour une seule nuit…

— Bon…

Voilà enfin un élément intéressant. Le type, Cluny, n'avait pas l'intention de moisir à Strasbourg. Il devait partir aujourd'hui, or, aujourd'hui la conférence internationale ne siège pas encore, cette session n'est prévue que pour dans trois jours. Je crois que les craintes de mes collègues alsaciens étaient mal fondées. En ce cas, à qui Cluny destinait-il sa petite bombe ?

— Il est monté tout de suite à sa chambre ?

— Oui…

— Et puis ?

— Il y est resté jusqu'à sa crise. À midi, on lui a monté un déjeuner…

— Appelez-moi le garçon qui l'a servi…

Il fait un signe affirmatif, branche une fiche dans un des petits trous ronds du standard et baragouine quelque chose.

— Il va venir.

— Merci. L'homme n'a pas téléphoné, ni reçu de coup de fil durant son séjour ?

— Non.

— De visites ?

— Non plus !

— Lorsqu'il a empli sa fiche, a-t-il hésité ?

— Du tout…

Un grand type hâve, avec des cheveux ébouriffés, une veste blanche et des poches sous les yeux, se pointe.

C'est le larbin qui a servi Cluny dans sa chambre.

— Que faisait-il lorsque vous êtes entré ?

— Il lisait.

— Quoi ?

— Un livre…

— Il était vêtu comment ?

— Il était en chemise, avec sa veste de pyjama.

J'enregistre. Un type en chemise, avec une veste de pyjama et un bouquin, c'est un type qui ne se propose pas de sortir et qui n'attend personne.

Et pourtant si, Cluny attendait. Mais ça n'était pas quelqu'un, c'était l'heure. Il attendait qu'il fût l'heure de sortir de cette piaule avec sa bombe. Mais alors, s'il venait juste pour placer son petit engin et repartir, avait-il besoin de deux grosses valises ?

Je demande au garçon.

— Ses valises étaient défaites ?

— Une seule.

— Et l'autre ?

— L'autre se trouvait au fond de la pièce.

— Il ne vous a rien dit ?

— Rien de particulier…

Je reviens une fois de plus à Erich von Stroheim.

— Comment a-t-on découvert qu'il était malade ?

— C'est la femme de chambre… Elle n'avait pas passé l'aspirateur dans la pièce. Elle a frappé afin de voir s'il y avait quelqu'un, personne n'ayant répondu, elle est entrée… Il était couché à demi par terre, le buste sur le fauteuil ; sans connaissance… Elle a crié…

— Je vois…

— On a alerté Police-Secours. Ils ont emmené le client à l'hôpital.

— Parlons de… de la découverte faite dans la valise.

Erich von Stroheim rougit, ce qui, étant donné son absence de tifs, prends

une certaine ampleur.

— C'est un incident très pénible, dit-il… Nous avons débarrassé sa chambre et nous voulions faire porter ses bagages à l'hôpital pour le cas où l'on aurait besoin de son linge de rechange…

— Et puis ?…

— L'une des deux valises ferme avec une sangle terminée par une serrure. Il avait passé cette sangle dans la manette de la valise ouverte. De cette façon, les deux valises étaient liées. Cela ne facilitait guère le transport, vous en convenez…

— Évidemment.

— Alors je me suis permis de…

— De forcer la serrure ?

— De la forcer, non… J'ai ici un trousseau de petites clés de valises oubliées par les clients. L'une fonctionnait.

En soulevant la sangle, la valise s'est ouverte… Nous avons vu alors le… l'engin, sur une pile de linge… Au début, nous ne savions pas ce que c'était… et puis, nous avons compris et nous avons téléphoné à la police…

Je hoche la tête.

— Je comprends. Vous dites « nous », qui y avait-il avec vous ?

— Le groom, le garçon d'étage, la femme de chambre…

— Bon, merci.

CHAPITRE V

Bon voyage

Je fonce à la police où je retrouve mon convoyeur. Il me présente sur une table les colis du mort et ses fringues. Les vêtements ne comportent aucune marque… Quant aux valises, excepté la bombe (désamorcée par les artificiers de l'endroit) elles ne contiennent rien que de très honnête : du linge de corps, sans marque, des objets de toilette…

Tout ceci ne m'apprend qu'une chose, c'est que Cluny envisageait l'éventualité d'être arrêté puisqu'il avait ôté de ses vêtements toute possibilité d'identification.

Alors, s'il s'enfermait de la sorte dans un halo de mystère, pourquoi m'a-t-il donné ce début de nom ? Un homme qui arrache la griffe de son chemisier peut-il donner à la police le nom d'une femme qui le connaît ?

Ça ne me paraît pas logique. Et moi, bien que d'une nature nettement poétique, j'adore la logique…

J'ai hâte d'être à Cannes pour essayer de retrouver une femme habitant un appartement du centre, et dont le nom commence par BLA… C'est plutôt coton, mais j'ai réussi des exploits plus périlleux…

Le flic strasbourgeois m'affirme que les photos du mort sont au tirage et que je les aurai d'ici un quart d'heure.

— En attendant, dis-je, j'aimerais passer un coup de fil à Paris. Je m'isole dans un petit bureau plein de papiers jaunis et de mouches mortes. Ça sent l'administration dans toute sa poussière, dans toute son horreur !

J'allume une cigarette et je demande Paris, en priorité.

C'est le Vieux, lui-même, qui décroche.

— Ici San-Antonio, je dis.

— Ah ! J'attendais de vos nouvelles avec impatience… Alors ?

Je lui fais le compte rendu succinct de mon petit voyage ici.

— À coup sûr, dis-je en terminant, l'affaire est mystérieuse à souhait : voilà un type qui vient de crever dans une ville où il est inconnu en laissant dans ses bagages une superbombe… Il a l'air de tomber du ciel… Seulement, franchement, je ne crois pas du tout que ce cas curieux se rattache à l'histoire de l'attaché d'ambassade russe…

Le boss se tait.

— Allô ! je fais, craignant qu'on ne nous ait coupés.

— Allô, redit-il…

Un nouveau silence, puis :

— Que pensez-vous faire ? demande-t-il.

— Aller à Cannes ! J'ai un train dans peu de temps…

— Allez-y concède-t-il… En arrivant là-bas, passez un coup de fil au commissariat principal ; si, dans l'intervalle, j'ai du nouveau, je téléphonerai un message pour vous…

— La planque de la morgue n'a rien donné ?

— Rien… encore.

Je lui sais gré de cet « encore ».

— Voyez-vous, boss, si vous voulez me permettre de vous faire part de mon sentiment, j'ai horreur de courir deux lièvres à la fois…

— Ça n'est peut-être pas deux lièvres que vous courez, San-Antonio.

— Toujours votre pifomètre qui joue au pendule, patron ?

— Admettons, dit-il… En tout cas, je vais vous apprendre quelque chose.

— Quoi ?

— D'après la photographie de la bombe envoyée ici par bélino, à ma demande, nos experts estiment qu'il s'agit d'une bombe russe !

Comme, stupéfait, je ne trouve rien à dire, il ajoute :

— Bon voyage.

Le déclic !

Je m'aperçois que ma cigarette s'est éteinte. Je la rallume et je pose mes pieds sur le bureau maculé d'encre. Je tire des bouffées voluptueuses.

D'un côté, je cherche un attaché russe disparu, de l'autre, je trouve une bombe russe, tombée du ciel… Après tout, le Vieux n'a pas tellement mauvais blair !

Je passe en revue ma collection de cadavres, le Rigide, à qui j'ai fait sauter la gueule une fois canné ! La petite Frida, dont la moitié du corps est partie en morceaux, parce qu'elle avait un béguin pour ma pomme ! Rachel, précipitée par-dessus la barre d'appui d'une fenêtre… par mes soins ! Le faux Cluny, frappé de polio et décédé tandis que je le questionnais !

Des cadavres ! encore des cadavres ! Plus ou moins à l'actif d'un certain San-Antonio…

C'est moche à la fin ! Et pourquoi ?

Le sais-je au juste ? Pour l'enveloppe que le gouvernement me remet à la fin de chaque mois !

Certainement pas !

Pour le morceau de chiffon tricolore flottant au sommet des édifices publics ?

Je ne crois pas être un patriotard !

Non seulement dans la vie, il y a ceux qui sont agent d'assurances, marchand de vin, manœuvre chez Renault, cireur de parquets… Et puis ceux qui vivent en marge… En marge, pas forcément de la loi, mais surtout en

marge de la vie.

Moi, je suis de ceux-là…

Je suis de ceux-là, comme on est nègre ; je n'y peux rien.

On ne choisit pas.

*

— Voilà les photos, monsieur le commissaire ! dit le policier entrant.

Je pousse un soupir et j'écrase ma cigarette sous mon talon.

CHAPITRE VI

Aux devinettes

Le commissaire principal de Cannes, je le connais pour l'avoir contacté au cours d'une de mes enquêtes dans le Midi.

C'est un gars trapu, brun avec des cheveux frisés sur un large front. Il ressemble vaguement à un taureau.

Ses yeux sont vifs et il a un accent qui sent l'ail, comme de juste.

— Qu'est-ce que vous venez fiche ici ? demande-t-il…

— Jouer aux devinettes, je réponds.

— Ah oui ! Et on peut vous donner un coup de main, collègue ?

— Peut-être, conviens-je. Je suis ici pour retrouver une femme dont le nom commence par BLA et qui connaît cet homme.

J'exhibe la photo de Cluny.

Pellegrini – c'est le nom de mon copain – regarde l'image.

La photographie est impeccable. Les mecs du labo ont redonné à ce visage mort toutes les expressions de la vie et n'importe qui s'y laisserait prendre. N'importe qui, mais pas un homme expérimenté comme Pellegrini.

— Hé, dites, murmure-t-il, il m'a l'air un peu mort, votre bonhomme…

— Il l'est d'une façon totale… Sa physionomie ne vous dit rien ?

— Rien du tout, ça n'a jamais été un de mes clients…

Première déception ! Ce n'est pas que je croie au Père Noël, mais j'espérais vaguement que mon homme serait une vieille connaissance de la police cannoise.

Ça, c'est la déformation « poulet » ! Toujours croire qu'un suspect fait partie de la collection !

— On n'a pas passé de message à mon intention ?

— Aucun…

— Bon, il ne me reste qu'à me mettre en quête de cette dame BLA… et la suite.

Pellegrini cligne de l'œil.

— On pourrait tout de même aller sécher un pastissou, non ?

— Hum, je commence, je ne suis pas venu ici pour la liche…

— Dans mon bistro, continue Pellegrini, il y a le Bottin…

Je le regarde. Je suis tellement enfoncé dans mes emmerdements que je

n'avais pas songé à cet élément si commun et pourtant essentiel.

— D'accord ! J'en suis…

*

Blanc, Blanchet, Blanchon, Blavet, Blavette… C'est tout ! On a tort de se faire des idées préconçues. Je m'imaginais, avant d'ouvrir le bouquin, que des noms commençant par BLA, il devait y en avoir une séquelle. Eh bien, vous voyez, pas du tout… Cinq ! Ils sont cinq en tout et pour tout…

Une brusque allégresse me galvanise.

Si seulement ça voulait se mettre à rigoler, peut-être que je finirais par y voir un peu plus clair.

— Vous travaillez sur quoi ? demande mon collègue.

— Sur des carpes ! Pour la première fois de ma vie, j'enquête sur une affaire dont je connais les coupables, sans pouvoir pourtant la résoudre. Et c'est une affaire internationale, une affaire importante ! Et je suis limité par le temps… Et cette limite se rétrécit… Voilà, mon vieux, ce que je maquille ! J'ajoute que je commence à avoir les nerfs en boule et que je rêve de tout lâcher pour me consacrer exclusivement à la pétanque… J'en ai classe des macchabées, je voudrais un peu m'intéresser aux vivants, c'est légitime comme aspiration, non ?

Pellegrini est le genre de mec qui ne se casse jamais le bol !

Il me regarde.

— Vous, dit-il, vous êtes fortiche pour la châtaigne. Le bigornage c'est tellement votre rayon que, dès que ça marque le pas vous voyez rouge… Tenez, buvez plutôt un autre pastis… Et puis allez faire un tour sur le port… C'est joli, ça repose le ciboulot, vé !

Le conseil est bon.

— Je vais d'abord rendre une petite visite à ma bande de BLA, fais-je, après on pourrait se rencontrer pour une bouillabaisse, non ?

— C'est la voix de la sagesse qui s'exprime par votre bouche, affirme Pellegrini.

*

Blanc, entreprise de transport ! Je suis reçu par Blanc lui-même, un vieux bonhomme vêtu d'une combinaison bleue, d'une chemise à carreaux et d'une casquette comme un couvercle de lessiveuse. Il a de petites lunettes cerclées de fer, une branche a été rafistolée avec du chatterton.

Il regarde la photographie que je lui montre.

— Non, jamais vu ce type-là !

— Votre femme est là ?

Il hausse les épaules.

— Si je ne le connais pas, elle ne le connaît pas non plus, affirme-t-il avec cette belle certitude des âmes pures.

— On peut tout de même lui montrer, non ?

— Mélie, hurle-t-il…

La Mélie se pointe, voyez style marchande de poissons. Elle écoute ma fable, regarde la photographie.

— Hé non, je le connais pas, peuchère…

Elle regrette. Ça lui dirait, à Mélie, de donner dans le Qui ? Détective…

J'empoche le carton.

— Excusez, braves gens…

Blanchet, avocat… Il est tout jeune, sérieux comme un pape, avec l'air d'avoir perdu le procès de l'année.

— Connais pas, inspecteur… déclare-t-il.

— Mme Blanchet ?

— Il n'y a pas de Mme Blanchet. Ma mère est morte et je ne suis pas marié.

Avec sa mine constipée, ça n'a rien de surprenant, et ça n'est pas à souhaiter à une môme, qu'il convole !

Je le laisse pour visiter Blanchon.

Cette fois il n'y a pas de M. Blanchon. C'est une vieille dame, à l'air triste, qui vient m'ouvrir.

— Madame Blanchon ?

— Oui, monsieur.

— Police, nous cherchons à identifier un homme… Connaissez-vous celui-ci ?

Elle regarde l'image.

— Non, du tout !

Comme tous les autres, elle me demande la raison pour laquelle je lui demande ce renseignement. Force m'est de lui expliquer que nous savons que l'individu en question a des attaches à Cannes et que son nom commence par BLA…

— C'est un assassin ? demande-t-elle.

— Je n'en sais rien, madame… Excusez pour le dérangement…

Je raye son nom de ma courte liste d'adresses. Fichu boulot ! C'est une besogne d'inspecteur de commissariat que j'accomplis là !

Il ne m'en reste que deux.

Les Blavet sont déjà à table lorsque je m'annonce. Ils crèchent dans un appartement modeste, tout au fond d'un immeuble pauvre empestant l'huile d'olive chaude.

Ils sont gros et sales, il y a une tinée de lardons dans la pièce. Ma photo ne leur produit aucun effet et ma qualité de flic paraît les contrarier plutôt qu'autre chose.

Je me hâte de faire la valoche, la gorge étrécie par l'angoisse. Il ne me reste qu'un BLA à visiter. S'il est négatif, j'aurai fait le voyage sur la côte pour

peau de bal…

Mon palpitant est bloqué à fond lorsque je parviens devant un immeuble confortable avec ascenseur et vue sur la mer.

Je lis les noms fixés sur les boîtes à lettres. Sur l'un je renouche puissamment. Monique Blavette ! Le blaze est gravé en belle ronde dans du cuivre. Une femme !

Une femme toute seularde !

Je consulte le tableau des locataires et je constate que la souris pioge un studio, tout en haut, construit sur le toit en terrasse.

Je pénètre dans l'ascenseur et j'appuie sur le dernier bouton. Comme résultat, ça m'amène au septième. À partir de là, un escalier de pierre, très bref, conduit à la terrasse.

La crèche de la môme Blavette a été construite en additif sur le toit. C'est tout simplement ravissant. Imaginez une petite baraque du genre bungalow, avec une pergola croulante de fleurs… Un parasol à bandes oranges et vertes… Des meubles de jardin en pailles tressées… Cette souris est, ou bien la fille du roi du fromage mou, ou bien la poule du roi du tire-bouchon à musique ! Pour se payer une fantaisie comme celle-là, faut avoir des pépites dans le Frigidaire…

Je m'annonce vers la lourde en bois vernis, elle fait lourde de péniche.

Comme j'avance mon index sur le bouton de sonnette, je sursaute. Une floppée de petits trous constellent la lourde à mi-hauteur. Ces trous, pas besoin de me faire un dessin, je sais que ce ne sont pas les vers à bois qui ont pratiqué ces petits trous ronds. Si ça n'est pas une rafale de composteur, une rafale de Thomson, s'entend, c'est le râtelier de votre grand-mère…

Et c'est du neuf ! Les écailles de bois sont encore brillantes et tachées de poudre.

Je sonne.

Rien ne répond. Le silence est le maître de cet appartement aérien. Par acquit de conscience je sonne à nouveau.

Comme la patience n'a jamais été mon fort, je fais appel à mon petit sésame. C'est un gentil outil qu'un cheval de retour m'a refilé, un jour où je lui avais évité des ennuis, et qui a la propriété miraculeuse de s'entendre avec toutes les serrures. Il ne me faut pas cent six ans pour venir à bout de celle-ci. Seulement, bien que le pêne ait joué, la porte ne s'ouvre pas. Y aurait-il un verrou à l'intérieur ? Non pourtant, car la porte a tout de même bougé.

Je lance un sérieux coup d'épaule dans le panneau. Le vantail s'écarte de cinquante centimètres. Je me glisse par cette ouverture et alors j'aperçois quelque chose de vachement moche !

Il y a une fille de l'autre côté de la lourde, et c'est son cadavre qui bloquait celle-ci.

Elle a dégusté la giclée dans le thorax. Ça lui a pratiqué dans la poitrine un trou grand comme une assiette à soupe par lequel elle s'est vidée de tout son sang. Une balle l'a cueillie dans l'œil gauche et celui-ci pend misérablement

sur sa joue, comme un petit Yo-yo…

Je réprime une impérieuse envie de dégueulancher ! Des trucs pareils ! On a beau être blindé, ça vous flanque la secousse. Je fais une immense enjambée pour franchir la mare rouge. Je pénètre dans l'appartement à la recherche du téléphone. M'est avis que le concours de Pellegrini est assez indiqué !

CHAPITRE VII

L'appât

Pellegrini fait une grimace en regardant le cadavre.

— Comment qu'elle a été fadée, la souris, murmure-t-il… Elle n'a pas dû dire ouf !

Il hume le climat délicat de cette maison de poupée bâtie entre ciel et terre. Vraiment cette terrasse n'était pas faite pour servir de cadre à un scène d'horreur. Au contraire, on dirait une île aérienne conçue pour l'amour et la joie d'exister.

— Pourquoi m'avez-vous demandé de venir seul ? interroge-t-il, curieux.

— Parce que, fais-je, il me paraît judicieux d'arrêter certaines dispositions…

— Lesquelles.

Au lieu de lui donner une réponse, je lui pose une question.

— Pourquoi tue-t-on une fille sans pénétrer dans son appartement, hein ? Pellegrini, pourquoi ? Parce qu'on désire uniquement sa mort ! Il n'est pas question de la voler, ou de la violer… Pourquoi désire-t-on la mort d'une fille ?

— Par vengeance ? propose mon collègue.

— Possible, mais qui peut se venger d'une jolie fille ? Un amoureux éconduit ou une rivale jalouse ? Je doute que dans l'un ou l'autre cas on se serve d'une mitraillette. C'est un genre d'outil qui n'est pas à la portée de tout le monde et c'est heureux. Donc, il reste un autre motif, plus plausible : on peut tuer une fille pour la faire taire !

— Quelqu'un savait que vous étiez sur sa trace ?

— Il faut le croire… Mais je penserai à ça plus tard, pour l'instant nous avons mieux à faire…

Pellegrini sort de la terrasse.

— Ce cadavre me retourne, avoue-t-il. Quelle est votre idée, San-Antonio ?

— Il n'y a pas de cadavre, Pellegrini, pas de cadavre, mais une femme grièvement blessée, vous m'entendez ?

Il ouvre des gobilles formidables.

— Je suis peut-être bouché, mais du diable si je comprends où vous voulez en venir !

Je lui mets la paluche sur l'épaule.

— On a tué cette fille pour la faire taire, mon vieux. Comme les fumiers qui ont fait ça ont tiré à travers la porte, ils n'ont pu vérifier si leur besogne était accomplie. Ils le croient parce que la chose est probable, mais elle n'est pas prouvée. Je décide donc qu'un miracle a épargné la fille, du moins partiellement ! Si vous le voulez, la version est la suivante : on a retrouvé une môme râlante. Plusieurs balles dans la poitrine, par miracle, aucun organe vital n'est atteint. Elle est extrêmement faible parce qu'elle a perdu beaucoup de sang. On lui a fait des transfusions. On espère que dès demain elle sera en état de parler…

— Je comprends, approuve Pellegrini, et vous espérez que les tueurs essaieront de la finir ?

— Juste. Quand on prend le risque de tuer une fille, c'est parce qu'on est absolument décidé à la lui boucler pour toujours. Nous allons installer une souricière quelque part. Et voilà pourquoi je vous ai demandé. Il me faut un endroit sûr, en fait d'hosto, et des types sûrs pour l'y conduire. Je ne tiens pas à ce qu'on chuchote que mon histoire est du bidon…

Pellegrini réfléchit.

— J'ai un ami qui est chef de clinique, dit-il, de son côté ça s'arrangera facile, mais on ne peut être assuré que les infirmiers, les ambulanciers, les gardes-malades feront le motus ; j'ai autre chose à vous proposer…

— Quoi ?

— Ma femme…

Je n'entrave pas très bien.

— Votre femme ?

— Oui… Je vais lui dire de radiner ici. Elle jouera à la blessée. Nous camouflerons le corps de la morte en attendant. De la sorte je n'aurai que le toubib à mettre dans la confidence, et je réponds de lui, c'est un dur ! On a fait le maquis ensemble !

Sans attendre mon avis, il va décrocher le téléphone et affranchit sa guenon sur le rôle qu'il espère lui faire jouer.

Il raccroche et se tourne vers moi, radieux.

— C'est une romanesque, dit-il, elle accepte d'enthousiasme. Comme ça, j'aurai une nuit de liberté, à quelque chose malheur est bon ! Eh bien, je vais chez mon pote pour l'affranchir. Dès que ma bonne femme sera là, téléphonez au numéro que voilà.

Il s'en va et je demeure seul avec le cadavre de la fille. Je profite de ce tête-à-tête pour fouiller le studio. Mais ce petit travail ne m'apprend rien d'intéressant. La nervosité me gagne. J'allume des cigarettes que j'envoie balader. Je me dis : en voilà assez, assez ! Depuis des semaines je suis sur une affaire foireuse, tout ce que je touche s'effrite comme ces pierres poreuses bouffées par le temps…

Je me promène d'un bout de la France à l'autre, je gueule, je charrie des cadavres, j'en fabrique, j'interroge… Tout cela sans enlever le plus léger

résultat.

Cette formule de l'appât de la morgue à Paris n'a pas l'air d'attirer les poissons… S'il y avait eu du neuf, le chef m'aurait prévenu. Tiens ! Il faudra que je lui passe un coup de fil, à celui-là !

Assis dans un fauteuil de la terrasse, j'examine le paysage, la mer toute proche, les palmiers… Il ne me manque qu'un coup de whisky. Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais je deviens presque sobre ces temps-ci. Et la sobriété, si elle convient aux chameaux et aux équilibristes, n'est pas mon rayon. Au contraire… Pour bien gamberger et rester le caïd du coin, il me faut du raide dans les entrailles.

Je vais fureter du côté de la cave à liqueurs que j'ai aperçue au cours de mon tour d'horizon. Je déniche exactement ce que je désire, comme quoi on finit toujours par trouver ce qu'on cherche quand on veut bien s'en donner la peine.

C'est une bouteille de scotch, non décapsulée.

Je la déflore en moins de deux, je retourne faire sisite dans le transat et je l'ajuste à l'endroit que le Bon Dieu m'a donné pour cet usage, c'est-à-dire à mes lèvres. La bouteille étant pleine, je n'ai pas à renverser beaucoup la tête…

Tandis que je tète, je cligne des yeux. Un rayon fugace de soleil me pénètre droit dans les châsses. C'est d'autant plus curieux que, non seulement je suis à l'ombre, mais encore que j'ai le dos tourné à ce que le poète appelle l'astre du jour !

À nouveau, le rayon de soleil danse sur la terrasse.

On dirait qu'un gamin s'amuse à capter ce rayon dans un miroir et à me le braquer dans le gicleur. J'aime pas du tout ces façons-là, moi… Oh ! mais pas du tout…

Je regarde en direction de l'éclat… Je vois qu'il provient d'une fenêtre d'un immeuble moderne situé de l'autre côté de la rue. À cette fenêtre, il y a un rideau dont un côté est légèrement soulevé.

Ce qui reflète le soleil, ce n'est pas autre chose que la lentille d'une lunette d'approche.

Quelqu'un m'observe à distance, embusqué derrière le rideau. Mais, sans qu'il s'en doute, le soleil l'a trahi. J'y vois un heureux présage. Si le soleil se range de mon côté, tous les espoirs me sont permis !

CHAPITRE VIII

Du nouveau

Un pas sur la terrasse me fait me retourner. Une gentille petite bonne femme s'amène. Elle va franchir la zone découverte et se placer dans le champ visuel de l'observateur.

— Arrêtez ! je fais…

Elle stoppe.

— Vous êtes madame Pellegrini ?

Oui…

— Ne venez pas jusqu'ici, quelqu'un surveille la maison avec une longue-vue. Restez où vous êtes !

J'allume une cigarette et je la rejoins nonchalamment.

— Ne bougez pas de l'entrée ; si les infirmiers rappliquent, dites-leur de ne pas pénétrer non plus sur la terrasse et de m'attendre, je reviens tout de suite…

Je descends l'escalier de pierre, je saute dans l'ascenseur et me voilà dans la rue.

J'ai pris des repères sérieux… La fenêtre par laquelle on m'observait est située au haut de l'immeuble voisin, entre une fenêtre pourvue d'un store tango, et une autre à rideaux rouges. Donc, impossible de me tromper.

Je me demande qui est l'observateur : peut-être tout simplement un maniaque qui s'amuse à faire le voyeur ? Mais je tiens à en avoir le cœur net.

Je traverse la rue. L'immeuble qui me préoccupe ressemble comme un frère à celui que je viens de quitter. Une concierge jeune et comestible frotte le hall avec un balai-brosse, les mains protégées par des gants en caoutchouc…

— Pardon, madame, je fais avec mon sourire type Walter Pidgeon, pouvez-vous me donner la liste de vos locataires du septième ?

— Pour quoi faire ? s'inquiète-t-elle.

— Mettons que ce soit à seule fin de soulager une curiosité légale, je dis en produisant ma carte.

Elle n'est pas outre mesure épatée. Une carte de police n'a plus le même prestige, de nos jours, auprès de la jeunesse.

— Au septième, dit-elle, j'ai un professeur de natation qui est sur la plage en ce moment. Une institutrice en vacances et un appartement à louer…

— Répétez ! je fais… Un appartement à louer ! Voilà plusieurs lustres que je n'ai pas entendu prononcer une pareille phrase par une concierge !

Elle hausse les épaules.

— Il est à louer, c'est façon de parler, en vérité on ne peut pas le louer pour le moment parce que le type qui avait ça est mort et que les héritiers se bouffent les foies…

Je réfléchis.

— C'est bien celui du milieu, n'est-ce pas ?

— Oui…

— Vous en avez la clé ?

— Non…

— Ça ne fait rien… Personne ne s'y trouve présentement ?

— Mais non, puisque je vous dis que…

— Ça colle, merci…

Je m'engage dans le hall.

— Ben, où allez-vous ? s'écrie la souris.

Je ne peux pas lui dire pour le moment que je m'intéresse aux appartements inoccupés lorsque quelqu'un les utilise comme observatoire.

— Au ciel, je réponds, je monte toujours jusqu'à votre septième, ça me rapprochera un brin !

Elle oublie d'en refermer la bouche.

*

Une fois devant la lourde, je prête l'oreille. Aucun bruit !

Un doute m'envahit.

Et si je m'étais gourré ? S'il s'agissait seulement d'un objet brillant oublié dans l'angle de la croisée ?

Après tout, peu importe.

J'appuie un petit coup bref sur la sonnette.

Le silence toujours…

Pas la peine d'hésiter, pour la seconde fois j'ai recours à mon outil de précision.

La serrure n'est pas plus récalcitrante que l'autre. Je pénètre dans le vestibule où flotte une odeur mièvre de renfermé.

Un rapide calcul me fait deviner la pièce où la personne à longue-vue se tient.

J'en tourne le loquet et je me jette de côté.

Mais si je croyais dérouiller une nuée de valdas, je me suis singulièrement gourré car, là encore, c'est le silence.

Un silence à couper au couteau…

Je risque un œil prudent. La pièce est vide… J'entre. Je vais à la croisée. Je soulève un coin du rideau et, effectivement, j'aperçois très distinctement la

terrasse où s'érige la hutte de feu la môme Blavette.

Je bigle autour de moi ; rien ne permet de déceler le séjour récent de quelqu'un… Si pourtant ; une odeur… Un parfum assez âcre que j'ai déjà reniflé quelque part. De cela je suis absolument certain. Voyez-vous, je possède entre autres dons naturels, la mémoire du nez… Oui, cette odeur âcre, ce parfum de tubéreuse, a déjà chatouillé mon renifleur… Mais où ? Mais quand ?

Je trouverai bien.

Je respire profondément pour bien enregistrer la sensation délicate qu'il me procure. Puis je visite le reste de l'appartement. Dans la cuisine il y a une porte, non fermée au verrou, qui accède à l'escalier de service. C'est par là que mon voyeur s'est débiné en entendant mon coup de sonnette. J'ai agi comme une portion de courge ; j'ai eu tort de sacrifier aux usages… Si je me mets à devenir mondain, à cette heure !

Je bondis sur le palier afin de rebicher l'ascenseur. Avec un brin de chance, la pipelette aura peut-être vu sortir le mystérieux renoucheur… Et, comme il aura été obligé de se tasser les sept étages, il me sera peut-être possible de le rattraper. Là encore, je dois déchanter. La jeune concierge est là, regardant à l'intérieur de l'appartement avec curiosité…

Si elle est là, elle n'a pu voir sortir la personne qui m'intéresse.

— Où donne la sortie de service ? je demande.

— Dans l'impasse d'à côté…

Je bondis dans l'ascenseur sans m'occuper de ses glapissements.

Une fois dehors, je repère l'impasse dont a parlé la cerbère. Évidemment, il n'y a personne.

Je l'ai dans le baigneur !

Je pousse un juron si puissant que douze personnes se retournent.

Enfin, je vais toujours retourner à mes macchabées !

Les vrais et les faux !

CHAPITRE IX

La nuit incertaine

Tout ronfle dans l'hosto. La piaule où l'on a installé la grognace de Pellegrini est située au fond d'un couloir au premier étage.

C'était une chambre à deux pieux, séparés par un rideau coulissant. J'ai tiré le rideau et je me suis installé dans la seconde partie de la pièce le pétard à portée de la main, attendant les événements…

Thérèse Pellegrini occupe donc le premier lit. On lui a entortillé de la gaze tout autour du visage pour que ça fasse plus vrai… J'entends son souffle régulier et, à travers les fentes pratiquées dans le rideau, j'aperçois un petit morceau de son visage. Une lampe veilleuse met dans la pièce une lumière confuse, d'un bleu malade, tout juste suffisante pour que je puisse lire l'article paru dans l'édition spéciale du canard de Nice qui vient de sortir.

Il s'intitule :

DRAME MYSTÉRIEUX À CANNES

En sous-titre :

Une jeune femme est abattue à la mitraillette
à travers la porte de son appartement

Le gars de l'article s'en est donné à cœur joie avec des images toutes faites…

Dans chaque paragraphe de l'article il y a des « méthodes de Chicago », des « la malheureuse », des « mystérieux agresseurs », etc. Mais l'essentiel s'y trouve, fort bien présenté. On dit en conclusion que la jeune fille est à la clinique Rondeau dans un état très grave, mais non désespéré… Plusieurs perforations intestinales, deux balles à moins de deux centimètres du cœur, etc. Rien de vital heureusement. Son état d'extrême faiblesse n'a pas permis à la police de l'interroger mais, à la suite d'une intervention chirurgicale et de plusieurs transfusions de sang, il est probable qu'elle subira dès le lendemain un premier interrogatoire.

C'est juste ce que je désirais : du sur-mesure en quelque sorte !

Si vraiment les mecs qui ont dessoudé la fille tiennent à lui clore définitivement le clapet, cet article va les inquiéter, non ? Où alors vaut mieux ne pas se lancer dans la logique et, en ce cas, autant raccrocher sa cervelle au portemanteau tout de suite !

Je laisse tomber le canard pour me plonger dans des réflexions profondes.

La lumière pâlotte de la pièce avive l'acuité de mon caberlot.

Le parfum qui flottait tout à l'heure dans l'appartement vide me tourmente comme une crise d'urticaire… Je me gratte donc la matière grise avec frénésie.

Ce parfum ? Où l'ai-je respiré, déjà ?

Voyons, quelles sensations réveille-t-il en moi ?

Des sensations de verdure et de mort… De verdure et de mort !

Je bondis ! Ça y est, j'ai trouvé…

Ce parfum, c'est celui de la fille Bunks.

Elle sentait ça, l'autre matin, lorsqu'elle m'est apparue dans le hall gothique de sa propriété de la Forêt-Noire.

Sur le moment, je n'y avais pas pris garde. Elle était tellement belle que je ne pouvais évidemment pas dissocier son parfum du tout harmonieux qu'elle composait.

Mais c'est bien ça… Verdure… La verdure sombre de la forêt… La mort : son faux frère, Frida…, Rachel…

Je claque mon pouce contre mon index. Enfin, je trouve une preuve que ces deux affaires sont liées, que le chef a vu juste. Preuve si l'on veut… Pas pour jury du tout… Mais preuve intime et c'est de ça que j'avais le plus besoin…

Mon geste de contentement fait sursauter la petite Pellegrini.

— Qu'est-ce qu'il y a ? chuchote-t-elle…

Sa voix est flageolante.

— Rien, je fais…

Il y a que je sais qui m'observait depuis la fenêtre d'en face… C'était la fille Bunks, la belle, la blonde Christia Bunks.

— Rien, je murmure ; il n'y a rien du tout, ne vous bilez pas, mon chou !

Bon. La bande des nazis est dans le coup… L'homme à la bombe russe était des leurs… Ils ont su qu'avant de mourir il a parlé… Ils ont su que je me suis embarqué pour Cannes afin d'y chercher une fille dont le nom commence par BLA…

Comment ont-ils pu savoir ça ? Mystère et boule de gomme. Mais en regardant les choses sur place, je sais que je pourrai le découvrir… Bien, bien, bien, ça commence à remuer… Comme la vermine sur un cadavre.

Et j'aime quand ça remue !

La femme de Pellegrini doit se laisser gagner par l'inquiétude.

— Oui ?

— Dites, murmure-t-elle.

« J'ai peur, avoue-t-elle…

Je dois avouer que cette ronde des heures, ce silence ambiant, coupé de

temps à autre par une sonnerie d'appel lointaine, ou par un gémissement semblant sourdre des murs porte sur le système nerveux…

— Allons donc, dis-je en m'avançant vers son lit… Peur de quoi, ma petite bonne femme ? Je suis là, non ?

Je brandis mon revolver…

— Et même un peu là !

— J'ai peur, répète-t-elle…

Elle ajoute :

— Restez à côté de moi…

Officiellement, je suis le toubib habituel de la môme Blavette, et je passe la nuit à son chevet, cette version pour le personnel de la clinique…

Donc, il n'y a pas d'inconvénient à ce que je reste à ses côtés ; mais je n'y tiens pas, préférant demeurer embusqué derrière mon rideau…

— Non, non, souffle-t-elle, comme si elle lisait dans ma pensée, ne partez pas, ne partez pas !

Elle me saisit la main. Ses paumes sont moites…

Elle m'attire contre elle… Qu'est-ce qu'elle s'imagine, la mère Pellegrini ? Que je vais lui offrir une partie de cinéma ?

Comme si j'avais que ça à penser !

Ah ! les gonzesses, toutes les mêmes ! Une ambiance un peu touffue, une lumière faiblarde, un tête-à-tête avec un ouistiti pas trop mal baraqué et les voilà parties !

Je sens son souffle sur mon visage. Elle serait plus rassurée si je pieutais avec elle… Bien sûr, remarquez qu'elle vaut le voyage, seulement je ne suis pas là pour ça, et puis si on se fait marron entre collègues, où on ira pêcher de la moralité, hein ?

— Touchez comme mon cœur bat fort, soupire-t-elle en me plaçant la pogne sur son sein gauche. Je palpe le morcif ; c'est pas de la fonte renforcée, mais ça tient droit tout de même…

Un petit vertige me chavire et je sens que d'ici moins d'un quart d'heure, le bon Pellegrini va en porter une paire si bath qu'il ne pourra pas même passer sous l'Arc de Triomphe quand il ira à Paris…

Seulement mon ange gardien est fidèle au poste ; juste comme je vais y aller de mon voyage, on frappe à la lourde.

CHAPITRE X

Du pétard, enfin !

Je plonge ma main dans ma poche, là où il y a mon feu.

— Entrez !

La porte s'ouvre. C'est l'infirmière et l'une de ses collègues.

— Je viens pour la piqûre ! dit-elle.

Pourquoi ai-je l'impression soudain, que quelque chose ne tourne pas rond ?

Il a été convenu avec le toubib qu'on donnerait des soins à Thérèse Pellegrini comme s'il s'agissait réellement d'une blessée, mais les piqûres qu'on lui fait sont des piqûres à l'eau de mer.

— Ça vous fortifiera toujours, a affirmé le docteur…

Donc, rien de surprenant à ce que la petite infirmière préposée à la chambre 8 (qui est celle que nous occupons) entre avec une seringue à la main… Par contre, ce qui est plus étrange, c'est qu'elle se fasse accompagner d'une collègue.

— Qui est mademoiselle ? je demande…

— Une collègue à moi qui me remplacera tout à l'heure, dit-elle, comme elle est nouvelle, je lui montre le service…

Rien à redire non plus à cela !

Alors ? D'où vient que ça grince dans toute ma personne ? Ne serait-ce pas la voix de la jeune fille ? Elle contient, semble-t-il, un je ne sais quoi d'anxieux… De très vaguement anxieux… C'est imperceptible pour n'importe qui, mais j'ai pour moi un atout féminin : l'intuition. Ça ne tourne pas rond…

La jeune fille a saisi le bras de Thérèse, elle a remonté sa manche, elle passe un coton imbibé d'éther sur l'avant-bras… Pendant ce temps, la nouvelle se tient légèrement en retrait, regardant avec attention. Elle est pleine de bonne volonté, cette petite, ça se voit à ses yeux… Mais pourquoi diantre tient-elle sa main droite immobile dans la poche de sa blouse blanche ?

Je contourne le lit en bâillant.

— J'ai l'impression qu'il y a un léger mieux, dis-je…

Je suis près de la nouvelle. Brusquement je lui empoigne le bras droit. Elle fait un saut de carpe, mais quand je tiens quelqu'un serré, vaut mieux aller

chercher tout de suite une hache pour me faire lâcher prise.

Je lui tords le bras, elle pousse un cri léger…

Je glisse ma main libre dans sa poche et j'en ramène un chouette soufflant.

— Drôle d'instrument de travail pour une infirmière, je ricane.

L'autre donzelle a posé sa seringue sur la table de chevet et s'est écroulée sur le lit, le visage blême et ruisselant de sueur.

— Mon Dieu, hoquette-t-elle, comme j'ai eu peur…

« Cette femme est venue à moi, dit-elle, elle tenait cette seringue à la main.

« — Le docteur demande que vous fassiez tout de suite cette piqûre au 8, m'a-t-elle dit.

« Je ne la connaissais pas. J'ai répondu que j'allais demander au docteur, car il m'avait laissé des instructions précises… Alors, elle a braqué son revolver et a dit que si je refusais d'obéir…

La donzelle au flingue n'en mène pas large.

Thérèse non plus, dans son lit.

— Regarde, dis-je à la fausse infirmière, je vous ai possédés pour une fois. Cette histoire de blessée, c'était des charres. Un piège dans lequel tu es tombée…

« Laissez-nous, fais-je à l'autre infirmière et à la mère Pellegrini, cette dame et moi avons à parler.

« À parler très sérieusement !

Elles quittent la chambre.

Je joue négligemment avec les deux feux.

— Tu travailles pour le compte des Bunks, n'est-ce pas ? je demande.

Motus.

Je me demande ce qu'ils leur font prendre comme sérum de silence, dans cette bande de pieds nickelés ! Pas moyen de la leur faire ouvrir…

Tant pis pour eux, depuis mon coup de la môme Rachel, je suis devenu un extrémiste.

— Très bien, on va continuer le nettoyage, décidé-je… J'y mettrai le temps, mais je finirai par vous posséder tous, ma petite !

Je la plaque sur le lit de deux beignes corsées. Puis, au moyen des draps je l'attache solidement.

Ceci fait, j'empoigne la seringue.

— C'est toi qui vas en profiter, trésor…

Elle se crispe ; son visage devient d'un sale gris.

Je lui relève ses jupes. Elle a des guiboles présentables, bien moulées… Des fesses dures, en pomme…

Je plante l'aiguille dans le gras de la cuisse. Elle frémit.

— Bon, dis-je, cette fois, on peut discuter. Tu parles ou j'appuie sur le seringue ; je crois que tu saisis parfaitement, non ?

— Oui, souffle-t-elle.

— Tu es Française ?

Je préfère commencer par une question anodine afin de la mettre

progressivement dans le circuit.

— Oui.

— Tu fais partie de l'équipe aux Bunks ?

— Oui.

— Tu sais où on a embarqué l'attaché russe ?

— Je ne suis pas au courant…

— Bon, si tu te mets à faire la mauvaise tête !

— Mais je vous jure !

Elle a presque crié ça.

Quelque chose me pousse à croire qu'elle ne ment pas. Elle est folle de terreur, cette gonzesse, elle met les pouces. Cette fois, en voilà au moins une qui est à ma portée…

— Tu n'es pas au courant ?

— Non…

— Et du type mort à Strasbourg ?

— C'était mon mari.

Je me gratte le cigare.

— Ton mari ?

— Oui…

— Que faisait-il dans la bande ?

— Je ne sais pas…

— Tu ne sais pas ?

— Non ! Je ne le voyais plus… Il m'avait abandonnée pour cette fille…

C'est un trait de lumière pour moi.

— Blavette ?

— Oui…

— Et tu continuais à faire partie de l'organisme ?

— Oui… Cela remonte à la guerre. Mon mari travaillait pour l'Allemagne, il faisait partie de la Gestapo. Moi aussi. Après l'armistice, nous avons continué…

— Tu connais les Bunks ?

— La fille…

Je récapitule l'histoire. Cette gosse m'a l'air de ne pas en savoir trop long. Ça devait être la cinquième roue du carrosse. Ils l'ont choisie pour achever la pseudo-blessée car ils savaient qu'elle haïssait la fille.

— Quel est ton boulot ordinairement ?

— Agent de liaison…

— Où est le siège de votre truc ?

Elle se tait ; mais cette fois, je devine que c'est de l'hésitation. Pour la décider, j'attrape la seringue.

— Non ! non ! crie-t-elle.

— Alors ?

« Alors ?

— Il n'y a pas de siège… Ça n'est pas à proprement parler une

organisation… De temps à autre, des ordres arrivent, à exécuter…

— Tu as bien un endroit où joindre tes supérieurs en cas de malheur, non ?

— Non !

— C'est net ! Ils sont fortiches. Bunks, c'est un caïd… À sens unique les relations… Il est peinard de la sorte. Il peut jouer les francophiles tout son saoul, patronner des ligues de rapprochement, appuyer le gouvernement de Bonn ! Il est paré. Contre lui nous n'avons que des présomptions et il est assez costaud pour avoir le dessus avec la fortune et les relations dont il dispose. Les Alliés, notre propre gouvernement est pour lui. C'est une montagne à démolir. On ne démolit pas une montagne.

« Comment es-tu venue ici ?

— On m'a amenée en voiture.

— Qui a parlé, à Strasbourg ?

Elle ne comprend pas.

— Comment a-t-on su que je venais pour interroger cette fille ?

Elle entrave.

— Oh, oui… Quelqu'un vous suit depuis plusieurs jours… On vous a vu partir pour Strasbourg, puis pour Cannes. On a compris que vous aviez interrogé Léopold et qu'il avait parlé de sa maîtresse…

— Elle est dans le coup ?

— Non, mais sans doute craignait-on que son ami ne lui ait fait certaines confidences…

En somme, tout cela ne m'avance pas à grand-chose. Mon objectif, le Russe kidnappé, est toujours hors de portée !

— On t'attend, dehors ? j'interroge soudain…

— Oui…

— Qui ?

— Deux hommes en voiture… Au coin de la rue !

Je vais à la fenêtre et je coule un regard à l'extérieur. Une traction avant est stoppée à cent mètres d'ici. Je décroche le bigophone pour appeler Pellegrini. Pourvu qu'il ne soit pas parti en java, sous prétexte qu'il est garçon cette nuit ! Mais non, c'est lui qui décroche.

Il reconnaît ma voix sans que j'aie besoin d'allonger mon blaze.

— Ça biche ? demande-t-il.

— Très bien. Seulement j'ai besoin qu'on n'aide pour le coup de filochon. Il y a deux gars en traction, stationnés devant la clinoche. Ils attendent une fausse infirmière que je tiens en réserve ici. Rappliquez en force et arraisonnez-moi ces zouaves. Tout me porte à croire que ce sont des méchants. Alors amenez de l'artillerie et servez-vous-en, vu ?

— D'ac !

— Faites vite !

— Ça va, considérez que j'y suis déjà…

Il raccroche.

— Tu vois, dis-je à la môme, ça va être la fin d'une belle histoire. Dis-moi,

chérie, la fille Bunks est ici, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tu as une idée du lieu où elle descend ?

— Non…

— Ça ne fait rien !

Je vérifie que les liens sont serrés.

— Je m'éclipse un moment ; surtout ne cherche pas à te dégager, tout ce que tu réussirais à faire, c'est te rentrer le contenu de cette seringue dans la viande, tu réalises ?

Elle réalise parfaitement.

— Salut, gosse d'amour !

Je sors.

Dans le couloir, il y a l'infirmière et la femme de Pellegrini.

— La garde voulait donner l'alarme, m'annonce cette dernière, je l'en ai empêchée.

— Vous avez bien fait. Continuez à rester tranquille, je vais revenir…

Une fois sous le porche de la clinique je renouche en direction de la bagnole. J'espère que les mecs ne vont pas s'impatienter et que Pellegrini ne tardera pas.

Déjà je perçois un ronflement de moteur au loin. Une bagnole débouche à vive allure, freine et s'arrête à la hauteur de la traction.

— Descendez d'ici et les pattes en l'air ! brame Pellegrini.

Une gerbe d'étincelles salue cette invite. Des cris retentissent dans la voiture de mon collègue. La traction recule. La voiture de la police lui barrant la route, les occupants n'ont pas d'autre solution… Les policiers ouvrent le feu, mais la traction recule toujours. Le type qui la pilote en connaît un brin en matière de conduite. Il fait une rapide manœuvre au milieu de la chaussée et se met face à moi. Le faisceau des phares me cueille brusquement. Une volée de balles passe au-dessus de ma tête car j'ai eu la sagesse de me jeter à genoux.

Je lève mon feu et je crache deux pralines pour aveugler la guinde. Comme elle parvient à ma hauteur, je me planque contre le mur et je tire encore deux autres balles. Je perçois un cri. La bagnole se met à zigzaguer et fonce droit sur le rideau de fer d'un marchand de vélos. Ça fait un badaboum du tonnerre. Comble de l'ironie, juste à côté du magasin embouti se trouve un écriteau : « HÔPITAL, SILENCE ! ».

Je me précipite.

Je crois que pour le troisième degré on pourra repasser. L'un des deux hommes a passé la trombine au travers du pare-brise et le sang gicle de sa carotide tranchée comme d'un robinet d'évier. Quant à l'autre, il a été scalpé par l'une de mes deux dernières balles et ça bouillonne sous son couvercle.

Pellegrini arrive.

— Les salauds de salauds de bon Dieu ! hurle-t-il, ils m'ont nettoyé Jérémy, mon secrétaire !

— Ils ont leur compte, dis-je…

Je me mets en devoir de fouiller les morts ; je ne trouve sur eux aucun papier. La méthode de la terre brûlée chère à Bunks est efficace.

Je suis salement écœuré.

— M…, dis-je, je rentre à Paris. Occupez-vous des morts, empreintes, photos… Embarquez la fille qui est dans la chambre de là-haut, récupérez le propriétaire de cette auto… Vous m'adresserez les renseignements au fur et à mesure à Paris, d'accord ?

— Entendu.

— Pendant que vous y êtes, faites visiter tous les hôtels et toutes les pensions de la ville. Cherchez une certaine Christia Bunks. C'est une ravissante fille de vingt ans, blonde, bronzée, une vraie pin-up. Si par hasard vous la dénichez, collez un homme à ses trousses et surveillez étroitement ses agissements.

Je lui tends la main.

— Et mille regrets pour votre secrétaire ; mais ça ne lui serait pas arrivé s'il avait choisi de faire un métier moins c… que le nôtre !

Troisième partie

PAYEZ ET EMPORTEZ

CHAPITRE PREMIER

Mon palais de glace

Il est dix heures lorsque je me pointe chez le boss. Il fait beau et on a envie de faire n'importe quoi sauf traquer les espions à la gomme.

Je ne suis pas tellement fièrot en entrant dans le grand burlingue de l'homme chauve. Oh non, pas du tout… Je sens qu'entre moi et une tranche de melon il n'y a pas grande différence.

Le chef, ce qui n'arrange rien, paraît de mauvais poil. Il est assis, le menton dans sa main fine ; la lèvre un peu tordue par un rictus amer.

— Salut, patron ! je fais, le plus joyeusement possible.

Mais si on cherchait de la joie dans mon cœur, on en trouverait à peu près autant que dans celui du gars qui actionne une torpille humaine.

— Asseyez-vous ! m'ordonne le boss, et racontez-moi un peu vos petites affaires.

— C'est le trou noir ! je lui dis…

— Je vous écoute…

C'est bien ça qui m'embête !

Enfin…

Je lui raconte tout par le menu : mon départ pour Cannes, mon enquête sur les BLA ; la découverte de la fille assassinée, le coup de longue-vue dans l'immeuble voisin, le remplacement du cadavre par une fausse blessée ; l'intervention de la femme de Léopold ; le nettoyage des mecs de la voiture…

— Voilà, conclus-je ; mon traquenard a donné des résultats, mais incomplets. La fille, de toute évidence, ne savait presque rien… Et les hommes sont morts !

— Pourquoi êtes-vous rentré ? demande le boss.

— Parce que j'en avais marre. J'ai eu besoin de changer d'atmosphère…

— Vous avez eu tort.

Il me tend un message long comme ma cuisse. Ce message est signé Pellegrini. Je tique salement en le lisant. Là-dessus, mon collègue de Cannes m'apprend que la souris que j'avais laissée ficelée sur le lit s'est fait la valise. Quand les pétarades ont éclaté, la vraie infirmière et la femme de Pellegrini se sont mises à une fenêtre pour assister au feu d'artifice. Une garde est entrée dans la chambre. Voyant une infirmière « ligotée » elle l'a détachée et l'autre

n'a pas demandé son reste… Profitant de la confusion, elle s'est trissée à une allure supersonique.

Les deux hommes morts sont deux nervis marseillais, et la voiture est une voiture volée.

Toujours la méthode discrète de la bande à Bunks. Pour leurs coups de mains, ils embauchent des repris de justice afin de ne pas se mouiller. Et ils liquident ceux des leurs qui sentent le brûlé.

— Nous voici au point mort, je murmure…

— C'est même plus grave, renchérit le chef, maintenant ils savent exactement ce que nous voulons, puisque cette femme à qui vous avez demandé des nouvelles du Russe s'est échappée.

— Oui, c'est moche…

Le chef se lève.

— San-Antonio, dit-il, je ne veux pas faire de discours à un homme comme vous. Vous êtes le meilleur élément de cette maison. Vous nous avez habitués à des tours de force… La nature humaine est ainsi faite qu'elle s'habitue à tout, même aux miracles. Plus on joue les supermen, plus vos contemporains attendent de vous des promesses…

À part ça, il ne veut pas me faire de discours, le Vieux !

— … Bref, poursuit-il, San-Antonio, il faut que demain cette affaire ait trouvé sa solution…

C'est dit en termes choisis, mais c'est dit tout de même. Je hausse imperceptiblement les épaules…

— Pour des miracles, je murmure, vous auriez intérêt à embaucher le Bon Dieu ! Rien de nouveau à la morgue ?

— Rien !

Je sors sans rien ajouter à cette déclaration que j'estime bien sentie.

Comme toujours lorsque ça ne carbure pas, je vais au troquet.

Le patron est en train de s'offrir une tranche de saucisson format Michelin pour tracteur agricole.

— Vous ne vous laissez pas abattre, je lui dis, bourré d'amertume jusqu'aux paupières.

Il hausse les épaules.

— Y a pas de raisons, déclare-t-il.

— Quand je pense, je murmure, que j'aurais pu, moi aussi, tenir un troquet au lieu de risquer mes abattis ! La vie de château, quoi ! À me faire du lard derrière un zinc ; jouer à la belote, casser la croûte ; peloter la bonne… Compter la recette en fin de journée, ça, c'est la belle vie !

Il ricane, l'enflure ! Il dit que ça n'est pas de sa faute si la vie est encombrée de gars qui n'ont en tête que l'idée bien arrêtée d'emmerder leurs contemporains… Puis il propose son éternel blanc.

— C'est ça, un blanc, je fais… Et sers-moi ça dans une lessiveuse, faut que j'oublie…

— Vous mangeriez pas un petit quelque chose ?

Comme je ne réponds rien, il dit…

— Allez jeter un coup d'œil dans le frigo…

Je frappe un grand coup de plat de la main sur son comptoir.

— Bon Dieu ! c'est la voix de la raison qui sort de vos lèvres lippues, je m'écrie… Le frigo ! Il ne me reste plus que ça !

Je file, sans songer à m'excuser.

— Taxi ! À la morgue, s'il vous plaît…

*

Pourquoi à la morgue ?

Eh bien, je vais vous faire un aveu : je n'en sais absolument rien. Ou plutôt, au moment où j'ai décidé d'y aller, je n'en savais rien.

C'est le mot frigo, prononcé par le patron du bistrot qui m'a décidé. J'ai obéi à une sorte de réflexe… Seulement, maintenant, je sais pourquoi j'y vais… Et j'admire ce vieil instinct qui me fait agir avant mon cerveau.

Voyez-vous, tas de navetons depuis le début de ce cirque bizarre je vais, je viens, me cognant l'entendement de-ci, de-là, comme une mouche prisonnière sous un verre. J'avale des trucs, j'écoute, je parle, je tue, je gueule… Mais je n'ordonne pas. Je ne recherche pas la logique rigoureuse, la logique lumineuse grâce à laquelle tout se clarifie, tout devient simple et facile à entraver.

Ainsi, lorsque la fausse infirmière m'a dit que sa bande de noix était au courant de mes faits et gestes à cause de quelqu'un qui me surveillait, je n'ai pas réagi. Et cependant y avait de quoi sauter en l'air, non ? Vous ne voyez pas ? Alors c'est que vous êtes encore plus pochetés qu'un troupeau d'oies.

Si quelqu'un qui me suit est au courant de mes déplacements à Strasbourg, puis à Cannes, ce quelqu'un ne peut être que feu la petite Rachel, laquelle avait déjà fait son petit saut périlleux par la fenêtre de la mère Tapautour ! Donc, ça n'est pas Rachel que le clan Bunks avait attachée à mes semelles crêpe !

C'est quelqu'un d'autre que je n'ai pu encore découvrir… En ce cas, qui était en réalité Rachel ?

Une sueur froide ruisselle le long de mon échine. Est-ce que par hasard j'aurais scrafé une gonzesse innocente ?

S'il en était ainsi, illico, je cloquerais ma démission au Vieux et j'irais quêter le long des chemins avec une robe de bure sur le râble.

Pourtant, si Rachel avait été en dehors du coup, pourquoi aurait-elle fouillé mes fringues ? Pourquoi aurait-elle embarqué l'épingle d'or ? Pourquoi m'aurait-elle dit qu'elle refusait de me donner la moindre explication ?

J'ai besoin de la voir…

Il me semble que, morte, elle m'en dira plus long que vivante.

*

Je trouve un de mes collègues dans le bureau du gardien de la morgue. Ils font la belote comme deux bougres, rigolant, buvant le godet…

— Après vous, s'il en reste ! Je lance.

Mongin – le petit flic – se lève et rajuste sa cravate.

— Monsieur le commissaire, balbutie-t-il…

— On ne s'en fait pas, à ce qu'il paraît ?

— Voilà trois jours que j'attends, monsieur le commissaire, faut bien tuer le temps…

— Tuer le temps ! je ricane… Il n'y a en effet plus que lui à tuer ici… Personne n'est venu reconnaître le cadavre ?

— Personne.

— Personne n'a demandé si vous aviez un corps de jeune femme ?

— Absolument personne…

— Parfait…

Je me tourne vers le gardien.

— Pour employer la formule consacrée, est-ce que je peux la revoir, une dernière fois ?

— Suivez-moi…

C'est une fois de plus, la classique balade dans la nécropole glacée qui sent la mort.

Je commence à me sentir chez moi, ici. C'est un peu mon domaine maintenant. Comme qui dirait mon petit palais de glace !

Le gars tire la bassine contenant les restes de Rachel. Je me penche sur ceux-ci…

Je n'ai pas revu la gosse morte. Le dernier regard que j'ai posé sur elle, ç'a été dans la chambre, après que nous nous soyons envoyés en l'air… Alors que, blême de peur, elle reculait vers la fenêtre. Sa chute lui a écrasé le sommet de la tête, son cou est brisé… Ses membres disloqués… Ça n'est pas beau à voir… Dire que j'ai tenu ce paquet d'os et de bidoche dans mes bras !

Je contemple son visage, longuement… Très longuement… Et alors, chose stupéfiante pour un tel lieu, j'éclate d'un rire copieux, un rire qui n'en finit plus…

— Qu'est-ce que… murmure le gardien sidéré.

— Quoi ?

— Je… Rien !

M'est avis qu'il me croit rigoureusement sonné.

Je me gondole comme un bossu. Notez que je n'ai jamais eu l'occasion de voir rire un bossu.

Ça me coupe en deux. C'est la joie… C'est la satisfaction… C'est l'orgueil… C'est tout ce que vous voudrez de très fort, de très exaltant.

— C'est bon, je dis au garde, de plus en plus époustouflé, vous pouvez refermer votre tiroir…

Je remonte à l'étage supérieur où m'attend Mongin.

Il a remis sa veste, boutonné ses manchettes, rangé ses cartes, planqué le litre de vin.

— Où est le litron ? je demande.

— Monsieur le commissaire…

— Allez, aboule-le, vite !

Il obéit.

Je chope la bouteille de pinard, et je m'en téléphone une merveilleuse rasade dans l'intérieur.

Mongin et le gardien me considèrent avec hébétude.

— Voilà, dis-je, tout s'arrose, surtout les grosses satisfactions.

— Vous êtes content, monsieur le commissaire ? bégaie cette vieille pantoufle.

— Ça se voit, non ?

— Tant mieux… Vous…

Il voudrait bien me poser des questions, n'ose le faire, et la boucle d'un air fatal.

— Tu peux te tirer, je lui dis… Va jouer aux cartons dans ton bistro habituel : personne ne viendra reconnaître le corps de la pépée…

— Ah, oui ?

— Oui…

— Vous… vous êtes sûr ?

— Mettons que j'en sois certain…

Je quitte la morgue sans plus m'occuper de lui et je retourne à la maison mère.

C'est un endroit où on ne paie pas cher le téléphone, et justement j'ai besoin de téléphoner.

CHAPITRE II

Le bon bout

En priorité, il ne faut pas longtemps pour avoir l'Allemagne. On a aussi vite fait de téléphoner au pays de la choucroute qu'à Saint-Nom-la-Bretèche.

On me passe le siège des autorités françaises pour la région de Freudenstadt et je demande à parler au colonel Lherbier.

C'est le colon auquel j'ai eu affaire lors de ma mission « cadavre ».

— Qui est à l'appareil ? demande-t-il.

— Commissaire San-Antonio, des services secrets. Vous vous souvenez de moi, mon colonel ?

— Oh parfaitement… Que puis-je pour vous ?

— Beaucoup. Je voudrais que vous alliez chez Bunks. Son fils est enterré ?

— Depuis ce matin…

— Vous direz que le journal édité par les troupes d'occupation veut publier un article nécrologique, et vous demanderez une photographie de son fils pour illustrer ledit article. Il n'y a aucune raison pour qu'il vous la refuse… Lorsque vous l'aurez, faites-la porter à Strasbourg d'où on me la transmettra par bélino, d'accord ?

— Entendu.

— Je vous remercie, mon colonel…

Le standardiste me demande.

— Besoin d'autre chose, commissaire ?

— Non, ça va… Si un message ou un paquet arrive pour moi, mettez-le moi de côté.

— Vous revenez ?

— En fin de journée, oui. Je vais au cinéma. Vous n'avez pas un bon film à me conseiller ?

*

Hélas, il en avait un, ce tordu. Ça s'appelle *Cœurs en flammes*. Rien que le titre, j'aurais dû me méfier !

C'est l'histoire d'un mec qu'est chirurgien et qui fait des miracles en veux-

tu en voilà ! Un jour, il devient dingue pour une souris qui joue du prose aux Folies-Bergère. La souris lui sucre tout son grisbi et le lâche comme un soutien-gorge usagé. Le toubib tombe dans le ruisseau… Il lui reste balpeau et il est à deux doigts de la mangave. Mais v'là qu'un jour la croqueuse de pellos se fait renverser par un autobus sur la ligne Charenton-École ; du coup, son cubitus saute dans sa boîte de vitesse, et il faut un caïd pour la réparer ; il n'y en a qu'un en France et vous devinez qu'il s'agit du toubib-clodo.

Il apprend ça par les journaux et il va opérer la danseuse avec ses fringues made in place Maubert. Elle guérit, elle se repent, ils se roulent des patins et le film finit juste au moment où commence ma migraine.

Je me trisse en pestant contre le cornichon qui m'a conseillé cette pauvreté. Quand on voit des productions pareilles, on a envie de demander l'adresse du réalisateur pour aller lui mettre un bourre-pif, histoire de lui donner le sentiment du public.

Je bigle ma montrouze ; six heures.

Le temps de licher un Dubonnet à la brasserie voisine et je regagne ma base.

— Rien pour moi ? je demande.

— Si, dit le standardiste, une photo transmise par bélino depuis Strasbourg…

— Donnez…

Tandis que je décachette l'enveloppe, il me demande :

— C'était bien, le ciné ?

— Formidable !

L'autre ne se sent plus.

— Vous avez vu, quand il se mord les lèvres en regardant la photo du journal ?

— Inouï.

— Quel acteur, hein ?

— Oui, mais quel rôle !

— Ah ! ça…

— Après un film comme ça, j'espère qu'il ne trouvera plus jamais d'emploi !

Mon mec s'arrête, une fiche à la main.

Je ne perds pas mon temps à l'évangéliser.

La photo que je viens de retirer de l'enveloppe me comble d'aise.

— Passe-moi le labo !

J'ai Grignard aussitôt.

— Dis donc, petit, vas prendre une photo du gars qui moisit dans la cellule spéciale. De l'express ! Il me faut ça dans un quart d'heure maximum. Tu me l'apporteras au bistro d'en face.

— Entendu.

Je dis au standardiste :

— Tu vas passer un coup de tube au Vieux. J'ai la flemme de monter chez

lui ou de lui parler. Dis-lui qu'il m'annonce auprès de l'ambassadeur soviétique, j'y serai dans une petite heure.

Je bombe en vitesse. Si j'allais chez le boss, il me demanderait le pourquoi et le comment des choses, pèserait la nécessité d'une visite chez les Soviets, bref, me collerait de sérieux bâtons dans les roues et je n'ai pas besoin de ça pour l'instant.

Je préfère retourner chez la grosse enflure du bar d'en face qui doit avoir sur le cœur ma fugue du matin.

Il est en train d'enguculer la bonne lorsque je me pointe.

— Pas tant de chabannais ! je crie… Monsieur se prend pour César, non ?

— Tiens ! voilà l'homme qui s'escamote ! barrit le gros.

— Je sais, dis-je, ce matin j'ai filé d'une manière un tantinet cavalière, mais je m'étais souvenu brusquement d'un truc important à faire.

— La politesse et un flic, ça fait deux, énonce péremptoirement le taulier.

— Exactement comme l'intelligence et toi, mon tas de saindoux !

— Faudrait voir à ne pas injurier les gens à domicile !

— Oh ! passe la main et sers à boire !

Au quatrième blanc, la porte s'ouvre devant Grignard en blouse blanche.

— Voilà, commissaire.

— Tu vides un verre ?

Je lui propose ça vraiment pour la forme car Grignard est foncièrement sobre. La vue d'un verre de vin le chavire.

— Non, merci, pas le temps…

Je jette un coup d'œil à l'image tout humide et je la serre précautionneusement dans mon portefeuille.

*

Mon petit doigt qui, à l'occasion est un petit futé qui m'affranchit sur tout, me chuchote que cette fois-ci, je tiens le bon bout. Et quand je tiens le bon bout, tous ceux qui me connaissent vous diront que je ne le lâche plus ; c'est ma caractéristique principale.

Un petit monsieur aimable me reçoit à l'ambassade soviétique. Il est au courant de ma visite et m'attend. Il parle sans accent ; sa voix est douce, ses gestes feutrés. Il a le front très dégarni, la bouche épaisse, deux rides profondes la mettent entre parenthèses. Il porte un complet mal coupé, couleur gris impersonnel.

— Il paraît que vous désirez un renseignement ? me demande-t-il.

— Oui, fais-je. C'est moi qui suis chargé d'enquêter sur la disparition de votre collaborateur.

Il fait une courbette.

— Je sais… Croyez que nous vous savons gré de vos efforts. Nous espérons que ceux-ci seront couronnés de succès…

Je le regarde, puis, n'y tenant plus, je lâche le paquet.

— Écoutez, cher monsieur, je vois que vous parlez merveilleusement le français, je n'en serai que plus à mon aise pour vous exprimer ma façon de penser. Auparavant, je tiens à vous dire une chose : je suis un flic, et un flic consciencieux. Mon boulot, c'est d'obéir à mes chefs et de ne pas m'inquiéter du reste. J'ai pour mission de retrouver un homme, mort ou vif, et je ferai l'impossible pour qu'il soit retrouvé. Seulement, quelque chose m'a surpris au départ de cette affaire ; quelque chose sur quoi mon attention ne s'est pas trop fixée mais qui, au fur et à mesure que mon enquête avance, me surprend de plus en plus…

Il a tiré des binocles cerclés de fer de la poche de son gilet, il souffle dessus et les essuie avec son mouchoir…

— Vraiment ? murmure-t-il de son ton éternellement bienveillant.

— Vraiment, monsieur… heu…

— Brazine, murmure-t-il doucement.

— Ce qui me surprend c'est : primo, que vous mêliez les services secrets français à vos histoires de famille – ceci ne vous ressemble pas. Deuxio, que vous nous demandiez de rechercher un homme sans nous fournir de photographie de cet homme.

Il a un geste que j'interromps en montant le ton.

— En ce qui concerne la première réflexion, d'accord, elle relève plus des Affaires étrangères que d'un policier et je reconnais bien volontiers que ce ne sont pas mes oignons… Mais pour ce qui est de la seconde, je crois de bonne guerre de vous la soumettre. Pourquoi, à votre demande de recherche, n'avez-vous point joint de photographie du disparu, monsieur… heu… Brazine ?

Son regard s'amincit. Ses petits yeux pétillent.

— Nous n'en n'avions pas, dit-il.

— Curieux ! Admettons, pourquoi en ce cas n'avez-vous pas fourni un signalement précis de l'homme ? Hein ?… Vous voulez que je vous le dise, monsieur Brazine ? C'est parce que cet homme n'existe pas !

Il s'assied après m'avoir désigné un siège.

— Vous avancez là une chose très curieuse, monsieur le commissaire.

— Ne jouons pas au plus fin. J'ai reçu une note m'enjoignant de retrouver un attaché d'ambassade soviétique vraisemblablement kidnappé par des nazis commandés par un certain Bunks. Or, on ne m'a rien dit de cet attaché d'ambassade, rien, pas même son nom. On m'a désigné un chien en me disant : il a volé un gigot, et personne ne m'a parlé du gigot… Alors, moi, après un tas de péripéties bien saignantes, j'en arrive à me demander si ce gigot a bien existé…

Il se lève.

— Vous permettez ? me demande-t-il en se dirigeant vers la porte.

Il sort. Je m'essuie le front. La partie est rude. Faut être un drôle de culotté pour venir balanstiquer un pavé pareil dans une ambassade. Vous pigez maintenant pourquoi je n'ai pas parlé au Vieux de l'objet de ma visite ? Je ne

pouvais pas lui demander la permission d'aller traiter les Russes de menteurs, à domicile !

Je me dis aussi que ce jeu est peut-être dangereux… Mais je verrai bien. J'ai abordé le sujet franchement, je persiste à croire que la franchise paie.

Il est des cas où il ne faut pas la redouter… Dix minutes passent. Le petit bonhomme aimable revient.

— Pouvez-vous me suivre ? dit-il.

— Allons-y !

Il me conduit dans un petit bureau meublé comme celui d'une usine. Des meubles de bois blancs, des murs nus, des classeurs…

Un type se tient assis dans l'embrasure de la croisée, derrière une petite table de dactylographie.

Il s'arrête de taper à la machine.

C'est un homme maigre, au front trop large, aux joues creuses. Il a un regard morne, des gestes mornes, un voix morne.

— Vous êtes le commissaire San-Antonio ? me demande-t-il…

Et il se présente :

— Annenstief, le secrétaire particulier de l'ambassadeur.

Nous nous serrons la main à bout de bras, comme des boxeurs sur un ring avant de commencer la séance de dégustation.

Il me considère paisiblement, avec une sorte de tranquille impudeur qui ne m'incommode pas.

C'est loyal. Il prend mes mesures…

— Allez-y, fait-il enfin, je vous écoute, il paraît que vous avez des griefs contre nous ?

— Je n'ai rien « contre vous », monsieur Annenstief… Simplement je venais échanger quelques idées générales avec vous, sans que mes supérieurs soient informés de l'objet précis de ma visite.

« Je tiens à souligner que cette démarche est plus qu'officieuse et, pour être franc, il est à peu près certain que si elle vous paraissait inconvenante et que vous protestiez auprès de mon gouvernement, j'aurais sur les doigts. Seulement, sachant cela, je suis venu tout de même, et je suis venu parce que j'aime mon métier et que je suis un homme entier…

Il ne bronche pas. Brazine s'est adossé au mur et rêvasse. Il y a une curieuse atmosphère dans ce petit bureau.

— Vous comprenez, dis-je, pour la première fois de ma vie, je travaille sur du vent… Je le sens parce que j'ai trop mon métier dans la peau… Et alors j'en ai marre. Alors je vous le dis d'homme à homme, ne tergiversons plus. Si vous attendez quelque chose de moi, dites-moi ce dont il s'agit. Si au contraire vous me trouvez trop curieux, dites-le moi aussi et je me dessaisirai de l'enquête. Je crois parler net !

CHAPITRE III

Je marque un point

Annenstief paraît soucieux, brusquement.

— Comment êtes-vous parvenu aux conclusions que vous venez de nous exposer ? demande-t-il…

« Je suppose que vous vous appuyez sur des faits et non sur des impressions ?

— J'ai une méthode de travail assez particulière et qui m'a toujours procuré jusqu'ici les meilleurs résultats. Je me fie à mes impressions, et ensuite je découvre les faits qui les justifient…

— Et vous avez justifié vos impressions, cette fois-ci ?

— À peu près…

— Et quelles sont-elles, ces impressions ?

Je le regarde, je regarde Brazine… Je leur tire mon chapeau. Pour pouvoir demeurer aussi insensible et lointain, il faut un drôle d'empire sur soi-même…

Le moment est venu de lâcher le paxon.

— Mes impressions ? dis-je, les voici : les Bunks sont en cheville avec vous, ça n'est pas leur fils que nous avons arrêté et vous n'avez jamais eu d'attaché kidnappé ! Je viens d'acquérir la preuve que l'homme que nous détenons n'a rien à voir avec eux. Voici sa photographie et voici la photographie du fils Bunks… Vous pouvez constater que, tout en offrant une vague ressemblance due à leur commune blondeur, il s'agit de deux individus absolument différents.

Ils ne répondent rien, ne jettent même pas un regard aux deux photographies.

— Mes supérieurs vous ont tenu au courant de nos faits et gestes, poursuis-je. Vous savez que, pour forcer les Bunks à se manifester, nous avons décidé de leur faire croire à la mort de leur fils. Les Bunks ont su aussitôt que c'était du flan, puisque leur fils est en parfaite santé. Néanmoins, comme je mettais le nez dans leurs affaires, ils ont essayé de me faire sauter la gueule. Heureusement pour ma santé, leur coup a échoué. Mais une fille est entrée dans mon espace vital, une gentille souris que j'ai crue dépêchée par les Bunks… J'aurais dû prévoir illico que la chose était impossible : les Bunks

avaient organisé un guet-apens auquel j'ai échappé, vingt minutes plus tard je partais… Il est impensable qu'ils aient appris tout de suite leur échec, qu'ils aient adopté une solution de secours et pu poster une fille à quelques kilomètres de là dans l'espoir de me faire filer. Du reste, ce revirement ne concordait pas avec leur désir de me supprimer brutalement. Donc, par la suite, j'ai su que cette fille n'était pas un membre de l'association…

— Comment ? demande Annenstief.

C'est la première fois qu'il manifeste un intérêt quelconque.

— Parce que, dis-je… parce qu'elle est la sœur de l'homme que nous détenons sous le nom de Karl Bunks.

« À mon retour d'Allemagne, j'ai été frappé par la ressemblance de Karl avec sa sœur ; il s'était opéré une confusion dans mon esprit. J'avais vu les Bunks, je croyais que l'homme arrêté était leur fils, c'est donc avec la fille Bunks que je lui trouvais une ressemblance. Mais par la suite, tout s'est remis en place dans mon citron ; je me suis souvenu que le faux Karl ressemble étonnamment à la fille en question. Je suis allé vérifier à la morgue. J'ai pu constater que je ne me trompais pas. Outre la similitude des traits, tous deux ont un défaut à la cloison nasale… Petite marque de fabrique congénitale…

— Alors ? murmure mon interlocuteur…

— Alors cette fille est morte… J'ai continué mon travail avec l'affaire de Strasbourg. Vous êtes au courant, je suppose, ou dois-je récapituler ?

— Inutile, votre chef m'a entretenu de cette question…

— Parfait. Donc mon enquête a pris une autre orientation… Et les Bunks ont été au courant de mes faits et gestes. Une fille de leur bord m'a dit, par la suite, qu'ils m'avaient fait filer… Or ça n'est pas vrai. Je ne me crois pas plus malin que les autres, mais j'ai un sixième sens qui m'avertit de ces sortes de choses. Jamais personne n'a pu me suivre sans que je ne m'en aperçoive aussitôt… Que voulez-vous, c'est ainsi… Je n'ai pas cru une seconde que quelqu'un ait pu jouer à mon ange gardien si longtemps… Donc j'en suis arrivé au raisonnement suivant : si les Bunks connaissent mes faits et gestes et même mes intentions, c'est que quelqu'un les affranchit. Une seule personne pouvait les affranchir à ce point : mon chef. Or, j'ai confiance en lui, figurez-vous. Le petit San-Antonio a alors fait un rapide calcul. Ça venait d'en haut ; les grosses fuites viennent toujours d'en haut ! Le grand patron vous tenait au courant de tout, c'est donc d'ici que vient la fuite. Et si vous rancardez les Bunks, c'est que vous êtes en cheville avec eux. Bon, voici le gros morcif déballé. Maintenant pour vous montrer que je n'ai pas de l'élastique fusé à la place de la moelle épinière, je vais vous faire part de mon point de vue. Pour une raison qui ne me regarde pas, que je ne demande pas à connaître et dont je me fous éperdument, vous avez scellé une alliance avec les Bunks. Toujours pour cette fameuse raison qui m'indiffère, vous avez placé un type à l'ambassade allemande sous le nom de Bunks. Pour une autre raison qui n'appartient qu'à vous, ce type vous a trahi au profit des Bunks. Vous avez donc résolu de stopper son activité. Mais vous ne vouliez pas vous mêler de

ça afin de continuer les relations avec le clan Bunks. Alors vous avez chargé les services secrets français du turbin. Vous ne demandiez qu'une chose : qu'on vous débarrasse de l'homme que nous détenons… Vous êtes les instigateurs de l'histoire du faux cadavre, de la sorte, nous étions obligés de nous manifester presque officiellement… Cela prouvait aux Allemands que vous étiez en dehors du coup.

Lorsque je la boucle, mon visage est inondé de sueur. Je me dis que j'y suis allé un peu fort en leur cassant le morceau de cette manière.

Un silence pesant succède à mes paroles.

Enfin Annenstief s'étire…

— Vous êtes un imaginatif, commissaire, murmure-t-il.

J'en ai la glotte paralysée. Au fond, la moitié au moins de mon laïus est basée sur du bluff. Et si je m'étais foutu dedans, après tout ?

— C'est possible, je murmure… Seulement je ne pouvais poursuivre à tâtons sans savoir l'objet précis de mon enquête. En somme, mes supérieurs me font travailler pour vous, encore faut-il que je sache ce que vous attendez de moi ?…

Je le contemple. Il joue avec un crayon… Brazine essuie ses lorgnons…

Le silence s'éternise.

Enfin, Annenstief se lève.

— Je suis très heureux d'avoir fait votre connaissance, monsieur le commissaire, dit-il. J'espère que vous retrouverez notre attaché dans les délais souhaités, c'est-à-dire avant demain soir.

Il s'incline et attend que je parte.

J'en ai le sifflet coupé.

— Parfait, messieurs, à vous revoir ! murmuré-je.

Et je me casse en me demandant si j'ai vraiment marqué un point, ou si, au contraire, je ne viens pas de me comporter comme le champion toute catégorie des cornichons.

CHAPITRE IV

Tout le paquet !

Oui, il est possible que je me sois trompé. Il est possible que les types de l'ambassade soviétique n'aient pas orienté la situation exactement dans le sens que je viens d'indiquer, mais je sais que le fond de mon raisonnement est valable, et toutes réflexions faites, je ne suis pas mécontent de ma visite. Les Russes auront au moins compris que je ne suis pas le toquard de service et ils arrêteront les frais si vraiment leur histoire d'attaché kidnappé est du bidon !

Maintenant, je fonce, gare dessous !

Je retourne à la Grande Taule. Mais ne croyez surtout pas que j'aille chez le Vieux. En voilà un qui m'a mordu le pif tout à l'heure, et je ne le reverrai que pour lui livrer la solution du problème ou pour lui flanquer ma démission !

Je suis en état de grâce. Je ne sais pas si vous connaissez ça, mais c'est très curieux, brusquement c'est comme si j'étais schlass… Je me fous de tout ; je bois l'obstacle, et tant pis pour celui qui n'évacue pas le trottoir assez tôt.

— Il y a des mecs disponibles ? je demande en pénétrant dans la salle commune où quelques bignolons commentent les dernières performances.

Les visages se tournent vers moi. J'avise celui de Plumet. Plumet est un petit jeunot plein de hargne. Un de ces gars qui ne perdent pas de temps dans l'existence et qui, dès le départ, marnent pour l'avancement et la Légion d'honneur.

Ces gars-là ne valent pas un pet de lapin pour une partie de rigolade, mais au turf, on peut compter sur eux…

— Tu es libre ? je lui demande.

— Oui m'sieur le commissaire…

— Alors écoute…

Il s'amène ; nous nous isolons dans un coin de la salle.

— Tu sais que nous avons un pensionnaire à la cave ?

— Je sais, oui, patron…

— Je voudrais qu'il s'évade…

— Qu'il…

Il avale sa surprise, car c'est un gars mieux stylé qu'un valet de grande maison.

— Oui, qu'il s'évade, et je compte sur toi pour m'aider. Tu vas aller le tirer

de son cachot. Sois cynique, laisse-lui entendre que tu es le « buteur » maison et que tu l'emmènes faire un petit tour à la campagne.

« Prends une voiture, fais-le asseoir à tes côtés et dis-lui que s'il fait un geste tu le sucres…

« Il pensera que tu es seul parce que c'est un sale boulot et que moins il y a de témoins pour ces sortes d'aventures mieux ça vaut. Surtout aie l'air mauvais, méfiant, brutal…

« Je te suivrai à distance… Lorsque tu trouveras un moment propice, tu flanqueras un coup de volant malencontreux afin d'emboutir le derrière d'un autre véhicule… T'occupe pas de la casse, la Maison est assurée. Il s'ensuivra fatalement un moment de flottement que l'autre mettra sûrement à profit s'il n'est pas une nave de première bourre, tu saisis ?

— Parfaitement, m'sieur le commissaire.

— Justement la nuit tombe, c'est O.K.

— Dites-moi, fait-il, l'« accident », il doit avoir lieu en ville ou en banlieue ?

— Mettons hors du centre. Tiens, je verrais assez l'avenue de la Grande-Armée, par exemple. Ou même plus bas, du côté du pont de Neuilly…

— Entendu…

— Je vais filer et vous attendre au coin de la rue, arrivé là, ralentis de façon à ce que j'aie le temps de démarrer et de t'emboîter le pas. Surtout sois naturel… Autre chose, quand le type se fera la valise, poursuis-le à coups de pétard, il est absolument nécessaire qu'il croie à la vérité de tout ça… Bien entendu, ne descends pas deux ou trois passants pour corser le rodéo, tu te ferais lyncher par la presse !

— N'ayez pas d'inquiétude…

— Ça va, je donne des instructions pour qu'on te remette le prisonnier…

*

Je suis assis avec Bérurier dans la vieille Matford de ce dernier. Bérurier, c'est la grosse gonfle pas bileuse, bonne pour les massages au plexus solaire des gangsters. Je l'ai réquisitionné parce que la partie est mahousse comme un champignon atomique et que si jamais je la rate, faudra que je fasse le grand tour pour traverser Paris, because il y aura du chahut à la maison Poulman !

C'est moi qui tiens le volant. Je compte sur mes réflexes beaucoup plus que sur les siens.

Lorsque Plumet nous dépasse, il donne un petit coup de klaxon discret et ralentit comme un gars prudent. J'aperçois la silhouette mince du prisonnier, son visage blême… J'ai tiré mon bada sur mes châsses de façon qu'il ne puisse me reconnaître pour le cas où il regarderait de mon côté. Mais mes craintes sont vaines ! Nous commençons la procession. Molo pour débuter, puis plus rapide une fois que nous avons atteint les Champs-Élysées.

Au rond-point, il se produit un embouteillage, juste entre nous et la voiture que nous suivons. Un grand c.. avec une Vespa vient d'embrasser une camionnette. Ça paralyse illico la circulanche. J'en ai les précieuses brusquement flétries. Si je perds Plumet et que l'autre tordu réussisse à se tailler, je n'oserai plus réapparaître devant les copains. On se foutra de ma cerise pendant plusieurs siècles, et dans plusieurs millénaires, on se répétera l'histoire de San-Antonio, le ballot qui avait voulu jouer au chat et à la souris et qui s'était fait faire marron comme un vieux greffier aveugle !

Je bloque mon avertisseur. Ça donne l'idée aux autres guindes de la file d'en faire autant, en trois secondes, Paris pourrait subir un bombardement aérien qu'on ne s'en apercevrait même pas !

Le flic préposé au débrouillage de l'écheveau se fout en rogne, tire le « Vespasien » à l'intérieur de son refuge clouté et fait démarrer les bagnoles.

Je me rue en direction de l'Arc… L'avenue est dégagée… J'aperçois tout en haut, vers George-V, la traction de Plumet et je mets la sauce pour la rejoindre. Heureusement, ce petit dégourdoche s'est aperçu de l'incident et a pris la précaution de ralentir…

Nous contournons l'Arc de Triomphe… Des cars de touristes, qui n'ont sans doute jamais vu l'éclairage au gaz, stoppent autour du monument. Des troupeaux de Ricains, de Nordiques, de Suisses trottent photographier la dalle sacrée… Tout ça crée une nouvelle confusion. Mais Plumet se méfie et roule à faible allure. Et tout d'un coup quelque chose se produit. Quelque chose que je n'avais pas prévu et qui me fait bondir sur mon siège. Je vois la portière de l'auto suivie s'ouvrir, du côté du conducteur, Plumet en sort, bascule, tombe sur la chaussée où il reste inanimé ; la voiture zigzague un peu, le temps que le faux Bunks cramponne le volant… Puis, elle fait un saut en avant et se met à tracer vilain.

Eh bien, voyez-vous, bande de truffes, non, je l'avoue, je n'avais pas envisagé cette hypothèse-là. Je n'avais pas prévu que le prisonnier pourrait se barrer réellement, et avec la voiture !

Avec une voiture qui grimpe à cent trente comme vous avalez un verre de vin ! Alors que le tréteau de Bérurier rampe misérablement et se met à vibrer comme un greluse à qui vous faites des papouilles, lorsque vous essayez de lui faire croire que le quatre-vingts n'est pas au-dessus de ses moyens !

Je gueule des injures ! Je trépigne ! Je bave…

— On devrait s'arrêter, dit Bérurier, Plumet est blessé !

— Qu'il crève ! je gueule… Un manche pareil n'a pas le droit d'emm… plus longtemps ses concitoyens !

— Le gars lui a filé un sérieux taquet sous le menton, j'ai tout vu d'ici, affirme le Gros sans se démonter… Ça lui a coupé le sifflet, c'est un truc japonais, on me l'a fait une fois ! Malheur ! J'ai cru qu'on m'enfonçait un ballon de football dans le gésier ! Il n'a eu qu'à le faire glisser de la guinde…

Je ne réponds rien… Toute mon attention se porte sur la traction qui s'amenuise à toute allure dans l'avenue du Bois !

CHAPITRE V

Des pigeons qui roucoulent !

En un dixième de seconde, je calcule un numéro de haute voltige. Je vais peut-être tout faire craquer, mais je vais peut-être réussir. Et c'est ça qui me décide…

Mon type fonce dans l'allée du Bois. Il lui faut quelques minutes pour arriver au croisement. Comme il va vite, il est probable qu'il continuera tout droit afin de ne pas avoir à ralentir en tournant.

J'arrête pile la guimbarde.

— Continue à lui filer le train, je dis à Bérurier. Et fonce, n'aie pas peur de faire bouillir ta locomotive.

Je descends en voltige et il redémarre.

Moi, je sors mon feu et je me mets au milieu de la chaussée.

Deux 4 CV radinent, je les laisse passer. Puis, c'est une Delahaye flambante qui se pointe. Je lève mon feu et me mets les bras en croix. Le conducteur stoppe. Je cours à lui, il est vert comme de la confiture de prune.

— N'ayez pas peur, dis-je, je suis de la police… Je traque un homme en voiture, il faut coûte que coûte que je le possède…

Il est hébété. C'est un vieux bonhomme plein aux as qui doit aller rejoindre une souris dans une auberge des environs. Je le repousse d'une bourrade et je prends sa place.

Ça me fait une impression merveilleuse de sentir tous ces chevaux puissants rangés sous le capot.

Le temps de compter jusqu'à dix et l'aiguille du compteur se pose délicatement sur le cent. Le temps de compter encore une fois jusqu'à dix et je rattrape Bérurier… Je le dépasse. Je ne vois plus la voiture du faux Bunks en parvenant au carrefour.

Une main glacée me serre le corgnolon.

J'hésite un millième de seconde, puis je prends tout droit comme je l'avais primitivement décidé. Je fais une petite prière pour ne pas m'être foutu le doigt dans l'œil car alors je n'aurais plus qu'à m'arrêter chez un marchand d'articles de pêche afin de faire l'emplette d'un attirail.

Cinquante mètres après le carrefour, il y a une fourche. À l'intersection, je ne vois toujours rien.

« Voyons, me dis-je, en allant vite, qu'est-ce qui est le plus facile à prendre comme direction ? » J'opte pour la gauche… Cette fois, je monte à cent trente… Les bonniches grimpent sur les pelouses avec leurs voitures d'enfant et leurs militaires en m'entendant arriver. Le vieux daim à mes côtés est en train d'ajuster son râtelier du bout de la langue. Il tremble comme une feuille et il est sur le point de s'évanouir. Je n'en ai cure, comme disent les grognaces qui ont de l'instruction et la parole facile !

L'aiguille maintenant taquine le cent quarante !

— Vous aller nous tuer, gémit le vieux de la bagnole.

— Pas d'importance, je lui réponds afin de le tranquilliser.

— C'est de la folie, hasarde-t-il encore.

Je pousse un rugissement de joie. Devant moi, il y a la traction de Plumet et Karl Bunks, au volant…

Je ralentis considérablement… Maintenant, je n'ai plus qu'à le suivre. Je me félicite de mon coup d'audace au sujet de la Delahaye. Avec une carriole semblable, je suis certain de ne pas me laisser semer du poivre ; par ailleurs, elle ne peut éveiller les soupçons du fugitif… Comment qu'il connaît Paris, le gaillard. Il fonce sans bavure jusqu'à la porte d'Auteuil. Une fois là, il oblique sur la droite et pénètre dans Boulogne… Nous franchissons cinq cents mètres et il tourne dans une toute petite rue bordée d'acacias.

C'est plein de baraques cossues ici. Je vois la traction qui stoppe un peu plus loin. Afin de ne pas lui donner l'éveil, je rabats mon chapeau et je le double. À la première rue, je prends à gauche et j'arrête.

— Voici, je fais au vieux tombereau ; il ne me reste plus qu'à m'excuser et à vous remercier.

Je sors ma carte.

— Ceci pour vous prouver que je suis réellement un policier. Maintenant, il est normal que vous jugiez sévèrement ma conduite, j'ai agi d'une façon un peu cavalière, je le sais, mais nécessité oblige. Si vous tenez à déposer une plainte, faites-le, c'est votre droit et je ne vous en voudrai pas le moins du monde.

Sur ces paroles véhémentes, je le quitte. Bunks – je continue à lui donner ce nom à défaut d'un autre – vient de pénétrer dans un pavillon aux volets clos. Depuis l'angle de l'autre rue, j'ai entendu la clochette de la porte qu'il a agitée d'une façon convenue. J'avance à pas de loup, jusqu'à la porte en question.

Je prête l'oreille et ne perçois aucun bruit. Pourtant, il y avait bien quelqu'un dans ce pavillon, puisque l'autre a sonné et qu'on lui a ouvert ?

Je tire mon sésame. En voilà un qui ne chôme guère dans mon bizness.

Sans bruit, j'ouvre la lourde. Du moins j'actionne la serrure, car l'ouverture proprement dite de la porte me demande beaucoup plus de temps. Je suis obligé de la soulever en la poussant afin d'éviter tout grincement… Lorsqu'il y a une ouverture suffisante pour laisser le passage à ma carcasse, j'entre.

Ça sent bon. Juste l'odeur que j'ai reniflée à Freudenstadt et à Cannes. Ce

parfum angoissant et troublant, ce parfum de tubéreuse. Ce parfum de la môme Bunks !

Je longe un étroit vestibule et je parviens devant une porte ouverte. Le faux Bunks et sa fausse sœur sont là. Et du coup, je n'ai plus le moindre doute quant à l'usurpation d'identité du premier.

Parce que tous deux font un genre de sport qu'on ne fait en général pas en famille !

*

Je m'en voudrais d'interrompre un pareil spectacle. L'amour, c'est sacré, ça n'a pas de frontières, pas de lois…

La séance dure un bon quart d'heure encore. Puis, ils restent haletants… Les cheveux blonds de la petite Christia traînent presque jusqu'à terre.

Pour rompre la félicité de l'instant, je me mets à applaudir à tout berzingue.

Si vous assistiez à ce double saut de carpe ! Si vous voyiez les yeux que me font les deux amoureux ! Je reconnais qu'on pardonne difficilement à un homme d'avoir assisté à un spectacle de ce genre. Eux, ne me le pardonneront jamais.

— Commencez par lever les bras le plus haut possible ! je leur demande. Ils n'obéissent pas. Christia préférerait se faire trouer la peau plutôt que d'obéir. Quant à lui, il est plus pâle que jamais !

— Vous avez compris ? je répète…

Il a compris, mais il croise les bras, farouchement.

Je sens que si je la boucle, mon prestige en prendra un coup.

— Soit, croisez-vous les bras si vous voulez… Et puis, lever les bras est bien fatigant pour un homme qui vient de se dépenser beaucoup !

— Vous êtes un triste individu, murmure-t-il.

— On lui dira, je gouaille.

Il s'avance sur moi ; l'air bien déterminé…

— Stoppez ! ou je vous brûle !

Ah ouiche ! Si vous croyez que ça l'arrête ! Il continue à marcher sur moi, exactement comme le fait un type qui se propose d'écraser une araignée…

Ce type ne doit pas mourir… Je le sais maintenant, car, depuis quelques minutes, j'ai tout compris. Exactement depuis que j'ai regardé les fesses de la môme Bunks.

— Ne m'approchez pas ! je crie.

Ceci pour lui donner à penser que je vais tirer. Tout son être est contracté par l'appréhension, seul, l'orgueil le pousse vers moi.

Je lui laisse franchir un pas. J'avance le bras en faisant mine de presser sur la gâchette, il marque un temps d'arrêt, alors, je lui file un paquet maison au menton. C'est le plus beau crochet du gauche de ma p… de carrière ; il ne dit pas ouf ! Il tombe, foudroyé… Je l'assaisonne avec un coup de tatane derrière

la nuque afin d'être peinard, puis, je m'approche de la table où est assise Christia.

— Alors, ma petite fille, lui dis-je… Quoi de neuf, depuis Cannes ?

Elle murmure :

— Depuis Cannes ?

— Inutile de jouer les Christine désolée, ma gosse. Cette fois, j'y vois clair… Tu es la première souris qui m'ait possédé sur le chapitre du maquillage. Jusqu'ici, je t'avoue, je ne croyais pas beaucoup au postiche ; maintenant, mon point de vue n'est plus le même…

— Que voulez-vous dire ?

— C'était toi, la fausse infirmière à la clinique de Cannes. Bravo ! Je ne t'applaudirai jamais assez… Un tour de passe-passe pareil, c'est du grand art ! Je m'y suis laissé prendre car, plus encore que ton personnage physique, tu as su transformer ton personnage moral. Tu n'étais plus la belle aventurière aux cheveux d'or, genre magazine policier, mais une médiocre fille du peuple embringuée dans une sale affaire et qui ne voyait pas plus loin que le bout de son petit nez…

« Après avoir lu l'article du canard, tu as décidé d'intervenir ; qui donc, en effet aurait eu le courage et l'aplomb nécessaire pour risquer un coup pareil ? Tu t'es teint les cheveux, tu les as roulés autour de ta tête… Puis, tu as ôté ce fond de teint merveilleux qui donne l'impression que tu es bronzée… Tu as mis des verres de contact qui ont changé la couleur de ton regard… Du chewing-gum sur tes gencives pour changer la forme de ta bouche… Des fringues d'infirmière, une petite aspersion d'éther afin de chasser ton parfum… Boum ! servez chaud ! Voilà une gentille petite môme qui se venge d'avoir été cocufiée !

« Seulement, mon amour, l'autre nuit, à la clinique, j'ai vu tes jolies cuisses, et j'ai la mémoire des cuisses, surtout lorsqu'elles sont veloutées par un duvet brun ! En te regardant tout à l'heure, je considérais ces cuisses en me disant qu'elles me rappelaient quelqu'un… Et puis, j'ai remarqué que pour une blonde, tu avais les poils follets plutôt sombres. Et le voile s'est déchiré… J'ai pigé…

— Vous êtes plus intelligent qu'on ne le supposerait en vous regardant, dit-elle.

— Tromper son monde : ça fait partie du métier de flic, ma belle…

— Je sais…

— Alors, comme ça, c'est vous la patronne ?

Elle hausse les épaules.

À ses yeux, je suis moins que rien. Je n'aime pas qu'une fille qui m'a possédé me prenne pour un gland…

Je m'approche d'elle et lui avance une gifle, mais c'est ce qu'elle devait attendre…

Comme ma main va s'abattre sur sa joue, elle interpose la sienne, qui tient une longue épingle sur laquelle ma paume se fiche. Je pousse un cri. La

douleur me coupe net mes effets, mais elle est vachement mise à profit par Christia qui, preste comme une panthère, a sauté sur mon autre main tenant le pistolet et me l'arrache avant que j'aie eu le temps de me rendre compte de ce qui arrive.

Je ne cherche même pas à ravoir mon arme. Il est trop tard, elle est sur ses gardes… Je me contente d'arracher l'épingle plantée dans ma chair et de presser l'orifice où perle une goutte de sang.

— Ne vous tourmentez pas pour ce malheureux petit trou, commissaire, dit la fille. Je vais vous en faire d'autres, soyez patient… Seulement, avant, je veux savoir…

— Quoi, ma belle ?

— Ce que savent les Russes ?

Là, j'ai envie de rigoler, parce que c'est précisément la question que je me poserais si j'avais envie de me faire un brin de conversation.

Je la regarde, attendant la suite.

— À quel sujet ? je demande.

Elle désigne l'homme qui la besognait naguère.

— Au sujet de Dimitri… Savent-ils qu'il est vivant ?

Dimitri ! Ce tordu s'appelle Dimitri ! Il est Russe ! Il…

Je souris.

— C'est par bravade que vous riez ? demande-t-elle.

Non, ça n'est pas par bravade. Je ris parce que, même lorsqu'une souris vous tient sous le regard d'un colt avec l'intention de vous lâcher des pastilles dessus, vous ne pouvez pas vous empêcher de sourire si un cercle se ferme sous vos yeux. Et un cercle vient de se fermer hermétiquement. Les morceaux du puzzle s'emboîtent. J'ai fait une erreur, tout à l'heure, à l'ambassade, en leur disant qu'aucun gars de chez eux n'a été kidnappé. Si, leur attaché a été sucré, mais il l'a été par nous !

C'est tellement marrant que je ne peux m'empêcher de tout expliquer à la môme Christia. Ce serait trop idiot que je clamse avec cette belle histoire loufoque sur la patate !

Je lui explique comment, à la demande des Russes, je me suis lancé à la recherche de leur attaché d'ambassade soi-disant kidnappé ; comment, sur leur instigation, j'ai soulevé celui que je croyais être le fils de Bunks afin de lui arracher son secret… Comment, toujours sur leurs conseils, nous avons fait le coup du cadavre… J'avoue que je ne comprends pas pourquoi, dis-je…

Elle plisse les yeux… Elle paraît sollicitée par de profondes pensées.

— Moi, je le sais, murmure-t-elle.

— Ça vous ennuierait de m'affranchir ?…

Même si je ne lui demandais pas, elle parlerait. Elle parlerait comme je viens de le faire : pour extérioriser ses idées, poussée par l'impérieux besoin de penser tout haut.

— Ils ont enlevé mon frère, voici près d'un mois, dit-elle… Seulement, ils ne pouvaient en convenir à cause de…

— De vos relations ?

— C'est ça ! Ils ont agi en grands champions de la diplomatie, comme d'habitude… En vous faisant véhiculer le cadavre de mon frère, ils se blanchissaient…

— Attendez, dis-je, je m'y perds… S'ils ont enlevé votre frère, ils savaient donc que ça n'était pas lui que nous arrêterions sous le nom de Bunks.

— Non, mais ils ne s'attendaient en tout ce pas à ce que ce soit Dimitri. Dimitri était un des leurs… avant de faire ma connaissance.

Un sourire triomphant illumine son visage.

— Il les a quittés pour moi. Et moi, afin d'assurer sa sécurité, je l'ai introduit à l'ambassade allemande en prétendant qu'il s'agissait de mon cousin, un autre Bunks… C'est de là qu'est venue la fatale conclusion. Vous avez arrêté Dimitri et je croyais que c'était les Soviets qui l'avaient arrêté, et eux croyaient que c'était nous, en représailles à cause de mon frère…

Je n'ai jamais vu une telle partie à ricochet…

Jules croyait que Paul avait fauché la montre de Louis, et Louis croyait que c'était Jules qui avait scrapé la bicyclette de Paul… Ça aurait pu durer longtemps… Dans tout cela, San-Antonio jouait les chiens de rapport… Il camoufle un rapt d'une part, et de l'autre cherche le gibier… Jamais tant de gens à la fois m'ont pris pour une descente de lit usagée ! Jamais on n'a vu à un tel point ridiculiser les mecs du service secret !

— Le gars à polio de Strasbourg, je demande, qui était-ce ?

— Un homme de chez nous, il transportait une nouvelle bombe soviétique réalisée en commun…

En commun ! C'est un nouveau trait de lumière pour moi.

J'oubliais que le père Bunks est un magnat de l'industrie ! Qu'il a des laboratoires de recherches… Voilà ce qui fait que ce grossium a fait alliance avec les Russes ! Ils se sont associés pour mettre au point une arme d'origine allemande… Seulement, c'est une association à couteaux tirés… C'est à qui fera des vacheries à l'autre.

— Pourquoi croyez-vous que les Soviets ont mis la main sur votre frère ?

— Karl n'était pas du tout partisan de cette coopération, il la reprochait en termes assez âpres à mon père… Les autres le savaient, et…

— Compris…

Christia s'approche de Dimitri…

Elle lui caresse doucement la tête ; mais ça n'est pas une mazette que cette gosse-là et elle n'a aucune de ces pleurnicheries de femelle. Elle est très calme, très maîtresse d'elle-même. Je regarde la petite culotte de soie blanche demeurée à terre, et j'évoque la scène de tout à l'heure.

Je ne puis m'empêcher de rougir, comme ça, bêtement, à ce souvenir.

— Vous connaissez sa sœur ? je demande en montrant Dimitri.

— Rachel ? murmure-t-elle. Oui, je l'ai aperçue à Freudenstadt où elle venait rôder, croyant que nous savions ce qu'était devenu son frère…

Je soupire…

— Ça ne va pas ? demande Christia.

Je pense que la vie est dégueulasse…

Elle est dégueulasse parce que c'est en effet par hasard que Rachel faisait du stop… C'est uniquement poussée par la curiosité, cette damnée curiosité féminine, qu'elle a fouillé mon portefeuille et mes fringues chez la mère Tapautour. Je l'intriguais, elle se doutait que j'étais un mec pas comme les autres… C'est par hasard aussi qu'elle a trouvé l'épingle de son frère…

Et moi…

Moi, ben, je l'ai butée, salement butée, à cause de tous ces cons qui jouent au plus fortiche et qui me prenaient pour un polichinelle. J'ai buté une simple môme à la recherche de son frangin, une môme que j'avais eue au béguin…

— Vous paraissez bien mélancolique, dit Christia Bunks.

« C'est la vie qui vous rend triste ? Rassurez-vous, elle ne vous importunera plus longtemps.

Je la regarde, je regarde mon feu qui figure toujours dans ses pognes.

— Ah ! c'est vrai, dis-je… J'avais oublié la situation, tout à nos échanges de confidences… Je devrais bien me douter que vous ne gardez pas cette pétoire pour la mettre sous une cloche de verre avec un bouquet de fleurs d'oranger…

— Toujours le mot pour rire ?

— Il faut bien, je soupire… C'est tout ce qui me reste comme consolation…

— La mort vous fait peur ?

— À peine, je suis un vieux copain à elle…

— Alors, j'espère que vous ferez bon ménage, murmure-t-elle.

Je vois sa main s'élever, le canon de l'arme se hausse au niveau de son visage, son œil droit se ferme…

Son visage se crispe…

Son doigt se replie lentement sur la gâchette. Et cette gâchette, je la connais, elle est d'une sensibilité d'artiste. Rien que de penser à elle et les dragées s'en vont en balade.

Je réalise brusquement qu'entre moi et un cadavre, il y a une différence certes, mais pratiquement inexistante… Et c'est le mot propre.

Je la regarde intensément.

— Attendez une seconde, Christia, dis-je, de ma voix la plus nette. Et ça n'est guère facile d'avoir la voix nette dans un cas semblable.

Elle rouvre son œil clos.

— Une dernière chose à me dire ?

— Non, une question à vous poser…

— J'écoute…

— Vous croyez qu'il est nécessaire de m'abattre ? Moi, je peux vous l'avouer, j'en ai marre, et si j'étais de l'autre côté du colt je vous laisserais la vie sauve.

— Bien sûr, dit-elle, un flic, ça a l'âme tendre, chacun sait cela !

Elle ricane :

— Je ne suis pas un flic.

— Non, Christia, et votre âme est aussi tendre qu'une bordure de trottoir. Vous l'avez du reste prouvé à Cannes en faisant abattre cette fille et en la poursuivant jusque dans la clinique où elle agonisait soi-disant. À propos, pourquoi vouliez-vous tellement la supprimer ? Que savait-elle de si dangereux pour vous ?

La fille ricane :

— Ce qu'elle savait ?… Ce qu'elle savait ?… Elle savait que je ne suis pas Christia Bunks, simplement !

CHAPITRE VI

Abattez les brèmes !

J'en suis baba ; il ne me manque qu'une rasade de rhum pour compléter la transformation. Mais du rhum, c'est plutôt à titre de condamné à mort que je devrais en lichetrogner.

La donzelle ne semble pas du tout décidée à bavarder davantage. Cette fois, j'ai droit au casse-pipe. Un petit jardin sur le ventre et un pardessus en sapin véritable… Peut-être une médaille à titre posthume… Félicie, ma brave femme de mère, la mettra sous verre à côté de ma photo…

Au revoir, m'sieurs-dames ! Sur l'air des lampions…

Des lampions, il va y en avoir : quatre, exactement à chaque angle de mon cénotaphe !

Elle presse la gâchette, je fais un saut de côté. La balle me frappe l'os frontal, de côté, et file dans la porte d'un placard. Je suis étourdi par le choc… Je n'y vois plus clair… Un frisson me vrille l'épine dorsale. Je ne peux plus réagir… Des clochettes tintinnabulent méchamment dans mes étiquettes… C'est la grosse vapeur rouge ! Le feu d'artifice ! Le fin des fins !

Stoppez la musique !

Mais une nouvelle balle claque. En même temps que je perçois le bruit ; je me dis : cette fois, gamin, c'est la finale, tu es déclaré viande froide !

Et je suis tout épaté de ne rien sentir… J'ouvre les châsses. Je vois la môme Christia qui se tient la poitrine à deux mains et qui titube… Elle a le regard révulsé… Une mousse rougeâtre fleurit à ses lèvres. Elle fait un pas, deux pas et s'écroule sur le parquet, le visage dans sa petite culotte blanche !

Dans l'encadrement de la porte, je découvre Bérurier, le gros Bérurier des familles. Sa chemise sort un peu de son pantalon ; il a le chapeau de travers, la cravate dénouée, des gouttes de sueur sur les joues, un revolver fumant à la main…

— Je crois que je m'annonce comme le soleil, dit-il.

— Mieux que ça encore, je lui réponds : comme le Bon Dieu !

Il souffle sur le canon de son feu qui n'en finit pas de fumer, comme les cow-boys dans *Les Ravageurs de Fort Henderson*.

— J'ai bien cru t'avoir paumé ! dit-il… Je n'en finissais pas de demander des renseignements, heureusement que je t'ai reconnu au volant de la

Delahaye ! Heureusement aussi que c'est une voiture qui ne passe pas inaperçue, surtout lorsqu'elle roule à cent trente dans Paname ! Je suis arrivé jusqu'ici… Et j'ai avisé la tire à Plumet devant la lourde…

Il interroge :

— Qui c'est ces mecs ? J'ai bien fait de lessiver la pépée au moins ?

— Tu as très bien fait ! Très bien fait… Je préfère que ce soit elle plutôt que moi. C'est humain, non ?

— Sûr, ronchonne-t-il en remontant ses brailles d'un geste qui lui est familier.

— Et puis, les filles n'ont pas de chance dans mon histoire, ajouté-je…

— On le dirait…

Il désigne Dimitri, toujours en tête à tête avec son coma.

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé, à cézigo ? Il a glissé sur une peau d'orange ou bien il a eu peur du loup-garou ?

— Un crochet du gauche et une savate parisienne, je lui dis, mais il reviendra à lui un de ces quatre…

— Qu'est-ce que c'est, ce ouistiti ?

J'hausse les épaules.

— Une victime de l'amour !

— Qu'est-ce que j'en fais ?

— Tu cherches une carafe d'eau et tu la lui verses sur le pif !

*

Dimitri revient à lui… Bérurier lui balance une nouvelle giclée de flotte qui le fait s'ébrouer.

— Ça va mieux ? je demande.

Il fait un signe affirmatif…

— Tiens-toi peinard, Dimitri, autrement il t'arrivera un vilain pépin comme à ta souris ; regarde un peu à quoi elle ressemble…

Il regarde… Je suis sidéré par la transformation qui s'opère en lui. Son visage se crispe, devient écarlate, puis vert pomme. Ses yeux se révulsent. Enfin, il éclate de rire, d'un long rire fou.

— Il est dingue, remarque Bérurier qui lui, ne le deviendra jamais.

J'observe le mec.

— On dirait ! je fais…

J'hésite…

— Dimitri, fais-je en le secouant par le bras.

Il ne réagit pas. Il est commotionné, le frère. Il est dingue. La détention au cachot, le tourbillon voluptueux, le coup de savate sur le parapluie, la vue de sa cocotte clamsée ont eu raison de sa lucidité.

— Étoute, Toto, je fais… Je veux te faire une fleur… en souvenir d'une femme que nous avons connue, toi et moi, et qui se prénommait Rachel. Je

vais te laisser ici. Au premier bistro, je téléphonerai au patron que tu es ici. Ça te fait au moins vingt minutes de battement. Si tu simules, barre-toi. Sinon, tant pis, tu retourneras là où ton destin t'avait placé.

« Allez, trissons, je dis à Bérurier.

Il me bigle sous le pifomètre.

— C'est sérieux ce que tu lui dis ?

— Tout ce qu'il y a de sérieux… Tu ne peux pas comprendre…

Nous cherchons cinq minutes un troquet et nous finissons par en découvrir un dans la rue principale. Le patron remonte sa toile de tente au moyen d'une manivelle. Il fait doux, il fait bon vivre, bon être en France…

— Deux rhums ! patron…

Docile, il répète :

— Et deux rhums, deux !

— Vous avez le téléphone ?

— Au fond et à droite…

Une demi-heure plus tard, comme nous nous apprêtons à remonter dans le teuf-teuf de Bérurier, nous sommes doublés par une voiture noire à l'intérieur de laquelle ont pris place quatre hommes.

Un feu rouge l'oblige à stopper devant nous.

Je vois à l'arrière deux figures de connaissance : Dimitri et Annenstief.

Dimitri est toujours morne et perdu. Annenstief m'aperçoit, me fait un bref signe de la main… Le feu passe au vert !

Dimitri s'en va vers son destin…

CONCLUSION

À l'ombre des asticots en fleurs…

Cette histoire bourrée de quiproquos, de faux-pas, d'incertitude et de cadavres m'a ébranlé le système nerveux…

J'en ai tellement ras le bol que je demande un congé au Vieux, et il n'a pas le courage de me le refuser.

Je décide donc de me mettre au vert. Justement, Félicie a des cousins qui sont nabus dans l'Yonne. Or, l'Yonne est une rivière pleine de poiscaille et je ne connais rien de plus sédatif qu'une partie de pêche à la ligne…

Huit jours plus tard, me voilà donc assis sur un pliant, un galure de paille sur le dôme, une gaulanche à la pogne, regardant flotter un bouchon rouge vif…

De temps à autre, le bouchon a un frémissement. Il bougeote, hésite à plonger, s'immobilise… Si ça n'est pas une carpe qui me chatouille l'asticot, moi je suis le père Ubu !… Cette vache-là, je ne veux pas la rater…

Toute mon attention est concentrée sur ce morceau de rouge qui exprime pour mes yeux de mammifère l'agitation des profondeurs.

— C'est une carpe, murmure une voix dans mon dos.

Je jette un bref coup d'œil en arrière. Il y a là un pêcheur, vêtu de coutil, avec sa bourriche et sa canne à pêche.

— Sûrement ! je dis…

Et je fais un saut terrible car ce type-là, je le connais. Du coup, j'oublie ma carpe…

— Pas possible, monsieur Brazine ! je m'exclame, ça pêche à la ligne, un Soviet ?

Il rit.

— Monsieur le commissaire ! Ça pêche à la ligne, un commissaire des services secrets ?

Il s'assied à mes côtés…

— Je me remets de mes émotions, mon bon monsieur Brazine… Vous m'avez eu les nerfs avec toutes vos combines.

Il hausse les épaules.

— Ne parlez pas ainsi, mon cher ami. Nous faisons l'un et l'autre un métier où il faut obéir et ne pas chercher à comprendre. Vous autres Français, vous

pensez trop… C'est mauvais.

— Enfin ! j'éclate, vous ne pouviez donc pas régler vos comptes directement avec les Bunks ? Comment se fait-il, d'abord, qu'un capitaliste comme Bunks se soit laissé aller à collaborer avec une nation rouge ?

« Le fric ?

— Ça et l'amour…

— Allez-y, ça ne se sent donc pas que je crève la curiosité ?

Il sourit.

— Les belles filles font des espionnes idéales, elles savent influencer les hommes, même les sommes d'argent !

Je pige.

— Christia n'était pas la fille de Bunks, n'est-ce pas ?

— Si vous aviez enquêté d'une façon serrée, en Allemagne, vous auriez appris que Bunks avait acheté tout récemment la maison de Freudenstadt. Vous auriez appris aussi qu'il n'y avait pas de fille… Seulement, c'est un homme à principe… Un homme pudique… Il a donné Christia comme étant sa fille pour garantir son honorabilité.

— Et le fils ?

— Ah ! le fils… Il a été nécessaire de le… neutraliser parce qu'il n'aimait pas du tout la liaison de son père… et ses accords avec nous !

Qu'est-il devenu ?

Brazine sourit.

— Mon Dieu, il repose dans le caveau de famille…

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien simple : vous l'avez rendu aux siens… Ils l'ont inhumé, c'est en général ce qu'on fait des cadavres…

— Je ne comprends toujours pas, dis-je…

— À quoi vous sert de tant penser, alors ? Voyons, commissaire, c'est par nos soins que vous avez su qu'il existait à la morgue d'Orléans un homme pouvant correspondre au signalement du mort que vous cherchiez. Ce mort était Karl Bunks…

Je dois me mettre à baver… La surprise suinte aux commissures de mes lèvres.

Ainsi, c'est bien Bunks que j'ai coltiné chez son vieux, en me donnant un mal de chien pour le faire ressembler à l'autre, au Dimitri !

— Vous êtes très fort ! fais-je. Et moi, j'ai tout du tordu, de l'idiot de la noce…

— Pas d'autocritique… Vous avez été très bien commissaire. Et la preuve, c'est que, tout seul, vous avez compris ce qui se passait.

— Pourquoi tant de giries, puisque Christia jouait vos cartes ?

— Elle jouait nos cartes à son profit, c'était une ambitieuse…

— Si j'avais su…

— Nous aussi, commissaire, si nous avions su. Si nous avions su que Christia et Dimitri étaient amants, si nous avions su que Dimitri jouait le

double jeu et se faisait passer pour un Bunks à l'ambassade allemande… Si nous avions su que c'était vous qui le déteniez… Si nous avions su. Mais nous ne savions pas. Vous et moi, sommes des gens qui cherchons la vérité… Une fraction de vérité.

Il me prend le bras.

— Où est votre bouchon ?

Je regarde la surface nette de l'Yonne. Je tire sur ma ligne… Il se produit une résistance formidable…

— Ce doit être une belle pièce, murmure Brazine, le regard brillant.

Je ris.

— Voyez-vous, Brazine, avec San-Antonio, ça marche toujours un jour ou l'autre !

FIN

Tous les livres de la collection San-Antonio sur
www.fleuvenoir.fr

© Fleuve Noir, un département d'Univers Poche, 1953

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

EAN : 978-2-265-09109-2

Ouvrage composé par Nord Compo